

Le Numéro { FRANCE..... Un franc
ÉTRANGER. 25 cents

3^e ANNÉE
Septembre 1899.



LA REVUE

DES

DEUX FRANCES

REVUE FRANCO-CANADIENNE



Directeur :
Achille STEENS

Sommaire

Achille Steens.....	<i>Le Prince sage</i>	97
Jean de Bonnefon.....	<i>Ce que fera le Pape en 1900</i>	101
Jean-Baptiste Pérignonca.....	<i>Exposition Normande Canadienne à Honfleur</i>	105
Benjamin Sulte.....	<i>Auld ang Syne</i>	112
Parisiana.....	<i>Lo Floride</i>	113
Louis Merlet.....	<i>Le fleuve endormi</i>	126
Jacques de Nouvion.....	<i>La poésie moderne</i>	130
Georges Grappe.....	<i>Tombées d'or</i>	133
E. Z. Massicotte.....	<i>La valse</i>	138
Adrien Timmermans.....	<i>Sur le sens et la prononciation du mot fleur-de-lis</i>	139
Louis Haugmard.....	<i>Lied</i>	152
Canadien.....	<i>Lettres et opuscules par Edmond Paré</i>	153
Abél Letalle.....	<i>La Carène</i>	157
Paul Bastien.....	<i>Nouvelle lettre à une Inconnue</i>	158
Joseph Ageorges.....	<i>Nouvel essai sur un vieil auteur</i>	165
Jacques Crepét.....	<i>Le trait d'union</i>	175
Fantasio.....	<i>Les Théâtres</i>	183

CHRONIQUE DES DEUX FRANCES. — ECHOS DE PARIS. — LA MODE PARISIENNE.

BUREAUX :

FRANCE
23, RUE FACINE
PARIS

CANADA
30, R. ST-JACQUES | 29, R. ST-JEAN
MONTREAL | QUÉBEC

ÉTATS-UNIS
21, RUE GOLD
LOWELL, MASS.

La REVUE DES DEUX FRANCES se trouve dans tous les Paquebots des grandes Compagnies de Navigation françaises, anglaises et américaines, et dans les salons de lecture des Grands Hôtels de Paris, Londres, Montréal, New-York, etc.

Administration Française

PARIS — 23, rue Racine, 23 — PARIS

DE 2 A 5 HEURES DU SOIR, TOUS LES JOURS

LA

VOL. 23-24

REVUE DES DEUX FRANCES

Secrétaire de la Rédaction : Rodolphe BRUNET

Abonnements pour la France, le Canada et les États-Unis

Un an	15 francs 3 dollars		Six mois	9 francs \$1.80
-----------------	------------------------	--	--------------------	--------------------

Les abonnements seront servis dans toute l'Amérique par nos Administrations de Montréal, de Québec (Canada) et de Lowell, Mass. (E.-U.).

PUBLICITÉ

La Publicité se traite directement : Au Canada, avec nos administrateurs de Québec et de Montréal, ou avec les Agents dûment accrédités par eux ; en France, avec l'administration de Paris.

A chaque Numéro : LA MODE PARISIENNE

VOYAGES MARITIMES

PARIS — 9, rue de Rome, 9 — PARIS
(près la gare Saint-Lazare)

L. DESBOIS

VOYAGES ET EXCURSIONS

A forfait et accompagnés pour Lourdes, l'Espagne, l'Italie, la Palestine, l'Algérie, la Tunisie et tous autres pays d'Europe.

BILLETS

par toutes les Compagnies de Navigation et pour toutes les destinations.

Renseignements et devis gratuits sur tous voyages

DES RENSEIGNEMENTS

sont donnés aux adresses suivantes :
MONTPEL : 30, rue Saint-Jacques.
QUÉBEC : 29, rue Saint-Jean.

GRANDE PHARMACIE

DE LA

CROIX DE GENÈVE

142, Boulevard Saint-Germain, 142
PARIS

MAISON DE CONFIANCE

SPÉCIALE POUR LES ORDONNANCES
ANALYSES MÉDICALES

Prix modérés et spéciaux pour les abonnés

Spécialement en dépôt

SUCRE ÉDULCOR

LE SEUL PERMIS AUX DIABÉTIQUES

DRAGÉES FERRÉ

CONTRE LA CONSTIPATION

Les Produits de la Maison se trouvent dans les principales pharmacies de Québec et de Montréal.

RÉMISE AUX DOCTEURS

CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON
ET A LA MÉDITERRANÉE

La Compagnie P.-L.-M. a l'honneur d'informer le public qu'elle a maintenu dans son service d'hiver les trains express de jour ci-après, à marche rapide, qui assuraient l'été dernier les relations entre Paris, Clermont et Saint-Etienne.

Ces trains comportent, tant à l'aller qu'au retour, un wagon-restaurant qui circule entre Paris et Nevers et des voitures directes de et pour Saint-Etienne.

Leur horaire est le suivant :

Aller. — Train 927 : Dép. de Paris 8 h. 30 m., arr. à Clermont 4 h. 08 s., arr. à St-Etienne 5 h. 48 soir.

Retour. — Train 926 : Dép. St-Etienne 1 h. 31 s., Dép. Clermont 3 h. 07 s., Arr. à Paris 11 h. soir.

Le train numéro 927 ne prend que des voyageurs de première classe.

Le train numéro 926 prend, en outre, des voyageurs de deuxième classe effectuant un parcours de 150 kilomètres et des voyageurs de troisième classe effectuant un parcours de 350 kilomètres.

SÉCRÉTARIAT CATHOLIQUE
de la Province et de l'Étranger

MAISON DE COMMISSION
POUR LE CLERGÉ

Recommandée par la

REVUE DES DEUX FRANCES

L. MIGNOT, directeur
63, rue des Saints-Pères — PARIS

INSTRUMENTS DE CHIRURGIE

Oculaire et Laryngologique

ACCUMULATEUR " MAJOR "

MAJOR

Officier d'Académie. — Membre du Jury, Paris 1895
Premières récompenses aux Expositions

Fournisseur de la Clinique Ophtalmologique, de l'Hotel-Dieu de Paris
et des Hôpitaux

91 — Boulevard Saint-Germain — 91

PARIS

CI-DEVANT 2, RUE THÉNARD

REVUE DES DEUX FRANCES. — 1^{er} Septembre 1899.

Comptoir National d'Escompte

DE PARIS

Capital : 100 millions de francs

SIÈGE SOCIAL : 14, rue Bergère

SUCCURSALE : 2, place de l'Opéra, Paris

Président : M. DENORMANDIE. *, ancien gouverneur de la Banque de France, vice-président de la Compagnie des chemins de fer Paris-Lyon-Méditerranée.

Directeur général : M. Alexis ROSTAND, O. *

19 BUREAUX DE QUARTIER DANS PARIS

2 BUREAUX DE BANLIEUE

80 AGENCES EN PROVINCE

18 AGENCES A L'ÉTRANGER

Opérations du Comptoir :

Bons à échéance fixe, Escompte et Recouvrements. Comptes de Chèques, Lettres de Crédit, Ordres de Bourse, Avances sur Titres, Chèques, Traités, Paiements de Coupons, Envois de fonds en Province et à l'Étranger, Garde de Titres, Prêts hypothécaires Maritimes, Garantie contre les risques de remboursement au pair, etc.

Bons à échéance fixe

Intérêts payés sur les sommes déposées :

A 4 ans. 3 1/2 0/0 | A 2 ans. 2 1/2 0/0

A 3 ans. 3 0/0 | A 1 an. 2 0/0

A 6 mois. 1 1/2 0/0

A vue.... 1/2 0/0

Les Bons, délivrés par le COMPTOIR NATIONAL aux taux d'intérêts ci-dessus, sont à ordre ou au porteur, au choix du Dépositant. Les intérêts sont représentés par des *Bons d'intérêts* également à ordre ou au porteur, payables semestriellement ou annuellement, suivant les convenances du Dépositant. Les *Bons de capital* et *d'intérêts* peuvent être endossés et sont par conséquent négociables.

Location de coffres-forts

Le Comptoir tient un service de coffres-forts à la disposition du public : 14, rue Bergère, 2, place de l'Opéra et dans les principales Agences.

Une clef spéciale unique est remise à chaque locataire. — La combinaison est faite et changée à son gré par le locataire. — Le locataire peut seul ouvrir son coffre.

Villes d'eaux, stations balnéaires.

Le COMPTOIR NATIONAL a des agences dans les principales *Villes d'Eaux* : Nice, Cannes, Vichy, Dieppe, Trouville-Deauville, Dax, Luxeuil, Royat, Le Havre, La Bourboule, le Mont-Dore, Bagnères-de-Luchon, etc., ces agences traitent toutes les opérations, comme le siège social et les autres agences, de sorte que les Étrangers, les Touristes, les Baigneurs peuvent continuer à s'occuper d'affaires pendant leur villégiature.

Lettres de crédit pour voyages.

Le COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE délivre des *Lettres de Crédit* circulaires payables dans le monde entier auprès de ses agences et correspondants : ces *Lettres de Crédit* sont accompagnées d'un carnet d'identité et d'indications et offrent aux voyageurs les plus grandes commodités, en même temps qu'une sécurité incontestable.

Salons des Accrédités, Branch office,
2, place de l'Opéra.

Special department for travellers and letters of credit, Luggages stored. Letters of credit cashed and delivered throughout the world.— Exchange office.

The COMPTOIR NATIONAL receives and sends on parcels addressed to them in the name of their clients or bearers of credit.

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

POUR FAVORISER LE DÉVELOPPEMENT DU COMMERCE ET DE L'INDUSTRIE EN FRANCE
Société anonyme.

Capital : 120 millions

Siège social : 54 et 56, rue de Provence, à Paris.

Dépôts de fonds à intérêts en compte ou à échéance fixe ; — Ordres de Bourse (France et Étranger) ; — Souscriptions sans frais — Vente aux guichets de valeurs livrées immédiatement (Obl. de Ch. de fer, Obl. à lots de la Ville de Paris et du Crédit Foncier ; Bons à lots de l'Exposition de 1900, Bons Panama, etc.) ; — Escompte et Encaissement de coupons ; — Mise en règle de titres ; Avances sur titres ; — Escompte et Encaissement d'Effets de commerce ; — Garde de Titres ; — Garantie contre le remboursement au pair et les risques de non-verification des tirages ; — Transports de fonds (France et Étranger) ; — BILLETS de crédit circulaires — Lettres de Crédit ; — Renseignements — Assurances ; — Services de Correspondant, etc.

Location de Coffres-forts

(Compartiments depuis 5 fr. par mois ; tarif décroissant en proportion de la durée et de la dimension.)

56 bureaux à Paris et dans la Banlieue, 252 agences en Province, 1 agence à Londres, correspondants sur toutes les places de France et de l'Étranger.

CHEMIN DE FER DU NORD PARIS-LONDRES

Quatre services rapides quotidiens dans chaque sens. Trajet en 7 h. Traversée en 1 h. *Tous les trains comportent des deuxièmes classes.*

En outre les trains de maille de nuit partant de Paris pour Londres à 9 heures du soir, et de Londres pour Paris à 8 h. 15 du soir, prennent les voyageurs munis de billets de 3^e classe.

Départs de Paris : *Via CALAIS-DOUVRES* : 8 h., 11 h. 30 du matin, 9 h. soir. *Via BOULOGNE-FOLKESTONE* : 10 h. 20 du matin. — Départs de Londres : *Via DOUVRES-CALAIS* : 8 h. 11 du matin et 8 h. 15 du soir. *Via FOLKESTONE-BOULOGNE* : 10 h., du matin. — Les services postaux pour l'Angleterre sont assurés *via Calais* par trois trains express ou rapides partant de Paris à 8 h., 11 h. 30 du matin et 9 h. du soir.

Services directs entre Paris et Bruxelles, trajet en 5 h. Départs de PARIS à 8 h. 20 du matin, midi 40, 3 h. 50, 6 h. 20 et 11 h. du soir. — Départs de BRUXELLES à 7 h. 30 et 8 h. 57 du matin, midi 58, 6 h. 03 et 11 h. 43 du soir. *Wagon-Salon et Wagon-Restaurant* aux trains partant de Paris à 6 h. 20 du soir et de Bruxelles à 7 h. 30 du mat. *Wagon-Restaurant* aux trains partant de Paris à 8 h. 20 du matin et de Bruxelles à 6 h. 03 du s.

Service direct entre Paris et la Hollande, trajet en 10 h. 1/2. Départs de PARIS à 8 h. 20 du matin, midi 40 et 11 h. du soir. Départs d'AMSTERDAM à 7 h. 20 du matin, midi 30 et 5 h. 35 du soir. Départs d'UTRECHT à 7 h. 58 du matin, du et 6 h. 14.

PUYJALINET, tailleur

MÉDAILLE D'OR, PARIS 1894

QUELQUES-UNS DES PRIX DE LA MAISON :

Complet Veston	depuis	80 à 100 francs
— Jaquette	—	90 à 110 —
— Redingote	—	100 à 130 —
— Habit de cérémonie	—	125 à 150 —

Le complet comprend toujours les trois pièces : l'habit, le gilet et le pantalon.

Pardessus depuis 70 à 120 francs

15, rue des Martyrs — Paris

P. S. — Adresser la mesure avec la commande (et y joindre un acompte de 50 0/0 sur le complet choisi) à M. PUYJALINET, 15, rue des Martyrs, PARIS.

L'Administration de notre Revue, à Montréal, donnera tous les autres détails nécessaires, si besoin en est.

NOUVEAU LAROUSSE ILLUSTRÉ EN SEPT VOLUMES

Le plus complet,

Le plus moderne,

Le mieux illustré

des Dictionnaires encyclopédiques français

Le Nouveau Larousse illustré est publié par *fascicules* de 16 pages à 50 centimes, qui paraissent chaque semaine depuis le 1^{er} avril 1897. Il y aura au moins 360 fascicules, devant former sept volumes. Les souscripteurs peuvent, s'ils le préfèrent, recevoir l'ouvrage par *séries* brochées de 10 fascicules, paraissant tous les deux mois et demi environ, ou par *volumes*, brochés ou reliés, au fur et à mesure de l'apparition.

SOUSCRIPTIONS A FORFAIT : 170 FRANCS

(LA RELIURE EN SUS : 5 FRANCS PAR VOLUME)

Paiement : Pour la France, par *traites trimestrielles* de 10 francs, la première le 5 du mois qui suit la date de souscription.

— Pour le Canada, en *cinq versements égaux*, de six mois en six mois, le premier en souscrivant.

La souscription à forfait garantit contre toute augmentation de prix, quel que soit le nombre de fascicules à paraître.

Librairie LAROUSSE, 17, rue du Montparnasse, Paris

SUCCURSALE, 58, RUE DES ÉCOLES (SORBONNE)

On souscrit également chez toutes les Libraires de France et du Canada

Demander Gratis un fascicule pour Comparer avec les autres Dictionnaires

LIRE

LA PATRIE

DE MONTRÉAL

PHARMACIE
DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE
18, Carrefour de l'Odéon
et 1, rue de l'Odéon
PARIS

REMÈDES AMÉRICAINS

Remise particulière aux abonnés de la
Revue des Deux Frances

LIRE

LA PRESSE

DE MONTRÉAL

ÉPICERIE CENTRALE

M^{me} V^{ve} BONNETAT
145, Boulevard St-Germain
PARIS

Maison spéciale pour articles fins
DESSERTS ET SPIRITUEUX
VINS FINS

Le COURRIER de la PRESSE

Fondé en 1880. A. GALLOIS, Directeur
21, Boulevard Montmartre, PARIS

Fournit coupures de journaux & de
revues sur tous sujets et personnalités

Le Courrier de la Presse lit 6.000 journaux
par jour

TARIF : 0 FR. 30 PAR COUPURE

Tarif réduit, paiement (par 100 Coupures 25 fr.
d'avance sans période } " 250 " 55 "
de temps limité. } " 500 " 105 "
" 1000 " 200 "

Tous les ordres sont valables jusqu'à
avis contraire

TELEPHONE 101-50

GRAVURE SUR MÉTAUX

A. BUFFET

3, RUE DE CREBILLON
(PLACE DE L'ODÉON)

PRIX TRÈS MODÉRÉS

Spécialité pour MM. les Docteurs
Cartes de visite. — Notes d'ordonnances
et honoraires gravés et imprimés.
Plaques de cuivre et de marbres
de toutes dimensions.
Timbres secs et caoutchouc.
Billets de Mariage et de Naissance.
Cachets et Blocs et Timbrage.

L'ÂGE D'OR DE LA POÉSIE FRANÇAISE

Lire dans le XIX^e siècle en France
Par PAUL A.-E. CHAUVET (Univ. de
Paris).

LES BEAUX POÈMES

de Lamartine

Hugo et Musset

Aux bureaux de la Revue, à Montréal,
Québec et Paris.

PHARMACIE RACINE

Fondée en 1838

30, rue Racine, et 3, place de l'Odéon
PARIS

A. LANDEAU, Successeur de G. Mercier

PHARMACIE DE CONFIANCE

Prix modérés et spéciaux pour les
abonnés de la REVUE

MIXTURE ALBARIC

contre les maux de dents (1 fr. le flacon).
COLD CREAM DE L'ODEON (0.75 le pot).
Pour le velouté et la douceur de la peau.
Sirop et Pâte pectorale Racine, contre
les Rhumes, Bronchites, etc.

Produits spéciaux pour la photographie
OUVERT JUSQU'À MINUIT

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

Augmentation de la durée de validité des billets d'aller et retour (Grandes lignes)

FACULTÉ DE PROLONGATION DE CES BILLETS

Depuis le 15 mars, la validité des billets aller et retour (grandes lignes) est portée, pour les parcours inférieurs à 31 kilomètres, de un à deux jours; ce qui est également la durée fixée pour les coupures de 31 à 125 kilomètres.

Les coupures de 126 à 250 kil. sont valables 3 jours.

—	de 251 à 400	—	—	4	—
—	de 401 à 500	—	—	5	—
—	de 501 à 600	—	—	6	—
—	au-dessus de 600	—	—	7	—

Cette durée peut, en outre, être, à deux reprises, prolongée de moitié moyennant paiement, pour chaque prolongation, d'un supplément égal à 10 p. 100 du prix initial du billet.

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

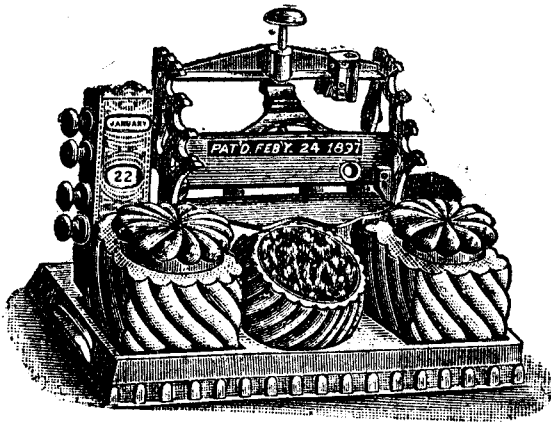
Recommandations en vue d'éviter dans les transports par chemin de fer, les pertes de colis ou les retards dans leur livraison.

Beaucoup de personnes ont pris l'habitude d'inscrire, sur les colis-bagages ou autres qu'elles remettent au chemin de fer, leur adresse et le nom de la gare destinataire.

Cette précaution évite presque toujours les fausses directions avec leurs conséquences, c'est-à-dire les retards dans la livraison ou même la perte des colis. Aussi se généralise-t-elle de plus en plus.

Pour faciliter l'inscription de la gare destinataire à chaque nouveau voyage, la Compagnie d'Orléans met en vente, dans ses gares et stations, des carnets d'étiquettes gommées et des liasses de fiches, au prix de 0 fr. 05 le carnet de 10 étiquettes ou la liasse de 10 fiches.

Un mot aux Hommes d'Affaires



Le temps est le matériel
qui fait l'argent.

Si vous pouvez épargner
une minute, écrivez-nous et
procurez-vous :

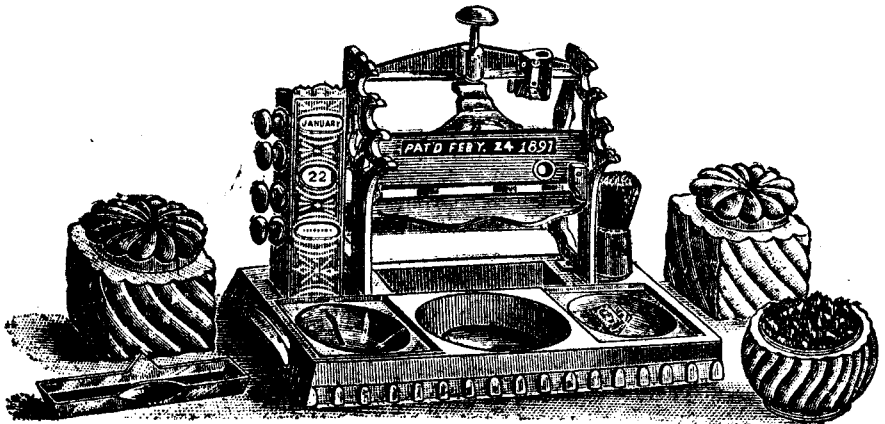
LA COMBINAISON

d'Encrier
de Tranchoir,
d'Enveloppe,
et de Cigare.

Cet article épargne du temps et se rembourse en une journée
d'économies.

Commode, Elégant, Durable

Tel que décrit, livré en toute partie du Canada, port payé, pour la somme de
cinq dollars seulement.



L. HARRY GAUDRY

Agent de ventes générales

101, rue Saint-Jean — QUÉBEC (Canada)

CHEMINS DE FER D'ORLÉANS

Voyages dans les Pyrénées

La Compagnie d'Orléans délivre toute l'année des Billets d'excursion comprenant les trois itinéraires ci-après, permettant de visiter le Centre de la France et les Stations thermales et hivernales des Pyrénées et du Golfe de Gascogne.

1^{er} itinéraire : Paris, Bordeaux, Arcachon, Mont-de-Marsan, Tarbes, Bagnères-de-Bigorre, Montrejan, Bagnères-de-Luchon, Pierrefitte-Nestalas, Pau, Bayonne, Bordeaux, Paris. — **2^e itinéraire :** Paris, Bordeaux, Arcachon, Mont-de-Marsan, Tarbes, Pierrefitte-Nestalas, Bagnères-de-Bigorre, Bagnères-de-Luchon, Toulouse, Paris. — **3^e itinéraire :** Paris, Bordeaux, Arcachon, Dax, Bayonne, Pau, Pierrefitte-Nestalas, Bagnères-de-Bigorre, Bagnères-de-Luchon, Toulouse, Paris. — **Durée de validité :** 30 jours. — **Prix des Billets :** 1^{re} Classe, 163 fr. 50 c. — 2^e Classe, 122 fr. 50 c.

La durée de ces différents Billets peut être prolongée d'une, deux ou trois périodes de 10 jours moyennant paiement, pour chaque période, d'un supplément de 10 0/0 du prix du billet. Il est délivré de toute gare des Compagnies d'Orléans et du Midi des Billets **Aller et Retour** de 1^{re} et de 2^e classe à prix réduits, pour aller rejoindre les itinéraires ci-dessus ; ainsi que de tout point de ces itinéraires pour s'en écarter.

AVIS. — Ces billets doivent être demandés au moins trois jours à l'avance.

Hôtel-Restaurant Saint-Sulpice

7, RUE CASIMIR-DELAVIGNE, 7
Près l'Ecole de Médecine et de la Sorbonne

Chambre au mois de 30 à 70 fr.
Chambre par jour de 2 fr. 50 à 5 fr.

TABLE D'HÔTE

RESTAURANT A LA CARTE ET A PRIX FIXE

Déjeuners à 1 fr. 50
Diners à 2 francs.

SALONS ET CABINETS RÉSERVES
Cuisine Franco-Hispano-Américaine

Salon de Lecture et Piano

Pension de Famille, 100 fr. par mois

PRÈS DU LUXEMBOURG ET DE L'ODÉON

7, rue Casimir-Delavigne, 7

PROPRIÉTAIRES

Malvy et Mirallès

CHEMIN DE FER DU NORD

NORD-EXPRESS

Les Mercredis et Samedis de chaque semaine un train de luxe *Nord-Express* circule de Paris et Calais à Berlin et St-Pétersbourg.

Aller. — Départ les mercredis et samedis de Paris à 1 h. 55 soir et de Calais à 2 h. 37 soir. Arrivée à Berlin, les jeudis et dimanches à 8 h. matin, à St-Pétersbourg, les vendredis et lundis, à 2 h. 50 soir.

Ce train est en correspondance à Liège avec l'Ostende-Vienne.

Retour. — Départ de St-Pétersbourg, les samedis et mercredis, à 6 h. du soir. Départ de Berlin, les dimanches et jeudis, à 11 h. 1 soir. Arrivée les lundis et vendredis, à Paris, à 4 h. soir et à Calais à 3 h. 25 soir.

A nos abonnés des Etats-Unis

Afin de nous éviter des frais inutiles de recouvrement, nous prions nos abonnés des Etats-Unis de bien vouloir adresser directement le montant de leur abonnement à notre administrateur, M. Avila Bourbonnière, 21, rue Gold, Lowell, Mass... E. U.

Nous leur adresserons aussitôt de Paris, la prime promise :

LA VUE GÉNÉRALE DE L'EXPOSITION DE 1900

magnifique gravure en 10 teintes, tirée spécialement pour notre Revue par la direction Générale de l'Exposition.

L'envoi de notre Revue est fait directement de Paris à tous nos abonnés des Etats-Unis.

LE PRINCE SAGE

Pour l'Honorable J. E. Robidoux,
Québec.

Eginhald, fils de roi, était élevé dans un cloître par les moines de Saint-Benoist. Sa mère était morte en le mettant à la lumière prématurément, comme ces plantes qui se flétrissent dès qu'elles ont mûri trop hâtivement leur fruit. Lui-même était resté malingre, de complexion chétive. Il avait grandi sans se développer presque dans l'atmosphère emprisonnée du cloître. Ses jeunes ans privés de soleil s'étaient torturés sous le faix des grands murs noirs qui étouffaient leur floraison. Il s'était légèrement voûté comme si le faix de sa cellule avait pesé jusque-là sur ses épaules de tout son mortel ennui.

Les jours, il s'amusait à orner les missels d'enluminures précieuses qu'il savait avec art prodiguer. Son talent s'était parfait d'une délicatesse exquise avec le temps. Aux orgues il n'avait point d'égal et de la sombre chapelle des bénédictins il se plaisait à réveiller les échos endormis des voûtes du rythme majestueux des chants liturgiques. Il y mettait toute son âme, tant que ses yeux en pleuraient et que l'orgue semblait exhiler toute sa foi en des accords qui parlaient comme des voix de saintes. L'antique basilique s'emplissait alors des pères de l'abbaye qui venaient écouter religieusement le jeune chantre aux matines. Ils s'extasiaient sous le charme angélique de sa voix, se sentaient pénétrés des accents douloureux qu'il arrachait de son orgue et, longtemps encore après que le prier l'était venu prendre pour le reconduire à sa cellule, se bergeaient des échos dont les chants du novice avaient empli leurs âmes. Dans les sciences, il avait mis la même ardeur. L'as-

trologie et l'écriture l'avaient trouvé également propice. Il étonnait les clercs par sa surprenante perspicacité et sa mémoire prodigieuse. Il remplissait les parchemins plus rapidement qu'eux et en lettres moins hâtives quoiqu'il fût peu attentif aux textes. Il rêvait malgré tout des filles aux lèvres sensuelles, pareilles aux corolles incarnates et veloutées des pivions, aux yeux où roule éternellement une larme de plomb vif, aux seins excitants de désirs, blancs comme les lis éternellement blancs des absides. Il rêvait de celles qu'il avait rencontrées les dimanches en procession par les rues et qui avaient souri de ce prince en robe de bure, le front dans son missel. Il avait leur image gravée en ses yeux comme ces empreintes de vieilles médailles qui résistent au temps.

Il les revoyait dans ses longues heures de rêverie quand obsédées du calme vide de sa cellule, ses pensées erraient de l'une à l'autre avec joie. O comme il eût voulu entendre leur voix, échanger ce sourire qu'il leur avait vu faire à d'autres ! Comme toute cette efflorescence de grâce et de beauté enthousiasmait déjà sa jeunesse avide de connaître ! Il s'était plu à voir les bacheliers courtiser les jouvencelles, les bacheliers aux chausses de velours fin et au pourpoint fourré de vair, les jouvencelles aux cottes d'azur. Et lui, dans sa robe de clerc, sombre comme ses jours, ignorait encore toutes ces choses qu'il devinait belles, bien belles puisqu'elles faisaient rire leurs yeux et que les siens ne savaient que pleurer.

Ainsi, son cœur s'ouvrit peu à peu comme les fleurs prématurées des serres. Il acquit avec la sagesse, la bonté ample du nazaréen. Sa main royale, faite pour porter le glaive, au moule des preux, ses ancêtres, pansait les blessures et donnait l'aumône. Chaque matin, à l'Angelus, les serfs affamés de la ville se pressaient à la porte du monastère. Eginhald, entre deux servants portant des corbeilles, paraissait alors et distribuait le pain et les viandes préparées à cette intention. Même il y joignait quelques deniers pour les plus pauvres, et des vêtements pour les moins vêtus. Puis il rentrait béni par tous les yeux tandis qu'un long murmure de joie montait derrière lui.

Un soir comme, la cloche sonnait l'heure du repos le prince se retirait dans sa cellule, la cour pavée de l'abbaye résonna soudain des pas des chevaux. Dans le silence morne du crépuscule, le bruit s'augmenta d'un tumulte de voix. On parlait vivement sous sa fenêtre, tandis que les chevaux impatients piaffaient. Eginhald intrigué, poussa sa couchette près des vitraux et montant sur les sangles regarda au dehors.

Deux chevaliers bannerets dont les gonfalons portaient les couleurs de sa race, lui apparurent dans l'entrecolonnement de porphyre des arcades, le heaume relevé, sur leurs palefrois richement d'ors et de brocart carapaçonnés. Sous le porche, le prieur et quelques pères fouettés par la curiosité, s'entretenaient avec force geste d'un parchemin qu'un héraut tenait déployé sous leurs yeux. Puis, il les vit lever la tête tous ensemble vers sa fenêtre et le prieur la désigner du doigt au héraut. Comme il se rejetait précipitamment à l'intérieur pour s'effacer de leur vue le prieur et le chevalier traversaient la cour et il entendit bientôt leurs voix monter l'escalier de pierre et s'approcher. Inquiet maintenant il répara en hâte le désordre de sa cellule et se tint prêt. Les voix s'étaient tues, mais dans le corridor, le frôlement de leurs pas qu'ils assourdisaient à dessein parvint jusqu'à lui. La porte s'ouvrit, le prieur entra, puis le chevalier, tandis que quelques têtes de moines derrière eux cherchaient à voir.

— Le seigneur soit avec vous mon fils, dit le révérend, et vous fortifie des maux que sa volonté nous prodigue parfois pour nous éprouver. Notre digne prince, votre père, est trépassé ce matin et voici le noble comte qui vient nous en porter la douloureuse nouvelle et mettre aux pieds du hoir légitime de son maître, l'hommage des vœux de la noblesse tout entière. Que le Seigneur, qui vous fait roi d'un si grand royaume vous ait en sa sauvegarde mon fils !

Il dit, et s'inclina, et toutes les têtes dans l'encadrement voûté de la porte se courbèrent.

Eginhald ne parut point chagrin, mais il fut surpris. Il avait à peine entrevu deux fois son père dans sa vie, et depuis son entrée au monastère, six années s'étaient écoulées sans qu'il

en eut seulement entendu parler. Il ignorait que le vieillard l'avait tenu ainsi éloigné de sa cour pour qu'il ne fût pas témoin de sa luxure. Les ribaudes et les dignitaires excitaient à dessein chaque jour sa dépravation par des scènes érotiques repoussantes. Il avait ainsi abdiqué ses pouvoirs entre leurs mains pour se livrer, les yeux clos, à la variété toujours nouvelle de leurs plaisirs. Tandis que les serfs se nourrissaient de l'herbe jaunie des routes, les chevaliers festoyaient sans relâche. L'orgie avait tué le roi avant les années. Il était mort usé, décomposé de jour en jour, tant que ses chairs s'étaient détachées, l'quéfiées déjà pendant son agonie.

Eginhald trouva la cour tout en larmes. Son cœur ignorant crut à la sincérité de cette douleur. A la vérité, les seigneurs déploraient la mort de leur compagnon de débauches. La vision de l'inconnu les talonnait déjà. Il fit faire au roi des obsèques somptueuses, telles qu'on n'en avait jamais vues, et si le peuple se garda d'y participer, les chevaliers en échange accoururent du fond de la contrée pour y promener leurs regrets. Ils s'étonnèrent de la frêle carrure du prince et sourirent de sa simplicité. Leur déception fut grande, lorsque le lendemain, Eginhald leur déclara vouloir régner avec justice et austérité. Il obligea les courtisans à fuir sa présence en les délaissant et s'entoura des clercs les plus réputés pour leur science et leur sagesse. Le ressentiment des nobles s'augmenta encore de son refus de faire la guerre, la tenant pour méprisable. Les porteglaives le dépeignirent comme un craintif et ébruitèrent partout sa répulsion des armes. Leur haine s'enfla sourdement de toute sa popularité grandissante. Et comme il aimait les filles simples dont les yeux roulaient éternellement une larme de plomb vif, aux lèvres sensuelles de l'incarnat des pivoines, les courtisanes s'en moquèrent.

Ainsi sa cour se vida des guerriers et des fous pour s'emplier des clercs érudits et des docteurs. Quelque temps s'écoula dans l'aisance du peuple heureux de sa sagesse.

Un matin, à l'aube naissante, parmi les rideaux arrachés du dais, on le trouva éborgné sur son lit.

Achille Steels.

CE QUE FERA LE PAPE EN 1900

Par une Bulle répandue d'hier dans le vieux et le nouveau monde, Léon XIII vient d'annoncer que l'année 1900 sera jubilaire.

L'avenir, doigt de Dieu posé sur les aiguilles du cadran, nous cache les dernières minutes du XIX^e siècle, ce débordant de tout, de bien et de mal, de gloire astrale et d'infamie putride, qui va tomber avec les autres choses périmées dans le charnier des heures mortes.

Et voici qu'un homme, avec une sécurité admirable, règle les détails d'une fête en l'année 1900, pour y convier le Monde. Cet homme est un vieillard dont le berceau fut posé près du berceau où naquit le siècle ! Il est nonagénaire. Il est captif parmi quelques vieux prêtres et beaucoup de tableaux. Il est sans armée pour sa défense, sans royaume pour son esprit de gouvernement. Roi des consciences, il vient d'être insulté par les rois de la matière, qui lui ont refusé une place dans l'assemblée de leurs délibérations pacifiques. Il a été exclu à la demande d'une maison royale dont le sang ne bout plus qu'aux instants de curée, d'une monarchie qui relève par la morgue la bassesse de ses triomphes. Et chaque Etat du monde s'occupe autant de la parole du vieillard que s'il était chef de cet Etat même. Ses lettres agitent les chancelleries dont Lui ignore le nom. Il jette sur les mers sa Bulle d'une main plus débile que celle de l'enfant jetant une feuille sur l'eau.

Mais les Océans emportent avec respect, de l'un à l'autre bord, le papier roulé où dort la pensée pontificale sous le sceau de saint Pierre. Parce que le pape a signé la bulle qui

s'appellera pour l'histoire : *Properante ad exitum sæculo*, parce que cette bulle aura été lue à trente millions d'hommes, le jubilé aura lieu partout, selon le vœu du vieillard, même si, dans les galeries du Vatican, passe la Mort, celle qui saisit les forces humaines et les annule brusquement dans sa molle étreinte.

On raconte qu'après sa maladie, le pape a demandé près de lui un cardinal signalé pour son ambition à succéder. Ce cardinal ne paraissait guère, dans l'entourage du Pontife, aux heures de santé. Quand Léon XIII fut accablé par le mal, le même prince de l'Église fit une entrée, qui ressemblait à une invasion. Guéri, le pape fut informé et tint ce discours au personnage :

— J'espère, Monsieur le cardinal, que vous conserverez l'habitude reprise de venir souvent. D'ailleurs j'ai un conseil à vous demander. J'ai longuement songé à la fête d'ouverture jubilaire que je posséderai en 1900. J'ai changé les places des cardinaux autour de moi. Voyez plutôt.

Ce disant, le pape prend un plan de Saint-Pierre où des noms inscrits marquent des droits nouveaux de préséance :

— Je serai là, reprend-il ; le cardinal-vicaire sera ici, et vous serez à cette place... à moins que vous ne soyez mort. Que pensez-vous de ce changement ?

Et le vieux pape sourit en homme qui a toujours sur l'esprit la limaille d'or brillant et la poudre de diamant coupant. Le cardinal pâlit sans rien dire, car les prophéties de cette sorte ne portent pas bonheur. Dix princes de l'Église, indiqués jadis pour la succession de Léon XIII, l'attendent déjà dans le tombeau !

Le jubilé de 1900 sera donc, quoi qu'il advienne. Mais combien d'hommes savent aujourd'hui ce qu'est un jubilé ? Le mot lui-même frappe l'oreille comme un vieil air inconnu dont le rythme serait oublié.

Chose et mot datent du judaïsme. Chez les juifs, l'année jubilaire était la cinquantième année, celle qui arrivait après sept fois sept ans : pendant cette période, tous les esclaves reprenaient leur liberté, et les Juifs qui avaient vendu ou engagé

leurs héritages rentraient en possession de leurs biens. L'Église moderne a renouvelé cette tradition, et l'année jubilaire rend aux âmes la blancheur qu'elles ont perdue.

L'origine du mot est plus incertaine. Les uns affirment qu'il vient de *jobel*, bélier en hébreu, parce que le jubilé était annoncé au peuple par des instruments en corne de bélier. C'est l'étymologie la moins noble. D'autres trouvent la racine *jobal* qui veut dire rémission, pardon : Joseph prétend que jubilé est synonyme de liberté, ce qui serait une interprétation plus séduisante pour les applications modernes, que l'on en peut tirer.

Dans l'Église, romaine, *l'année sainte* fut établie pour la première fois en 1300, par Boniface VIII :

— Nous accordons, dit la bulle, indulgence à tous ceux qui visiteront les basiliques de Rome durant la présente année 1300 et toutes les centièmes années suivantes.

L'affluence fut telle que les vivres manquèrent dans Rome. Ce souvenir est perpétué dans l'église du Latran par la fresque du Cimabué. Dante a mis aussi la griffe de son génie sur cette date : au XVIII^e chant de *l'Enfer*, il compare l'affluence des damnés à la foule qui, l'an du jubilé, traversait le Pont Saint-Ange, les uns allant vers Saint-Pierre, les autres en revenant.

Clément VI raccourcit de cinquante ans l'intervalle qui séparait les jubilés, et Paul II abrégéa encore cet espace en proclamant quatre années saintes par siècle.

Depuis lors, les années jubilaires ont, de vingt-cinq ans en vingt-cinq ans, mêlé leur chiffre d'or aux chiffres de bronze des années jusqu'en 1800, car Pie VII ne célébra pas de jubilé. L'attention du monde se détachait de tout, à la fin du dix-huitième siècle, pour aller vers l'homme dont le soleil n'est pas encore descendu à l'horizon du soir.

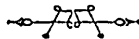
Léon XII célébra le jubilé de 1825, et quatre cent mille pèlerins vinrent alors dans Rome. En 1850, pas de jubilé : c'est l'exil de Gaète. En 1875, l'Église est en deuil de son pouvoir temporel, et Pie IX le Grand, immortel prisonnier, prie seul pour la paix de l'Europe.

Cette année, le jubilé commencera le jour de Noël ; à quel degré de civilisation raffinée, de discipline affinée est cet uni-

vers catholique qui, à la même minute, sur le signe d'un vieillard, tournera sa pensée vers une petite porte murée dans la basilique de Saint-Pierre. A cette porte, se présentera le Pontife, sous le feu des lumières, dans la grande tenue de sa royauté spirituelle, avec le port suavement fier de la fleur royale qui se courbe sous le poids de sa blancheur. Les pieds du Pontife hésiteront vers la porte sainte comme des ailes prêtes à s'envoler. Avec un marteau d'or offert par les évêques du monde entier, le pape frappera trois fois cet huis de Pierre : « Ouvrez-vous, porte de justice ! » chantera le chœur. Et les ouvriers feront tomber la maçonnerie. Et le cortège des cardinaux, inaperçu, entrera derrière le pape, seul visible par l'éclat de sa fonction. Et les foules assemblées entendront encore la voix de tête faible et claire du Pontife qui semble porter la vieillesse sur lui comme une armure pour se rendre invulnérable et qui fait monter le délabrement jusqu'au charme. Le jubilé durera tout l'an; puis, au Noël de 1900, la main du pape fermera avec une truelle d'or la porte qui fut ouverte avec un marteau d'or.

Cette brèche, cette fermeture, sont images et symboles : dans cette fête, il y a le salut souriant au passé, l'espoir triomphant vers l'avenir. Sur ces gestes brillants et arides du jubilé, plane la sérieuse poésie de l'Eglise, qui suit la pente tracée de toute éternité. Après avoir percé les incertitudes de l'avenir, l'Eglise revient s'asseoir dans le passé, portes closes et si loin, qu'elle vogue dans les flots du *temps*; elle ne va jamais aussi haut qu'en revenant vers le ciel, d'où elle est descendue.

Jean de Bonnefon.



EXPOSITION NORMANDE-CANADIENNE

A HONFLEUR

A Honfleur, Calvados? Une exposition! A Honfleur, des fanfares? des trains de plaisir, apportant des Parisiens de Montmartre et des Batignolles? Aux échopes antiques des drapeaux neufs qui claquent; à travers les ruelles tortueuses, d'élégantes foules en liessé, qui dévalent par la cité de silence si chère aux peintres, aux artistes, et aux fervents des légendes, pour son archaïsme agreste et marin, pour son église en bois de « Ste-Catherine de la Mé », au clocher essenté de barbeau, pour ses maisons ventrues qui datent d'Henri IV, pour son vieux bassin, ses vieux portails de paroisse, où la ravenelle fleurie embaume la pierre ajourée, pour sa Lieutenance, pour sa côte de Grâce!

A Honfleur, les fracas en réduction des bazars de Vienne et de Chicago! Une exposition avec des reporters, des photographes, des discours officiels et des jurys de récompense! Tout cet attirail fin de siècle dans la paix d'une villégiature pour les sages, au délicieux pays d'été qu'écrase l'orgueilleuse voisine, Trouville-Reine-des-Plages! Une exposition dans le modeste port des marchands de beurre et de cidre de la Vallée d'Auge, que regarde, de la côte en face, le Havre dédaigneux, cette Marseille de la Manche!

A Honfleur, une Exposition Normande-Canadienne? La folle aventure!

Voilà pourtant la fantaisie que vient de réaliser le vouloir déterminé d'un parisien de lettres; avec en moins les cacophonies et les brutalités des foires cosmopolites.

Chroniqueur au *Gil Blas*, à l'ancien *Voltaire*, au *Clai-*

ron, au *Figaro*, fondateur de la fameuse *Vie Franco-Russe* et de la non moins fameuse *Revue de Paris et St-Petersbourg*, notre confrère Jehan Soudan de Pierrefitte a fait son tour du monde, en coureur de chimères : « Son boulevard, dit Sarcey, va du lac salé des Mormons au palais des Négous d'Abyssinie, en passant par Montréal, le Caire et la Mecque ».

Du Canada, Jehan Soudan a gardé une tendresse aux Français du Saint-Laurent. Et il ne cesse de prêcher du haut de son monocle, l'amour des cousins de la « Nouvelle France ».

A Honfleur, Jehan Soudan retrouva — combien éteint — le souvenir du glorieux Champlain. Et si bien le journaliste écrivit, parla, conférençia ; tant il promena son enthousiasme, de Normandie à Paris, que voici à Honfleur, aujourd'hui, un *Congrès de la Tradition populaire* inaugurant un *Panthéon des grands Honfleurais* et une *Exposition Normande-Canadienne*.

Oh ! ce ne fut pas chose toute faite, on peut croire, que cette conquête d'une petite ville normande à une idée parisienne, ni l'œuvre d'un jour.

A l'ouverture officielle de l'Exposition, l'autre soir, le colonel Lachèvre, président du « Vieux Honfleur » — la société tout exprès fondée pour organiser les fêtes normandes canadiennes — saluait un succès extraordinaire par ces paroles d'une bonhomie fine, adressée au maître André Theuriet : « Quand, il y a deux ans, M. J. Soudan de Pierrefitte osa dérouler ce joli rêve devant les Honfleurais, nous nous rappelons le sourire incrédule qui accueillit les promesses de sa conférence enthousiaste. »

On le voit d'ici, le prudent sourire des normands d'Honfleur.

Maintenant, l'œuvre est debout. Et nous venons de visiter l'Exposition Normande Canadienne.

Eh bien, vrai ! Cela n'est pas banal. Exposition ? Soit ! Mais une Exposition qui ne ressemble pas à une Exposition. Le mot, ici, perd son sens vulgaire. Musée serait mieux, mais « musée » c'est encore un étalage de choses mortes et mornes.

A Honfleur, rien de cela. Rien de ces exhibitions prétentieuses disproportionnées, criardes, dont l'idée s'éveille au mot d'Exposition hors Paris.

Au centre de la ville, sous les massifs marronniers verts d'une promenade où furent les anciens fossés de la place forte, on a tracé un jardin riant. Et là sont dressés des pavillons, qui sont l'Exposition. Celle-ci est close d'une enceinte où l'on pénètre par des portes de ferme normande, une tour en ruines, et une vieille porte de citadelle, reconstituée à sa place historique.

Jardins, pavillons, portes sont « d'ensemble » harmonieux avec le cadre de la ville minuscule qui leur fait décor. Une exposition de poche, et non une exposition de province. Un musée des arts normands ; mais un musée vivant, d'une ordonnance originale et simple. Un musée populaire, conception d'un artiste de Paris. En une suite de « tableaux », se déroulent les scènes variées de l'ancienne vie normande : maritime, paysanne, urbaine. Et le tout garde une saveur intense du terroir, à la fois musée Grévin et Carnavalet.

Passons la Porte de Rouen ; laissons dans le jardin le logis de ferme dont on a fait une *hostellerie de la Gigogne*, avec son rustique toit de chaume, coiffé de glaïeuls. Et entrons à droite dans les grandes galeries de la Tradition Populaire. Sous le porche normand, voici le fer à cheval, cloué en porte bonheur ; puis les mangeoires, les guirlandes de haricots secs, les gerbes d'épis, les curieux instruments aratoires d'antan. Nous sommes en pleine *Viè agricole*.

Voici la maison du paysan, sa chambre avec son lit à colonnes, ses rideaux, sa couchure, ses chaises, ses coffrets, ses boîtes. Voilà le vieux coffre à linge, le coffre de mariage et l'armoire normande, taillée de sculptures naïves en plein cœur de chêne, la jolie armoire normande si joliment chantée par mon ami, le poète Robert Champion.

Elle est solidement montée,
 Sa ferrure est en fer forgé,
 Et de sa corbeille sculptée,
 Pas une rose n'a bougé.
 Dans ses rosaces se marie
 L'églantine aux fleurs de pommier,
 Et la tourterelle apparie,
 Son doux rêve de ramier.

Et les battants entr'ouverts montrent une lourde charge de linge fleurant la bonne lessive.

La pièce voisine c'est la cuisine, avec sa dégringolée de dinanderie reluisante, étalée aux murs, son *pallier* ou *vaissellier* chargé de « vieux Rouen », sa grande cheminée où s'alignent les chandeliers de cuivre, l'attirail des broches à rôtir, et le vieux fusil de chasse du maître, à côté des *s'armanachs* prédisant les changements de temps, et les chaudrons, casseroles, écumoirs, passoires, grils, tranchoires. Dans l'âtre, la crémaille où pend la marmite, et les landiers de fer ; au plafond pend une couronne de chandelle « des six ».

Devant le repas sur table le maître est assis ; la maîtresse debout, pour lui, « atteint » la grosse miche de pain. Le tableau est naïf et parfait de vérité. A côté, la laiterie ; nulle écrémeuse patentée ; mais le pot de Perrette « bien posé sur son coussinet », les grands seaux, les terrines, les barattes primitives. Puis, toute la série des ustensiles pour fabriquer les bons fromages normands : Pont-l'Évêque, Livarot, Neufchâtel, Camembert.

Tout proche, sont les instruments de culture ; je veux dire les vieux, démodés, d'antan. Comme c'est loin tout cela, par notre temps de *faeneuses* et *battenses* américaines ! Et les anciennes mesures, en boissellerie, en vannerie !

Dans ce quartier, nous rencontrons pour la première fois, l'écusson aux fleurs de lys, léopard, et feuilles d'érable, avec la devise « *je me souviens* » qui marque le Canada Français. Parmi les produits du sol normand, sont là les envois canadiens : beaux grains de blé du Manitoba, fruits en bocaux, conserves, produits de l'élevage ; et encore, les riches collections des minéraux, phosphate fertilisant, minerais de fer, de nickel ; argent et or du Klondyke.

La *Forêt* est représentée par une lutte de charbonniers, couverte d'ajoncs ; le bois de construction, et le charbon, et les galoches et sabots de toutes formes les plus anciennes, avec la faune forestière. Là sont les échantillons des plus beaux bois canadiens. Mais il faut passer vite. Voici la *vie urbaine*. Dans des vitrines, les précieux objets de la vie domestique de jadis ; vaisselle, bijoux normands, bonnets, dentelles

de Honfleur, ivoires, costumes, résumés en curieux tableaux. Le premier un *écot de veillée*, l'aïeul se chauffant au feu de lâtre, l'enfant somnolant, le marin ravaudant son filet, la femme filant au rouet, tandis qu'une voisine, par la porte entr'ouverte, montre sa cape rouge.

Ici, c'est un *baptême*. Le cortège va partir de chez l'accouchée, dans son lit à baldaquin. Voici *l'assemblée* sous les pommiers, prétexte aux costumes de tous les pays normands ; les habits à basque et les blaudes bleues et les chapeaux gris à poils, et les hauts bonnets les plus célèbres des cantons de Normandie. La *vie urbaine* se termine par un intérieur d'épicier-mercier, où le vieux marchand a une des étoffes anciennes du pays.

Ces diverses reconstitutions ont été organisées, avec une minutie scrupuleuse de vérité locale, par des amateurs et fervents collectionneurs Honfleurais : M. Louveau, M. de Ville-d'Avray, et le professeur de dessin M. Leclerc.

Une idée peu banale : pour les objets du mobilier religieux rustique, une naïve chapelle votive. L'abbé Maurisset, curé doyen de Honfleur, y a groupé les plus précieuses pièces de l'hagiographie normande ; objets du culte, chapes, bannières, souvenirs de pèlerinage, médailles, ex-votos, cierges, lutrin, bâtons de procession, draps mortuaires des anciennes confréries ; puis les reliquaires, les missels, les images découpées, une merveilleuse et riche collection très admirée des délicats. Une vitrine canadienne y expose des livres de piété, en langue des indiens montagnais, envoyés par M. Ernest Gagnon du gouvernement de Québec, et provenant des missions des R.-R. P.-P. Oblats du lac Saint-Jean.

Nous arrivons enfin à la salle à succès : *La Vie Maritime*. Tout une flotte en miniature, la flotte de la Manche, frégates célèbres, bateaux illustres, représentés par leurs modèles précieux que M. Brodelet, l'habile organisateur, a obtenu de l'arsenal de Cherbourg. Les amateurs s'y délectent devant des pièces uniques. Les constructeurs célèbres de Honfleur y ont leur place. A côté des vaisseaux de haut bord voici la flottille des bateaux de pêche, et aussi le fouillis des appareils, filets

pour la morue et pour la crevette, disposés avec un art infini aux parois d'une salle qui donne l'illusion d'un intérieur de bateau. On y sent même le goudron; et une parisienne de Trouville m'assura qu'elle y venait, entre deux concerts de l'orchestre, pour savourer l'illusion d'un langage très esthétique.

Ici est encore l'écusson canadien. Faisant suite à la remarquable exposition de la pêche à Terre-Neuve, envoyée par M. Bellet de la Chambre de Commerce et M. Louis Gauthier, de l'École d'Hydrographie de Fécamp, voisinant avec les filets aux bonnes senteurs marines, s'accrochent les défroques romantiques du colon et du trappeur de l'Ouest canadien. Alphonse Allais qui est de Honfleur, a exposé là un vieux *corduroy* élimé, rapporté du lac Quinipeg, M. Soudan de Pierrefitte ses mocassins de la grande Prairie des carquois anciens, avec leurs flèches, le sculpteur canadien Philippe Hébert, un *tomahawk*, etc. Puis ce sont des canots d'écorce et aussi des costumes du Carnaval de Glace, de Montréal, des raquettes à neige, des tobhogans, casse-tête, des calumets de corne, disposés en désordre pittoresque.

A portée des visiteurs, sont sur une table, les collections de journaux français du Canada : *Le Monde Illustré*, *la Revue des Deux Frances*, *le Samedi illustré*, *le Courrier de l'Ouest*, *la Patrie*, *l'Évangéline*, *le Moniteur Acadien*, *le Canard*, etc., jusqu'à l'ancienne *Lanterne* de M. Arthur Buies. Une idée de journaliste qui ressemble bien au commissaire de l'exposition Normande canadienne.

J'allais oublier d'admirables pelleteries du Canada envoyées par les frères Révillon, les grands fourreurs parisiens et canadiens. Mais il faut finir. Nous sommes chez les photographes. Un coin avec l'écusson : « Je me souviens » expose les vues de Québec et Montréal, des reproductions de vieilles gravures historiques. Mgr Lanamme, recteur de l'Université de Québec a envoyé une photographie du *Drapeau fleurdelysé de Carillon*.

La photographie canadienne se complète de vues de la *procession des corporations* à la dernière fête *Saint-Jean-Baptiste*

de Montréal, des scènes de la fête française du 14 juillet. Enfin, un clou pour Honfleur, les paysages et scènes de la colonisation dans les territoires de l'Ouest et du Nord, sur le lac Saint-Jean, au nouveau canton de Honfleur, créé par M. Adélarde Turgeon, le sympathique ministre de la colonisation et des mines, lors de son pèlerinage patriotique de l'an dernier à Honfleur.

Est-ce tout? Non pas. Il y a le *Salon Normand*. Sept cents toiles et sculptures de maîtres peintres et statuaires — d'origine ou de talent normand — et canadien. A l'entrée, sous le porche, — le visiteur est salué par le buste en marbre de M. Laurier, et l'écusson « Je me souviens! » Plus loin, du même statuaire la réduction du monument Champlain à Québec. Plus loin encore, voici le maître sculpteur canadien Philippe Hébert avec sa gracieuse statue « *Fleur des Bois!* » et l'Indien. Mlle Fanny Plimsoll est également représentée par des toiles pleines de fraîcheur. C'est le maître honfleurais Adolphe Marais le jeune peintre animalier qui a su grouper ce superbe *Salon Normand*, le grand succès de l'Exposition avec la marine.

Dans cet ensemble de choses délicates, précieuses, souvenirs du sentiment et de l'art, le Canada, on le voit, a sa belle place.

C'est lui qui fut nommé le premier à la cérémonie religieuse d'inauguration, dans l'allocution si touchante du curé-doyen M. l'abbé Maurisset.

Les fêtes du Congrès auront, du reste, leur apogée et leur conclusion, dans la *Semaine Canadienne*, commençant le 3 septembre, avec le patronage d'un comité tout à fait digne des deux Frances.

Au programme qui n'est pas définitivement arrêté figurent déjà l'inauguration d'une plaque à Champlain, avec discours d'orateurs de marque parisiens et canadiens. On espère la présence de nos ministres Robidoux et Archambault pour représenter les Français du Saint-Laurent. Le soir, au théâtre, première représentation d'une légende héroïque, *La Nouvelle France*, pièce d'ombres animées, paroles et musique de Georges Fougères, chantée par l'auteur. Pour cadre, une causerie de Jehan Soudan sur la *Tradition française au Ca-*

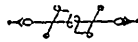
nada, avec audition de poésies de Crémazie et Frechette, par Mlle Marcilly et les chansons populaires du Canada d'Ernest Gagnon.

Cette soirée, vraiment canadienne, sera terminée par une représentation cinématographique des scènes et vues du nouveau *Honfleur* du lac Saint-Jean et du Manitoba.

Le lendemain, M. Richard, l'historien de l'Acadie, donnera une lecture sur le pays d'Évangéline.

Nous nous ferons une joie de raconter ces jolies fêtes de la tradition normande et canadienne.

Jean-Baptiste Péribonca.



Auld ang Syne

de Robert BURNS

*L'amitié nous rassemble,
Accourons à sa voix!
Je retrouve, il me semble,
Le bon temps d'autrefois.*

*Nos côtes, les villages
Ont vu nos jeux d'enfants.
Que j'ai foulé de plages
Depuis ce bon vieux temps!*

*Les ruisseaux, quand j'y pense,
Nous paraissent bien grands,
Puis, l'océan immense
Nous sépara longtemps.*

*Le cœur ne peut se taire :
Donnons-lui son content.
Vidons un petit verre
Aux jours que j'aime tant.*

*Volre main que je presse
Et ces propos charmants
Dissipent la tristesse
Ainsi qu'au bon vieux temps!*

*Amis! comme naguère,
Aux jours de mon printemps,
Buvons un petit verre!
Vive le bon vieux temps!*

Benjamin Sulte.

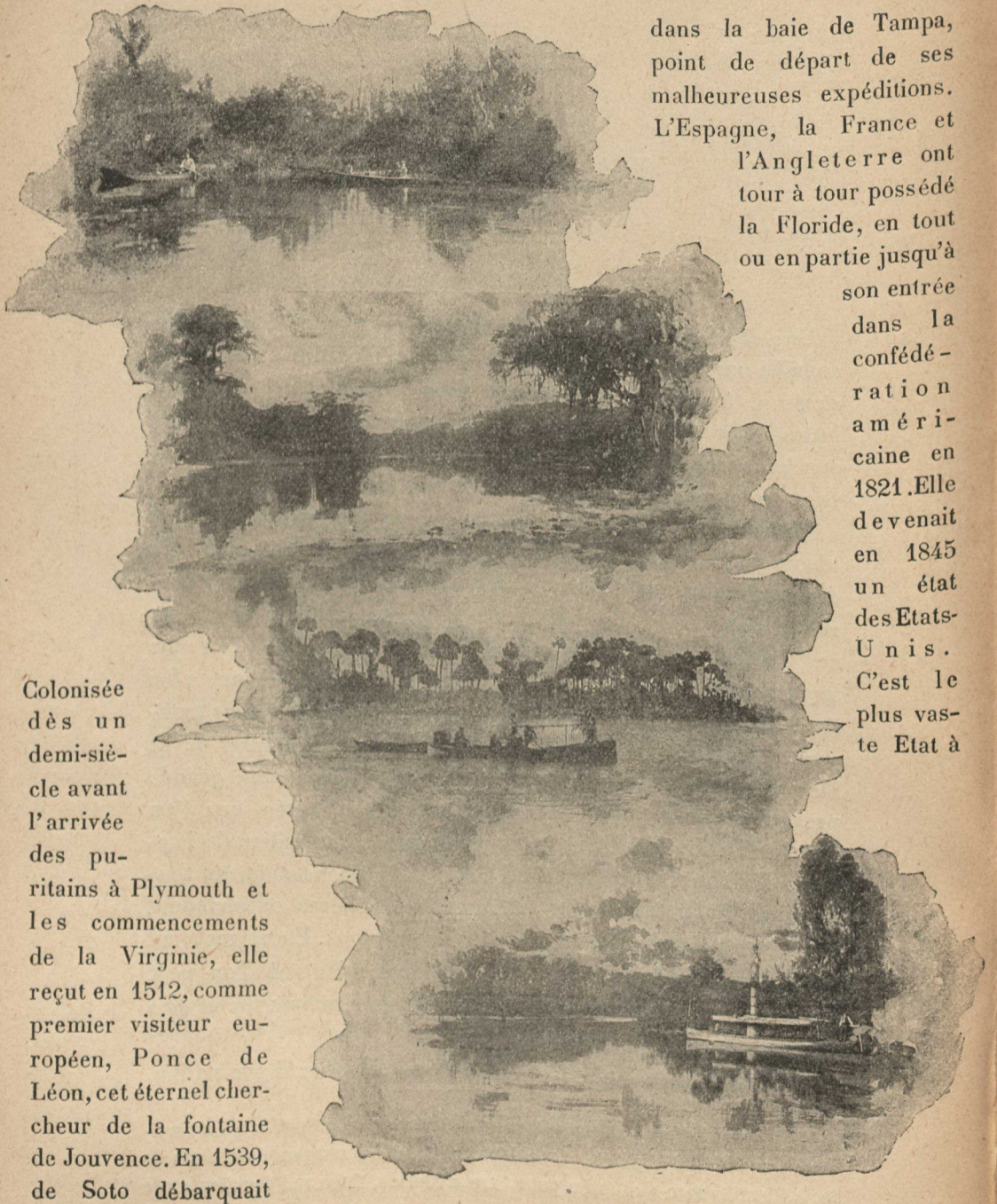
LA FLORIDE

Une charmante légende allemande nous montre l'hiver personnifié par « Jacques Frost », ou pour mieux dire « Jacques la gelée ». Au temps venu, nous dit-on, une légion de petits lutins accourent à ses ordres ; sur le soir ils dessinent en givre sur les vitres, mille images des plus fantastiques et s'en retournent en mordillant les oreilles et le nez des passants.

Naturellement Jacques Frost fait la joie des enfants, de ces chers petits innocents, qui ne voient que le bon côté des choses ; mais pour nous autres, pour ceux qui ont eu l'expérience de la vie, que de misères et de tristesses nous apportent ces froides journées d'hiver, aussi cherchons-nous à fuir une température si peu hospitalière, pour trouver un climat plus doux, et comme la « Mignon » de Gounod nous voudrions trouver « un éternel printemps sous un ciel toujours bleu ». Et bien où pourrions-nous mieux le trouver que dans cette grande presque île américaine, sur cette terre enchantée que l'on appelle : La Floride. Là ne trouvons-nous pas au milieu de bouquets d'orangers, de superbes hôtels, d'immenses forêts toujours vertes, entrecoupées de lacs et de rivières où abondent le gibier et les plus belles variétés de poissons. En un mot tout y attire et y séduit le touriste, dans cet Eden, où l'on peut vivre sans effort et où pourtant le travail de l'homme s'y déploie avec une rare énergie.

La Floride a été l'objet de convoitises de plus d'une nation.

(1) Les notes et gravures que nous publions sur « La Floride » sont empruntées d'un guide publié par le département des Passagers du chemin de fer « Plant System » et qui a pour titre « Florida, Cuba and Jamaica » par Frank Presbey.



Colonisée dès un demi-siècle avant l'arrivée des puritains à Plymouth et les commencements de la Virginie, elle reçut en 1512, comme premier visiteur européen, Ponce de Léon, cet éternel chercheur de la fontaine de Jouvence. En 1539, de Soto débarquait

dans la baie de Tampa, point de départ de ses malheureuses expéditions. L'Espagne, la France et l'Angleterre ont tour à tour possédé la Floride, en tout ou en partie jusqu'à son entrée dans la confédération américaine en 1821. Elle devenait en 1845 un état des Etats-Unis. C'est le plus vaste Etat à

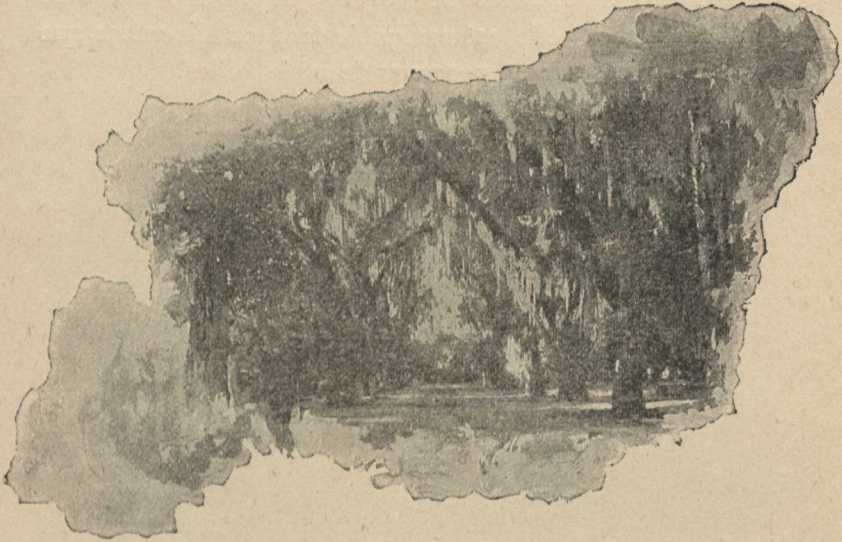
l'est du Mississipi. On y remarque la rivière Saint-Jean le seul grand cours d'eau des Etats-Unis qui coule vers le nord. Cette rivière a deux milles de largeur jusqu'à 150 milles de son embouchure, et elle est navigable tant par elle-même que par ses tributaires sur un parcours de mille milles.



Les Fleurs

Il y a plus de lacs en Floride seule que dans tous les Etats du centre et de la Nouvelle-Angleterre. Ses moyens de communication par voie ferrée et par bateaux sont des plus étendus et se perfectionnent de jour en jour.

C'est le pays du soleil. Quand tout n'est que neiges et froids autour d'elle, la Floride offre le plus bel épanouissement de



ses beautés printanières. Aussi de décembre à avril est-elle le rendez-vous de milliers de touristes fuyant le maussade hiver.



La Floride est l'Italie de l'Amérique. Sur ces deux Péninsules le ciel est toujours pur, la brise douce et embaumée.

Du reste, l'Italie et la Floride ont chacune un cachet caractéristique bien différent. Si l'une est la terre du souvenir et des richesses artistiques, l'autre offre au voyageur les beautés luxuriantes d'une nature encore vierge et sauvage unis au



confort de la civilisation moderne. A ce dernier point de vue, pas une hôtellerie d'Italie ne peut se comparer pour le luxe et le confort avec les hôtels princiers de la baie de Tampa. De



plus, le panorama de la Baie de Naples n'a rien de supérieur à celui que l'on peut admirer de l'hôtel « Belleview ».

Les Américains n'ont guère connu la Floride avant la guerre

de sécession. On s'en faisait autrefois l'idée d'un pays inhabitable pour d'autre que le sauvage, infesté d'alligators, un foyer de fièvres, etc.

La Floride devait être découverte une seconde fois et elle l'a été. On connaît aujourd'hui les charmes incomparables de cette terre enchanteresse grâce à M. H. B. Plant dont le génie persévérant et le tact financier ont ouvert au progrès agricole et industriel ce pays jusque-là désert et redouté. M. Plant est l'esprit dirigeant de l'immense commerce de transport par terre et par eau que possède la Floride.

Quelle œuvre admirable que celle de ce citoyen dotant sa patrie d'un de ses plus beaux Etats, découvrant aux regards de ses compatriotes les richesses inconnues d'une solitude aujourd'hui remplie d'habitants et de villes prospères !

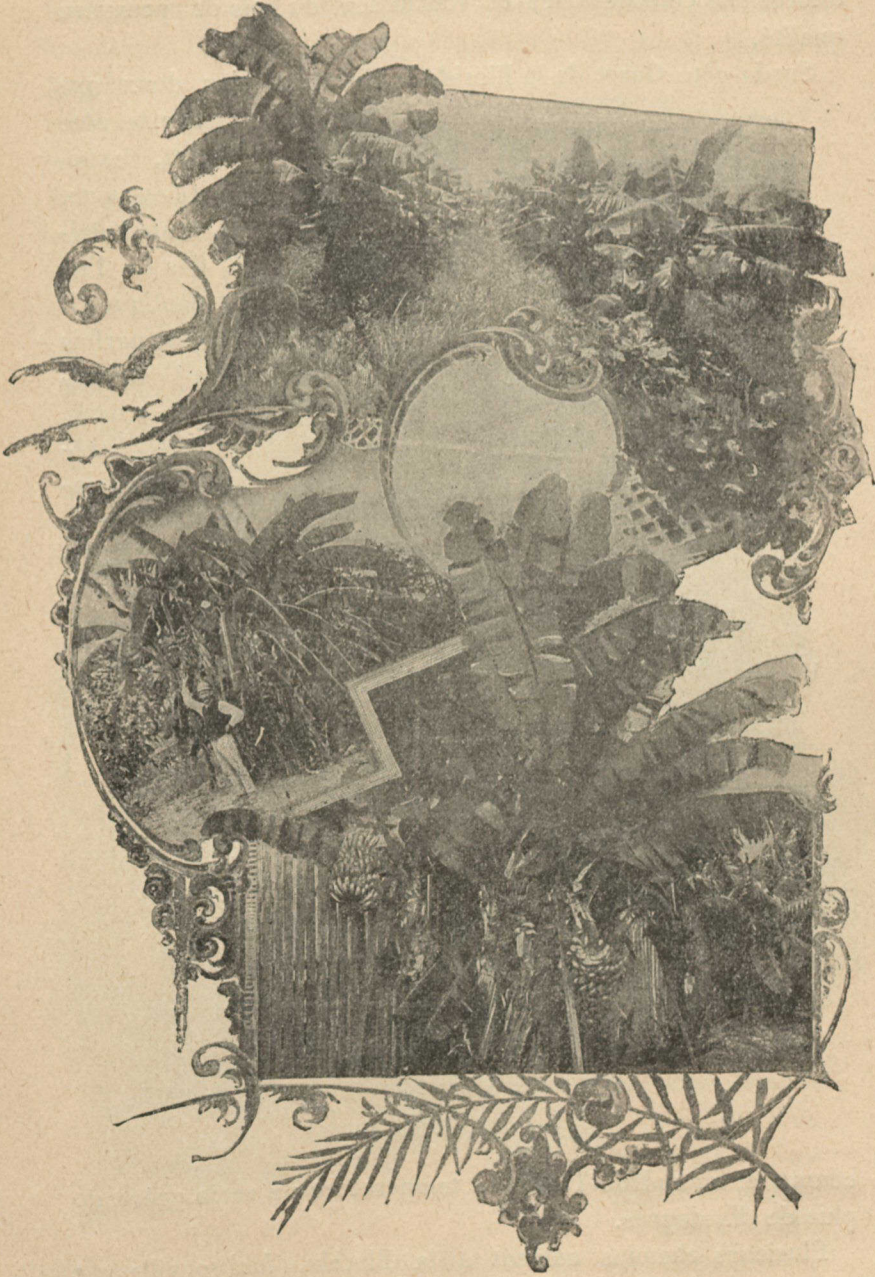
Quoi de plus naturel que l'émigration des gens du Nord vers ce paradis qui offre des conditions d'existence plus favorables et où le même travail qui vous fera vivre conduit ici à l'aisance et à la fortune !

Une grande partie de la Floride est encore inoccupée et des milliers d'acres de son sol fertile attendent les cœurs vaillants, les travailleurs intelligents, les bras vigoureux, pour prodiguer leurs trésors inépuisables.

Le règne animal et végétal, est en Floride d'une richesse et d'une abondance exceptionnelles. On y trouve une variété innumérable d'oiseaux : aigles, pélicans, hérons, canards, oiseaux de tout plumage et de tout chant ; arbres, arbustes et fleurs de toute description.

Lorsque sous d'autres cieus se déchaînent les tempêtes de mars, ici règne déjà l'été avec toutes ses délices. Les fraises sont mûres, les violettes s'entr'ouvrent, le palmier déploie sa verdoyante couronne, l'odeur des jasmins embaume l'air et les fleurs marient leurs nuances au vert gazon. C'est une succession de frais bocages et de jardins en fleur où se jouent les brises embaumées du golfe. Plusieurs sources d'eau minérale y possèdent des vertus justement appréciées.

Les essences forestières y sont nombreuses et excellentes : le chêne, le pin, le cèdre, le cyprès, le magnolia atteignent des



Les Bananes

dimensions considérables et fournissent du bois de première qualité.

Sur la côte Ouest de la Floride le climat est plus doux que

sur la côte Est, exposée aux vents humides de l'Atlantique. Il gèle parfois à l'extrémité nord, mais ailleurs la gelée est in-



Sous-bois en Floride

connue et au sud de Tampa la température ne varie guère de plus de dix degrés.

Plusieurs chemins mènent à la Floride. Jacksonville est presque à égale distance de New-York et de Chicago. Le touriste venant de l'ouest peut rejoindre le « Plant System » à

Montgomery, Ala., Albany, Ga., Tifton, Ga., Savannah, Ga., ou à Jacksonville. Du centre des Etats-Unis ou de la Nouvelle Angleterre, le voyageur partant de New-York, de Philadelphie ou de



Washington prend le « Flo-

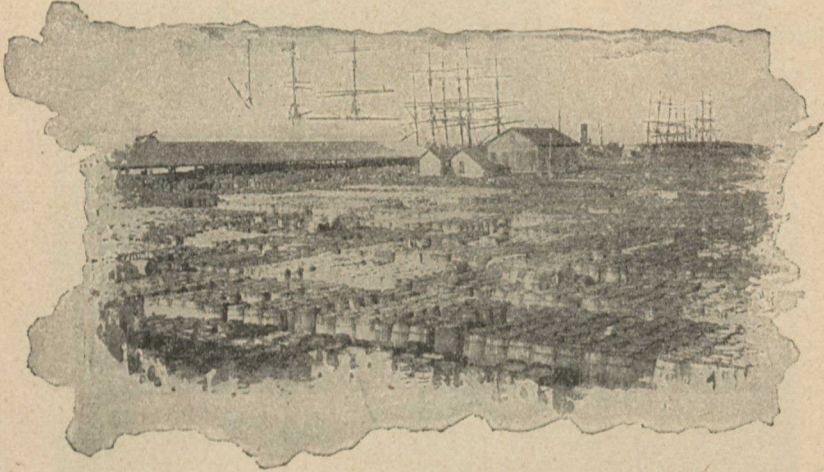
rida Special » du « System Plant » qui court de New-York à



Tampa. Ce convoi présente tout le confort d'un hôtel de premier ordre : chars Pull-

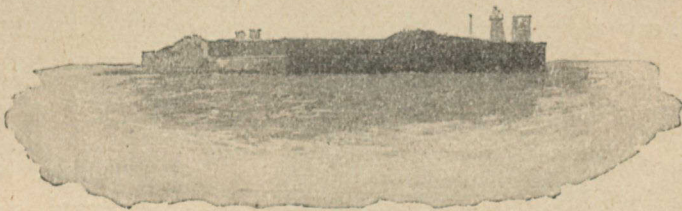
man dortoirs, réfectoires, bibliothèques. Sur son parcours est la ville historique de Richmond, Etat de Virginie, très intéressante à visiter.

Le réseau de chemins de fer Plant a son terminus nord à Charleston, Caroline du Sud, ville au cachet antique et rempli des souvenirs chevaleresques des premiers temps de la colo-



Un port de la Floride

nie. Les murs de ces vieilles résidences se cachent sous les rosiers et les vignes et cette fraîche toilette efface les ruines du temps. Charleston est située sur le bord de la mer, entre les embouchures des rivières Cooper et Ashley. On remarque

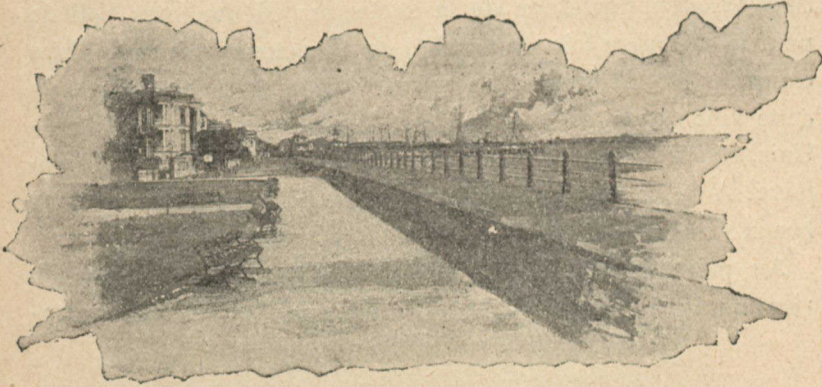


Le fort Sumter (Charleston)

dans le port son brise-lames et les forts historiques Moultrie et Sumter. Des rues ombragées de grands chênes, de superbes jardins donnent à la ville un aspect d'ensemble charmant. Il faut voir aussi près de la ville les célèbres jardins aux magnolias.

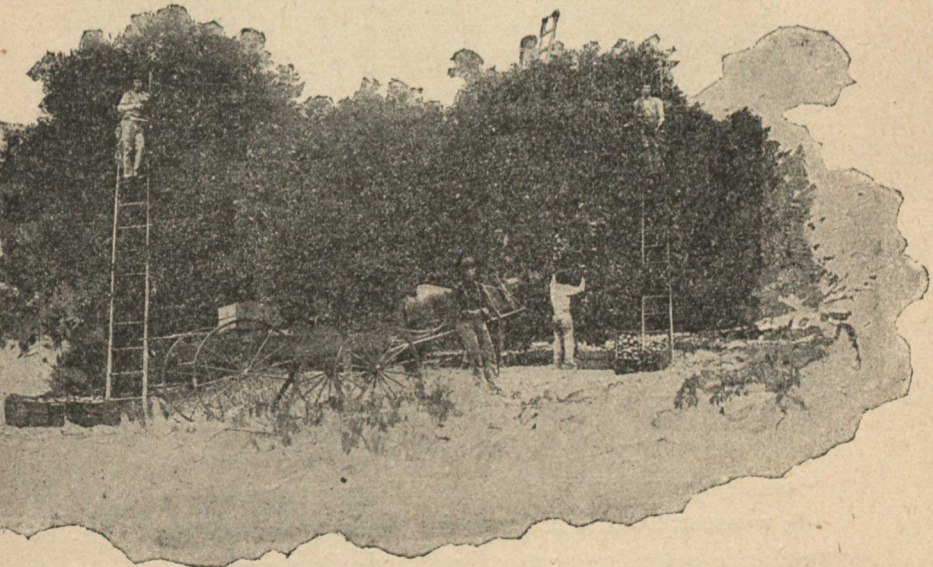
Savannah, comme Charleston, remonte aux premiers temps de la colonie américaine et conserve l'empreinte du passé.

C'est le principal port de l'Atlantique Sud aux Etats-Unis. Rien de plus agréable que quelques heures de flânerie dans ses rues bordées de chênes et sur ses boulevards pavés en co-



Promenade en face de la mer

quillages. Sortons de la ville et allons visiter les plages célèbres de la Falaise Blanche, du Cap au Tonnerre, de l'Isle de



Récolte des oranges

l'Espoir. Noublions pas la « Ville des Morts », ce cimetière à l'aspect unique, orné par la nature comme il convient à la terre du dernier repos. Une sorte de mousse grise, très abon-

dante à cet endroit, y recouvre partout le sol, évoquant par contraste avec la luxuriante verdure des bosquets, l'idée de la cendre et poussière que nous sommes. C'est à Savannah que John Wesley, fondateur de la secte des Méthodistes, officia pour la première fois en qualité de directeur spirituel d'une congrégation de fidèles. Le monument le plus historique de cette ville est sa salle de théâtre, la plus ancienne des États-Unis, construite en 1818 avec de la brique importée d'Angleterre. A noter aussi le musée artistique de Telfair, un des plus beaux des États-Unis.

Au point de vue de l'importance commerciale, Savannah vient après la Nouvelle-Orléans. Elle fait d'énormes exporta-



Les Cotonniers

tions de coton, de térébenthine, de résine et de goudron, de fruits et de légumes. En une seule saison, cinq compagnies de steamers océaniques ont exporté de cette ville pour plus de trois millions de piastres de melons et plus de six millions de piastres de légumes. « L'Océan Steamship Company » (dont le nom populaire est la « Savannah Line » possède tout une flotte de vaisseaux qui font le service de Savannah à New-York. La reine de cette flotte est « La Grande Duchesse » un navire de 404 pieds de quille par 47 pieds de largeur, deux hélices avec une machine de 7,000 chevaux vapeur. « La Grande Duchesse » est superbement aménagée, très rapide et peut accommoder 300 passagers de première et 400 de seconde.

A mi-chemin entre Savannah et Jacksonville se trouve Waycross, jolie petite ville, où convergent trois des grandes artères du réseau Plant. C'est là qu'à la fin du dernier siècle, le général Oglethorpe, alors gouverneur de la colonie de Georgie, avait ses quartiers généraux. Aujourd'hui les touristes y vont en foule jouir d'un climat délicieux et respirer l'air pur de ses plages admirables.

Sur la route des voyageurs venant de l'ouest se trouve



Touristes mangeant des oranges

Montgomery, capitale de l'Alabama, qui fut aussi quelque temps la capitale des Etats confédérés. Il s'y fait un grand commerce de coton. Ses habitants ont les mœurs caractéristiques des populations du sud.

Puis nous trouvons Thomasville, un sanatorium de grande réputation et que l'on a surnommé la « Cité-jardin du sud ». Cavaliers et bicyclistes s'en donnent à cœur joie sur ses nombreuses routes entretenues comme des terrains de course. Les émanations balsamiques des immenses forêts au milieu desquelles est située Thomasville donnent sans doute à l'air de cette région ses propriétés curatives et vivifiantes si recherchées. L'endroit est d'ailleurs très joli et fort gai, pourvu d'églises, d'écoles,

d'excellents hotels, de lumière électrique, d'aqueducs et même d'une salle de concert-opéra. On peut faire aux environs de fructueuses excursions de chasse. Le County Club y possède un vaste terrain où l'on pratique le jeu de golf, le tir aux pigeons, etc.

Après avoir vu Albany, Georgie, qui est le point de raccordement d'un grand nombre de chemins de fer avec le « Plant System », on atteint Waycross, où par la voie principale de Montgomery on rejoint le réseau central de Savannah à Jacksonville, on peut dire que l'on vient de traverser, de parcourir un véritable paradis car tout n'est que délices dans cette terre de prédilection, appelée « La Floride ».

PARISIANA



LE FLEUVE ENDORMI

*Le fleuve nonchalant roule ses flots de lave ;
sous le ciel empourpré de brûlante clarté
chaque pli de l'eau vive est un sillon jeté
comme une fonte rouge où la limaille bave.*

*Calme plat. — Loin, très loin, une mouvante épave,
point noir silhouetté par le couchant d'été,
esquisse ses contours au bord déchiqueté
que l'eau, d'un clapotis constant, effrite et lave.*

*De mornes peupliers dans le soir effacés.
Des chênes aux rameaux nombreux, entrelacés,
dessinent leurs reflets mobiles sur l'eau triste,*

*Et là bas, les clochers où sonne l'Angelus
se bleussent, dressant des spectres d'améthyste,
veilleurs de désespoir pour nos rêves perdus.*

Louis Merlet





Frontispice de Raoul Barré.

L'honorable M. J.-E. Robidoux, Ministre-Secrétaire de la province de Québec, et Mme Robidoux, ainsi que l'honorable M. Horace Archambault, Ministre-Procu-

reur-Général de la province de Québec, et Mme Archambault, sont repartis pour le Canada.

Ils ont reçu, à Paris, les plus grandes marques de sympathie et d'estime de la part du gouvernement français que d'une foule de personnalités très distinguées.

A Londres, ils ont, dans le procès Demers, soutenu les intérêts de la province de Québec; et, à Paris, leur présence et leurs paroles auront un effet heureux, en vue de la prochaine exposition.

∴

Sont partis au Canada : Le docteur Bédard, de Québec et le docteur L. Lupien et Mme Lupien.

Viennent d'arriver à Paris : le docteur Aristide Blais, de Québec, et le docteur Théo. A. Lemieux, de Lawrence.

∴

Le docteur Eugène Lacerte est parti passer dix jours de vacances en Suisse.

∴

Le docteur C. H. David, de Bridgeport, suit les cours du

professeur Castex sur les maladies de la gorge, du nez et des oreilles.

∴

Canadiens et Américains inscrits aux bureaux de la *Revue des Deux Frances*, en août :

Le docteur Eugène Lacerte, Lévis ; 3, rue Casimir Delavigne.

M. J. Smith, New-York ; Hôtel Moderne.

Mme J. Smith, New-York ; Hôtel Moderne.

M. Thos. Bask, Chicago ; Grand Hôtel.

M. E. A. Kenning ; Philadelphie ; Grand Hôtel.

M. Chas. W. Buckham, Burlington ; Hôtel Foyot.

M. J. M. Morena, Mexico ; Hôtel de Paris.

Mme J. M. Morena, Mexico ; Hôtel de Paris.

M. J. Sullivan, Toronto ; Hôtel d'Angleterre.

M. A. Sullivan, Toronto ; Hôtel d'Angleterre.

Le docteur Aristide Blois, Québec ; 7, rue Casimir Delavigne.

Le docteur Théo. A. Lemieux, Lawrence ; 3, rue Casimir-Delavigne.

M. Pierre Beullac, Montréal.

∴

Le docteur Edouard Plamondon, chef de clinique du professeur Labadie, remplace actuellement le célèbre oculiste, parti en vacances.

∴

Certains de nos confrères canadiens sont excessifs dans leur parti-pris contre le pauvre capitaine Dreyfus, dont tout fait supposer l'innocence, malgré l'absurde jugement rendu à Rennes.

Un journal de Montréal voit la France s'en allant en ruines !

Est-ce parce qu'elle est gouvernée par de sages et honnêtes républicains comme MM. Loubet, Waldeck-Rousseau, Monis, Leygues, Jean Dupuy, Millerand, Baudin, etc. ?

Si l'état-major français a commis des fautes très graves, est-ce la faute des artisans de lumière qui ont découvert les faux et les mensonges que l'on sait ?

Et, dire que Dreyfus est coupable, parce qu'il est juif, c'est venir affirmer une bien grosse bêtise ; c'est ne pas se souvenir des paroles divines : « Tous les hommes sont frères », paroles qui semblent être bien oubliées par les chrétiens anti-sémites.

La France qui a fait la révolution de 89, peut lever les épaules et se contenter de sourire si, par hasard, elle s'amuse à lire dans un journal canadien des appréciations comme celles que nous y lisions récemment.

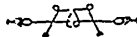
Avec M. Hervé de Kérohont, directeur du grand journal catholique et royaliste, *Le Soleil*, nous dirons : qu'« il faudrait être un mauvais Français pour ne pas souhaiter ardemment la fin de cette sorte de guerre civile qui nous divise depuis bientôt deux ans et dans laquelle les partisans et les adversaires de la révision du procès Dreyfus, ou plutôt ceux qui veulent l'acquiescement d'un innocent et ceux qui veulent sa condamnation, apportent autant de passion et d'acharnement que les papistes et les huguenots dans les guerres de religion du xv^e siècle. »

∴

Le docteur Arthur Bernier, qui s'en retourne à Montréal, après un séjour de près de deux ans à Paris, a suivi les cours du professeur Comby sur les maladies des enfants. Mais il a étudié d'une façon plus spéciale les maladies internes sous la direction des éminents professeurs Potain, de l'Institut, et Roux, le successeur de Pasteur.

Le docteur Bernier a étudié si laborieusement à Paris, que ses succès à venir sont certains. Nous croyons de notre devoir de le recommander à nos compatriotes de Montréal, d'une manière toute particulière. Et, à lui-même, nous offrons nos souhaits les meilleurs.

R. B.



LA POÉSIE MODERNE

Le nombre des poètes est aujourd'hui fort grand et les genres de poésies sont devenus très nombreux. Notre intention n'est donc pas d'examiner dans leur ensemble tous les poètes et toutes les poésies. Cette étude d'ailleurs ne serait pas neuve, sans compter qu'elle demanderait un travail beaucoup plus considérable que celui que nous nous sommes proposé. Et puis, pourrions-nous faire autrement que de décerner à la grande poésie, celle dont se sont tour à tour servi Racine, Corneille, Victor Hugo, Leconte de Lisle, Baudelaire, Théophile Gautier, des louanges admiratives? Pourrions-nous ne pas reconnaître que M. J. M. de Heredia est, de nos jours, le poète le plus pur écrivant dans le style le plus poli? Pour nous, nous croyons qu'une étude n'est intéressante que par la critique, que parce qu'elle discerne le bon et le mauvais, rien ne nous semble plus fastidieux que la louange ou la désapprobation éternelle. Pour cette même raison, nous nous dispenserons encore de parler de la « poésie de salon », qui n'est qu'un divertissement mondain, et, espérons-le, sans prétention, et aussi de la poésie dite impressionniste, décadente, verlainienne ou mallarméenne, dont la fabrique principale se trouve rue de l'Echaudé-Saint-Germain, au *Mercur* de France. Il nous a toujours paru que la conformation d'esprit de ces derniers « poètes » devait être particulière et que la façon dont ils comprennent les mots n'était pas la nôtre. Avouons donc — oh très humblement — que si nous ne parlons pas d'eux, c'est parce que nous ne les comprenons pas et qu'ainsi nous ne voulons pas les juger.

La poésie dont nous voulons parler n'a pas de nom ; elle n'a pas de chef, car elle n'est pas une école ; elle s'exprime assez nettement, mais ne se comprend pas. Elle est née d'hier, elle en est donc encore à sa prime-enfance et n'a pas devant elle un avenir brillant. Elle mourra demain, comme elle est née par le caprice d'une mode. En grande enfant et en enfant terrible, elle parle de tout : elle gronde la vie, elle appelle la mort, elle loue le soleil, la lune, les étoiles, elle fait risette au ciel bleu et montre aux nuages de grands yeux courroucés ; elle roucoule le printemps, et les amours aériennes des oiseaux ; elle module l'été et ses farnientes lascifs ; elle murmure l'automne et les fleurs, les pavots et les anémones ; elle chante l'hiver, le givre, la neige, le froid, les réceptions mondaines et les flirts commencés au coin du foyer bourgeois. Puis elle gambade dans les plate-bandes fleuries du jardin de Vénus, elle pleure un Adonis ou réclame une Hélène, ou bien, bouche contre bouche, elle souffle des « je t'aime » enamorés et palpite enarrant des voluptés qui lui sont inconnues ; elle ne connaît rien, elle parle beaucoup mais ne dit rien. Cette poésie-là, elle affecte la forme du sonnet ; mais les sonnets qu'elle forme ne sont pas des sonnets ; ce sont quatorze vers alignés.

On la rencontre partout, partout on lui donne hospitalité et les bonnes gens lui témoignent un respect infini, le respect aux choses inutiles qui paraissent difficiles et qui exigent de l'instruction. Et le poète jouit des mêmes prérogatives.

Elle serait curieuse la psychologie du faiseur de sonnets. Molière l'avait toute en un siècle où la préciosité déjà faisait loi ; il nous avait dépeint un Oronte fat et incapable ; seulement, par une surprise assez explicable, le sonnet qu'il lui mit dans la bouche et dont il fit faire une critique rigoureuse par Alceste, n'était pas ridicule et ne nous paraît point mauvais. La forme en est un peu contournée mais les fleurs de rhétorique en sont exclues et les deux derniers vers en sont fort beaux, par l'idée et aussi par eux-mêmes :

Belle Philis, on désespère
Alors qu'on espère toujours.

Sans doute, aujourd'hui encore on pourrait décréter de faiblesse et d'incapacité le rimailleur éternel des lieux-communs, de l'amour des astres; mais il est permis de se demander pourquoi l'incapacité va l'enfermer dans les vers, alors que la prose est manifestement plus facile à écrire. Pourquoi? La raison certes en est simple. Il est admis en effet que les lieux communs sont du domaine de la poésie; il est admis aussi que les yeux bleus, les bouches roses, les cheveux blonds, les profils grecs, les mains diaphanes, les seins pommelés, les cœurs transpercés, les teints nacrés, les charmes captivants, les cieux d'azur, les étoiles brillantes, le char de la lune, les nuages multiformes, la neige floconneuse et son blanc linceul, les bourgeons naissants, les bois mélancoliques, les épis vermeils, l'espace infini, l'horizon poudreux, la mer grandiose, les oiseaux gazouilleurs, les poissons argentés, en un mot l'amour et la nature sont des lieux communs d'autant plus faciles à interpréter et à chanter qu'ils sont plus nombreux; ils ont de plus cet avantage qu'ils sont à la portée de tous et que chacun peut se laisser envahir par leur charme. Alors quel besoin d'aller chercher plus loin des idées, lorsque deux mines sont là qui se laissent exploiter sans jamais se tarir? Et alors qu'il est plus facile que d'envelopper ces matériaux, dans les alexandrins, dont la seule difficulté, la rime, n'existe même plus aujourd'hui? La prosodie française de M. Guicherat indique la place des césures, et le dictionnaire de M. Sommes indique à coup sûr les rimes propres, voire même impropres. Et l'on peut ainsi se donner, sans grande difficulté, la satisfaction de « faire des vers ».

Cette manière de procéder rend impossible de nos jours la célèbre épigramme de Boileau : Il se tue à rimer, que n'écrit-il en prose! car il est devenu plus facile d'écrire en vers qu'en prose. Encore si les poètes avaient la modestie de composer pour eux seuls, de garder par devers eux leurs œuvres complètes, l'idée ne nous viendrait pas certes de protester contre ce genre de littérature; mais loin de se retrancher derrière cette modestie socratique, ils encombrent revues, journaux, gazettes, périodiques et quotidiens, se tiennent à afficher à la devanture, des libraires le vide de leurs cer-

veaux, la nullité de leurs pensées et la médiocrité de leur style ; ils font entrer la poésie dans une voie, d'où elle ne sortira pas entière ; elle y a perdu déjà sa vogue et peut-être un peu de son charme ; dès longtemps, en effet, on ne lit plus les poésies faites dans ce goût et l'on affecte aussi de mépriser la bonne poésie, proche est le jour où les grands poètes seront dessaissis et où ils se lèveront pour demander à leurs successeurs ce qu'ils ont fait du patrimoine qu'ils leur avaient légué, et paraphrasant Boileau, répandront sur eux l'anathème et les malédictions :

« Maudits soient les derniers qui, dans les bornes d'un vers, enfermèrent leurs pensées ! »

Jacques de Nouvion.



Tombées d'or

A Mademoiselle, M. T. de la GIRENNERIE

Il est des jours d'automne où le soleil tout blême,
Ose à peine percer le ciel grisâtre encor.
La tristesse jamais n'eut de plus sombre emblème.
Du haut des arbres gris tombent les feuilles d'or.

Dans ce calme si doux, la feuille qui se sème
Accomplissant ainsi les durs arrêts du sort
Est une ample moisson qui se fait elle-même
Sans troubler la torpeur où le monde s'endort.

De même dans la vie on rencontre des âmes,
Nouvelles feuilles d'or, que les destins infâmes
Arrachent brusquement de l'arbre du bonheur.

Pour ne pas attrister par leur mine tragique,
L'égoïsme du monde, elles ont, héroïques,
Le sourire à la lèvre, et la douleur au cœur !...

Château de Vaux

Georges Grappe.



Frontispice de Raoul Barré

ECHOS DE PARIS

Le monde spirite de Paris vient d'être mis en révolution par les déclarations de M. Camille Flammarion au sujet de la médiumnité.

Le savant astronome avait cru depuis très longtemps être le représentant de Galilée sur

la terre, il croyait bien sincèrement à la véracité des communications, confidentielles c'est le cas de le dire, que ce grand esprit daignait lui faire ; en un mot il croyait fermement à la possibilité de communiquer avec l'âme des morts au moyen des tables ou autres instruments.

Après avoir soumis les communications d'outre-monde dont il était l'objet à un examen sérieux, M. Flammarion en est arrivé à conclure que l'âme humaine serait une substance spirituelle douée d'une force psychique, pouvant agir en dehors des limites assignées par le corps ; mais qu'il ne faut voir autre chose dans les manifestations spirites que le reflet immédiat ou éloigné, précis ou vague de nos sentiments ou de nos pensées. Par conséquent, le spirite qui pose à la table impressionnée sans son action nerveuse des questions sur des sujets qui l'intéressent et occupent en ce moment tout son esprit, répond lui-même inconsciemment à ses propres questions : c'est un dialogue intime, et c'est pour cela que le questionneur n'obtient jamais de réponses satisfaisantes sur un sujet dont il n'a jamais entendu parler.

Quelle créance ajouter maintenant aux livres du grand apôtre du spiritisme Allan Kardec. Ces livres qu'il écrivait sous la soi disant dictée des esprits supérieurs disparus de ce monde comme ceux de Saint-Louis, Jeanne d'Arc et même Jésus-Christ, ne seraient-ils que son travail personnel, le travail de son simple esprit subitement atteint de folie ; ou bien, doué d'une intelligence supérieure, ayant perçu nettement jusqu'où va la simplicité humaine, se serait-il épris tout à coup d'un esprit de mystification et amusé de la crédulité des foules?...

Je n'entreprendrai pas de soutenir que le contenu de ses livres n'est que mensonge en appuyant ma conviction sur ce que j'entends dire tous les jours « les morts ne reviennent pas ».

De même je ne viendrai pas non plus soutenir que c'est une chose possible parce qu'il n'existe aucun peuple soit barbare, soit civilisé, dont les annales ne rapportent et n'affirment des apparitions.

Il est bon de reconnaître cependant que cette opinion qui règne dans l'univers entier n'a pu devenir universelle et admissible que par la constatation de faits que l'expérience seule a pu rendre croyables.

C'est dommage vraiment que M. Flammarion soit venu jeter le trouble, peut-être détruire cette illusion. C'était si simple de prier un médium, telle une demoiselle du téléphone, de vous mettre en communication avec l'âme de Jean Pierre ou de Jean Paul. On ne sait jamais où le progrès peut conduire, aussi je reste rêveur en songeant que nous aurions pu voir un jour le veuf demander à l'esprit de sa femme défunte la permission de se remarier, l'assassin implorer d'un pied de table le pardon de sa victime et le bourreau devenu rentier recevoir les félicitations de ses clients forcément anciens.

..

En interrogeant comme il convenait l'esprit de M. Chesnelong mort ce mois-ci, quelles réponses n'eût-on pas obtenu au sujet du Comte de Chambord ?

Qui sait si l'esprit de l'exilé de Frohsdorff en voyant tout à coup devant lui l'ex-délégué du Comité des Neufs, ne s'est pas

mis à sourire amicalement à celui qui fut M. Chesnelong au souvenir de son ancienne ambassade à Salzbourg en 1873 au sujet du drapeau blanc.

Le parti catholique qui poursuivait à ce moment avec passion la restauration de la monarchie, n'était pas du tout disposé à s'embarrasser de la question sentimentale du drapeau. Pour réussir, il faisait bon marché des fleurs de lis ; il est vrai que le Pape Pie IX avait dit au Comte de Chambord : « C'est avec le drapeau tricolore que les Français m'ont rétabli à Rome. Vous voyez qu'avec ce drapeau on peut faire de bonnes choses ».

N'empêche que le Comte de Chambord resta inflexible devant l'éloquence attendrie, le verbiage abondant de M. Chesnelong qui s'évertuait par tous les moyens à le convaincre ; il resta courtois, poli, gracieux mais imperturbable, laissant à peine paraître ses impressions sur son visage grave d'homme résolu à ne point céder.

L'honorable M. Chesnelong ne perdit pas courage pour cela, et à bout d'arguments, sa faconde épuisée, il inventa dernier espoir la solution du drapeau mixte.

La branche aînée et la branche cadette avaient fusionné. Pourquoi les deux drapeaux ne fusionneraient-ils pas ?

Pour une idée c'en était une que celle d'avoir imaginé un drapeau qui serait blanc sur la première de ses faces, tricolore sur l'autre avec les armes de France au centre des deux.

M. Chesnelong, à son grand étonnement, n'obtint pas l'acquiescement qu'il attendait : « Je remarquai, écrit-il, sur la figure de Monseigneur une expression visible de mécontentement » et le comte de Chambord l'ayant interrompu doucement lui avait dit d'une voix ferme : « Je n'accepterai jamais le drapeau tricolore ».

« Monseigneur, avait répliqué M. Chesnelong avec une émotion respectueuse, permettra que je n'aie pas entendu cette parole... J'oublie donc le mot que Monseigneur vient de me dire.... »

Grâce à cette restriction, l'habile homme qu'était M. Chesnelong, put revenir à Paris sa conscience tranquille, car il put ne pas mentir tout en ne disant pas la vérité.

Mais de l'avis de tous la question du drapeau était bien embêtante, aussi le mot d'ordre accepté unanimement par les partisans de la branche cadette ou d'Orléans, était : « Allons de l'Avant !.. Proclamons la monarchie. Pour le drapeau on verra après !... »

Mais les légitimistes, et le Comte de Chambord ne l'entendaient pas ainsi.

Henri V voulait voir avant et non pas après. Pour faire cesser l'équivoque il signifia à l'Assemblée nationale qu'il ne rentrerait en France qu'avec le drapeau blanc, renouvelant en cela ce qu'il avait déjà dit le 5 juillet 1871 : « Dans les plis glorieux de cet étendard sans tache, je vous apporterai l'Ordre de la Liberté. Français. Henri V ne peut abandonner le drapeau blanc d'Henri IV. »

C'était net, précis, et cependant des hommes avaient encore espéré qu'un changement pourrait se faire. M. Chesnelong, était du nombre et comme beaucoup il a échoué dans sa tentative, même avec un drapeau mixte ! Il est vrai que l'idée n'était pas très heureuse, et je ne vois pas sans sourire ce drapeau figurer au milieu des troupes, dans une revue comme celle du 14 juillet dernier par exemple et qui était splendide.

Comme toujours toutes les troupes ont défilé avec un ensemble parfait, et ma fois les vivats poussés sur leur passage étaient bien mérités, ainsi que l'enthousiasme et la curiosité dont les Parisiens ont fait preuve à l'égard des tirailleurs sénégalais, car on pouvait dire d'eux en les voyant passer avec le commandant Marchand que c'était de braves et beaux hommes conduits par un héros.

Baron Louis Girardot.



Le **Nouveau Larousse illustré** vient de terminer sa treizième série. Il serait vraiment difficile de concevoir un ensemble plus brillant, un travail plus consciencieux que cette magnifique brochure. Nous y retrouvons les quatre superbes planches en couleurs des *Costumes* et celle des *Couronnes* qui avaient à leur apparition en fascicules provoqué partout une si vive

admiration par la perfection de leur exécution, la richesse de leur coloris, la précision de leur documentation. La série tout entière est illustrée avec une profusion extraordinaire : il y a près de 1500 gravures, 20 tableaux synthétiques et 17 cartes parmi lesquelles nous mentionnerons surtout les belles cartes en couleurs des *Courants*. Le texte n'est pas moins digne d'éloges et il y aurait à citer quantité d'articles de grande valeur ; notons entre autres les mots *Copernic, Coran, Corde, Corneille, Corporation, Corps, Cosmogonie, Couleur, Cour, Course, Victor Cousin, Crâne, Crédit, Cri, Crime, Critique, Croisade*, etc. Pour dire d'un mot notre impression, nous n'aurions pas de meilleur conseil à donner aux personnes qui n'ont pas encore souscrit au **Nouveau Larousse illustré** que de jeter un coup d'œil sur cette nouvelle série ; nous sommes convaincus qu'elles en ressentiraient le désir de posséder ce précieux dictionnaire. (*La série 5 francs chez tous les libraires*).



LA VALSE

Laisse-moi te chanter, valse très langoureuse,
 Qui lance vers les cieux notre âme aventureuse ;
 O rythme de l'amour ! Satan ou Cupidon,
 Dans un instant fatal de haine ou d'abandon
 A dû te mettre au jour : valse très langoureuse !

Lorsque de doux accords —enivremments des sens —
 Se répandant partout comme un parfum d'encens,
 Charment nos cœurs humains de musique divine,
 Si dans la femme chaste un émoi se devine
 Nous te bénissons tous : enivremments des sens !

O valse ! épands en nous tes ivresses étranges,
 Danse de volupté, des démons ou des anges,
 Et quand par la saveur des désirs inconnus,
 Frémissants, affolés nous serons devenus,
 Tu nous feras mourir en ivresses étranges.

Montreal.

E. Z. Massicotte.



Sur le sens et la prononciation

du mot fleur-de-lis

Les Grecs et les Romains appelaient emblēmata tout ouvrage artistique fait avec des pièces de rapport incrustées dans une surface. Ils auraient attribué ce nom à nos mosaïques et à la tableterie moderne s'ils avaient été nos contemporains. Pour exécuter ces travaux ingénieux, l'artiste demandait la ligne, non au crayon mais au ciseau, et cherchait dans la couleur naturelle des pièces qu'il assemblait l'harmonie des teintes de ses décors fantaisistes ou l'aspect vrai des objets reproduits d'après nature. Ses procédés étaient ceux d'aujourd'hui.

De cette peinture faite au ciseau, il passait aux emblemata en relief, et d'autant plus facilement qu'on avait l'habitude soit de peindre les statues, ou bien, à l'instar en quelque sorte des travaux d'assemblage, de les former de marbres ou de métaux de diverses couleurs.

C'est ainsi que sur les vases on posait des reliefs mobiles, appelés tessellae exemptiles — qu'on pouvait ôter à loisir.

Verres força les Siciliens à lui apporter leurs vases exemptiles, dont il fit arracher ce décor pour en accroître ses rapines.

Les Romains qualifiaient différemment ce genre de travail. Ils l'appelaient vermiculé (arabesques) quand il servait à orner les voûtes de leurs chambres, tessellé lorsqu'il formait le plancher, segmenté quand il remplaçait le lambrissage. Leur esprit était si bien familiarisé avec ce nouveau genre de peinture qu'ils en transportaient les procédés au style.

Maint passage du Brutus et de l'Orateur de Cicéron par exem-

ple en font foi. Dans un passage, Lucilius dit des discours de Marius Calidius : « Tu ne trouveras pas un mot qui ne soit « posé à sa place et qui ne figure dans la phrase comme une « pièce de tableterie ». Théophile Gautier a donc eu des précurseurs.

Chez les Grecs et les Latins nous rencontrons très rarement l'expression *emblema*, ouvrage incrusté, avec le sens spécial que nous y attachons. Ils connaissaient cependant les figures de style appelées métaphore et allégorie ainsi que les genres de poésie qui en résultent ; la parabole et la fable. Mais leurs œuvres d'art s'adressaient plutôt aux sens qu'à l'esprit.

L'action maîtresse aimait tous les détails de leurs compositions et n'en faisait qu'un geste organisé. Des organes en mouvement : pas de regard. Les yeux étaient pierre comme le reste, deux globes unis émergeant de leurs cavités.

Il fallait que l'influence du Christianisme vint aider au développement des facultés psychiques, en faisant naître l'habitude de la pensée religieuse, la préoccupation de Dieu, de l'âme et des choses invisibles de la foi, pour qu'on en arrivât à se servir de l'*emblema* pour donner corps à un sens moral ou religieux. Dorénavant, grâce à cet esprit nouveau, la vue de certains objets suggestifs ou symboliques, assemblés sans la préoccupation de l'art, suffit pour saisir l'emblème, l'esprit étant plus prompt que les yeux et, pour être instruit, ne demandant pas comme ceux-ci la représentation complète de l'objet.

Le symbole, lui non plus, ne s'éloignait guère de l'acception concrète. Les Grecs appelaient de ce nom la part que chacun apporte à un pic-nic, le confluent, le pacte, le rapprochement de deux choses, mais non l'objet de la comparaison : l'idée que n'exprime parfaitement ni l'un ni l'autre de ses termes. Les Latins rendaient ce sens par *tesseræ* qui signifie indistinctement : mot du guet, marque, enseigne, jeton pour toucher du blé, lettre de change, gage d'hospitalité.

Cependant la différence que nous venons de signaler pour être profonde porte plutôt sur le degré de développement et la prédominance du sens moral dans les emblèmes chrétiens, et ne saurait entraîner la conclusion qu'il fût introuvable dans

les *emblemata* des anciens. Dans la langue comme dans les œuvres d'art la cigogue figurait la piété maternelle, le pavot la fécondité et les *synthémata*, *allégorémata* ou emblèmes de Pythagore cachaient une philosophie profonde sous une forme delphique.

L'influence de l'évangile sur l'art ancien n'en a pas moins déterminé le sens actuel de l'emblème, défini par Richelet comme « un symbole qui n'a pas besoin de mots et qui par une ou plusieurs figures représente avec esprit une idée morale ».

Cette idée s'exprimant par le dessin, la couleur ou la sculpture, lorsqu'elle portait sur les mystères de la foi, créait l'emblème religieux.

Quand elle avait pour objet le devoir, sa représentation formait l'emblème moral. Les seigneurs les faisaient placer sur leur écu, leur bannière et au front de leurs forteresses; les magistrats dans leur sceau.

Nous avons cru que ce préambule pouvait avoir une double utilité en ce sens qu'il pourrait servir à expliquer la traduction d'écu par *tesseræ gentilitiæ* que donne Richelet, traduction qui renoue comme on voit le lien entre le passé et le présent, et, ensuite, à démontrer le besoin incessant des hommes de reproduire non seulement la nature, mais l'idée même en quelque sorte en rendant visibles les abstractions qu'élabore l'esprit.

Dans l'écusson de France nous rencontrons trois fleurons de forme liliacée sur champ d'azur. On les appelle les fleurs-de-lis. Le lecteur n'aura nulle difficulté à s'en rappeler la figure.

Si l'on avait voulu désigner par cette expression : la fleur lis, formée grammaticalement comme le Dieu Amour, on aurait mis les deux mots en opposition comme nous venons de faire, ou bien on se serait arrangé comme en hollandais et en anglais où l'on dit dans l'ordre inverse le *liebloom*, *lilyflower*, lis fleur, — nous le verrons tout à l'heure pour lis asphodèle, — en prenant le mot fleur pour la partie déterminée.

La construction grammaticale du nom ne permet donc pas de supposer qu'il s'agisse de la fleur appelée lis, comme il arrive pour le cours d'eau dans fleuve du Tage, par exception.

Pour ouvrir la discussion citons Richelet, lexicographe aussi consciencieux par son genre d'esprit que l'était Littré par son caractère et sa méthode scientifique. Il se croit obligé de rechercher la vérité toujours, mais non de la connaître pour la seule raison qu'il s'occupe du sens des mots. Dans le doute il s'abstient, selon le précepte de l'évêque d'Hippone, ou s'il lui arrive de présenter une opinion, c'est toujours avec une réserve pleine d'égards pour la vérité voilée. Le lecteur trouve en lui un guide sûr et discret dont la parole est agréable et qui peut lui apprendre bien des choses.

« On ne sait pourquoi il (Louis VII) prit les lis dans ses armes. Blondel a cru que cefut par la ressemblance de son nom Louis avec le mot lis, ce qui me paraît tout à fait puéril. Il est plus vraisemblable qu'il prit les fleurs de lis dans ses armes parce que sa beauté lui avait acquis le titre de Florus et que, pour y répondre, il prit le lis comme la plus belle fleur de son siècle. Quoi qu'il en soit... »

Pline dit du lis: « *Flos est notissimus, proximum aro sed nobilitatem obtinens* ». S'il n'est pas plus beau que la rose, il a la noblesse; s'il n'a pas la grâce, il a une douceur sévère. Le caractère que Pline lui prête ne sera pas inutile à ces déductions.

« Quoi qu'il en soit.... » Alors, n'est-il pas permis d'admettre que fleur de lis veut dire fleur de Loïs, et que Loïs VII, surnommé Florus, prit les lis, non parce que leur nom rime tant soit peu avec Loïs, mais parce que le lis, grâce à sa noblesse native a un caractère de majesté, non pour former un jeu de mots indigne de l'esprit d'un roi, indigne d'être illustré sur ses armes, mais parce que le lis, avec sa tige élancée et droite se confond pour ainsi dire avec la hasta regia bâton ou sceptre royal, nom chez Pline d'une liliacée, King's spear pour les Anglais, königsscepter pour les Allemands, et pour la science lis asphodèle ou asphodèle?

La preuve du bien fondé de cette admission qui n'est pas seulement la nôtre, nous la tirons de l'anglais. Dans cette longue fleur-de-lis se rend par flower de luce qu'il faut prononcer flauer de liouce.

Or Loïs ou Louis sonne dans cette langue comme Liouïsse, par contraction Liousse et s'écrit Lewis. L'adaptation anglaise flower de luce pour flower de Lewis d'abord, pour flower de Luce ensuite, tranche donc nettement la question étymologique en faveur de Louïs, car, si le traducteur inconnu avait rencontré le mot lis dans l'expression française, c'est flower lily ou lily flower, soit encore flower of the lily qu'il aurait mis à la place.

Nous comprenons ainsi pourquoi on dit fleur de lis avec la préposition de, au lieu de fleur-lis, et concevons qu'ayant à faire aux fleurs de Loïs nous ne devons pas faire sonner le s final de lis ou lys, prononciation que nous interdis du reste le dictionnaire de l'Académie.

Cette confirmation linguistique qui nous vient d'Angleterre et qui est parfaitement acceptable implique qu'en France on a dû prononcer un jour distinctement fleur de Loïs, et que la transformation du nom propre en lis n'est survenu que par la suite.

Il n'est pas admissible, nous venons de le dire, qu'un roi de France ait eu l'esprit assez vulgaire et futile pour placer dans ses armes une fleur, pour nul autre motif, si ce n'est que lis rime avec Loïs et combien péniblement encore ! C'eût été un étonnant ancêtre de François I^{er} et Louis XIV, un maître inattendu de Coictier, ce curieux médecin de Louis XI. M. Edouard Fournier dans sa description des enseignes du vieux Paris nous raconte que ce personnage mit au-dessus de sa boutique une enseigne sur laquelle était peint un arbre avec pour légende : « A l'abricotier », ce qu'il fallait lire : à l'arbre Coic-tier.

Cependant, lorsqu'au Loïs, qui plaça les lis dans son écu succéda un autre Loïs, un Jean, un Charles, un Henri, le peuple n'y vit plus les fleurs de Loïs VII, mais comme c'étaient toujours des objets de forme liliacée devant figurer de vrais lis, il se mit à dire, sans se préoccuper du fait historique, fleurs de lys, cessait de mettre une majuscule et ne fit qu'un seul mot de cette expression.

C'est une presque certitude qu'à cette époque on prononçait

le mot lis lille, lie ou li, pour la bonne raison qu'il n'y a pas de s dans le nom latin *lilium* et que, s'il y en avait eu un, on ne l'aurait guère prononcé, pas plus que dans corps, mœurs, vertus. Le roman transalpin dit *lilio*, *giglio* avec gl mouillé. Cette prononciation rendait donc moins choquante la substitution de lis à Loïs, Luïs. Lis avec s est très probablement la forme plurielle de lil, li pour lille avec ll mouillé, comme aux celle de al, mis à la place de : ail etc. On a pu rejeter la forme lille parce qu'elle a l'apparence d'un substantif féminin, alors que *lilium* (cependant l'Académie veut qu'on prononce l'empire des liss) devait fournir un mot masculin.

La manière de dire du peuple fut acceptée parce que sa naïveté et sa bonne foi étaient trop entières pour qu'on lui fit un crime de son interprétation et les rois eux-mêmes finirent par s'exprimer en son langage.

Mais ces emblèmes étaient-ils d'intention des lis? Faut-il que l'étymologie accepte la version populaire et donne sa confiance à des gens qui changent la forme des mots d'après leur conception du sens et ne se préoccupent pas de leur origine, comme nous venons d'en voir la preuve? Était-on sûr que ces fleurons simulaient des lis et faut-il imputer au peintre seul la difficulté que nous avons à les reconnaître comme tels? N'étaient-ils pas un jeu du pinceau ou des fleurs fabuleuses que le peuple prit pour des lis comme il prit la licorne pour un animal réel?

Pourquoi les lis de France ne sont-ils pas pareils à ceux de nos jardins? Est-ce parce qu'ils ont plutôt une valeur emblématique que concrète et que pour cette raison la réalité se trouve sacrifiée? En effet, ne dit-on pas depuis toujours que toute comparaison cloche en ce sens qu'elle est impuissante à suggérer l'objet intégral qu'elle doit appeler devant notre esprit et que par conséquent l'imperfection est chez elle une qualité inhérente?

Ce qui dans la flore rappelle exactement la forme de l'emblème et en diffère tout aussi exactement comme couleur, sans parler de son inaptitude à suggérer un sens idéal, c'est le bouton du maronnier d'Inde au moment que les jeunes feuilles soigneusement plissées en forme de fuseau allongé par le haut,

s'élançant de leur spathe, fendue en deux lobes qui vont se recourbant vers la terre.

Cependant rien ne permet de supposer que le peintre d'armes ait stylisé son fleuron d'après ce type. Il semble au contraire avoir pris à cœur de nous avertir que nous avons affaire à une fleur, car souvent il fait jaillir à droite et à gauche deux étamines du fond de la figure.

Pour établir l'identité des lis de France nous n'avons à notre disposition qu'un calcul des probabilités ; la solution ne donnera jamais une satisfaction entière tant qu'elle n'est pas confirmée par celui qui a posé le problème et qui en garde la clef. Toutefois ne restons pas en place ; suivons un courant sauf à le remonter, dirigeons-nous sur un point, sauf à en choisir un autre ; seulement ne nous engageons pas à fond pour éviter le naufrage et attendons qu'il se présente du nouveau. Car dans tout problème il existe des éléments qui le démontreront comme bien ou mal posé.

La solution dans l'un ou l'autre cas sera toujours ou la vérité ou la démonstration utile de l'impossible. La fable, le mythe, la chimère contiennent un élément réel, un reflet de l'observation directe, subsistant, fût-il dix fois répercuté par des imaginations différentes. Ainsi dans la licorne ou monocéros il est permis de démêler un assemblage du rhinocéros de l'Inde, de l'hippopotame et du zèbre, étant donné que le peintre en armoiries lui prête des pattes d'éléphant, une corne unique au milieu du front, la taille d'un poulain de deux ans, une vitesse incomparable, une couleur cendrée et une queue de sanglier, et qu'il place son habitat dans les montagnes d'Abyssinie. Or, le sanglier, le pachyderme des forêts a la couleur, la queue et la peau de l'hippopotame. Ensuite, l'hippopotame ou cheval de rivières s'appelle en hollandais *nylpaard* ou cheval du Nil, ce qui nous ouvre une perspective sur son habitat et nous fait entrevoir une lueur de l'idée cheval dont la licorne a la taille et la rapidité.

La corne rappelle le rhinocéros d'Inde, congénère de l'hippopotame et du sanglier. Après le retour des croisés des pays orientaux, beaucoup de fables de ce genre ont pris corps et les pharmaciens profitant de la crédulité publique allaient jus-

qu'à vendre la corne du monstre appelé licorne sous les fausses espèces de celle du cerf ou des dents du morse.

L'artiste représentait ses figures d'après le sens apparent des noms, créait un cheval à pieds d'éléphant en s'inspirant d'un mot comme nympaard cheval du Nil ou hippopotame. Il assemblait d'après les récits, les propriétés particulières à plusieurs animaux semblables, les ongulés dans le fait, en un seul animal. Même que sa fantaisie se plaisait à créer des chimères de cette sorte et à procéder exprès à l'encontre du précepte d'Horace :

Denique sit quodvis simplex, dumtaxat et unum.

C'est ainsi que l'antiquité créa ces dames des flots appelées sirènes qu'Horace décrit dans ce vers :

Desinit in piscem mulier formosa superne,

Tout au rebours de nos procédés scientifiques fondés sur l'analyse et la différenciation, et visant le groupement d'individus semblables, le peintre, le sculpteur et le poète aimaient la synthèse incorporée et créaient des monstres plus merveilleux que nature. Ils se seraient interdit de composer la licorne s'ils avaient eu le rhinocéros, l'hippopotame, le sanglier et le zèbre devant les yeux et qu'ils se fussent trouvés devant un public instruit.

Au moyen-âge on n'a pas précisé non plus les caractères propres et communs du lis, de l'iris ou glaïeul, de l'asphodèle, du narcisse, de l'amaryllis et d'autres liliacées. On les a confondues l'une avec l'autre tantôt en raison de leurs caractères botaniques : leurs racines bulbeuses, leur tige droite à feuilles lancéolées, leurs fleurs à périanthe simple, tantôt à cause de leur valeur emblématique propre également à des sujets d'une autre famille, comme il est arrivé pour le lis asphodèle ou haste royale et la fêrulle qui est une espèce de fenouil.

Aussi est-ce grandement notre avis que dans les armes de France on a mis la fleur du lis à la place de celle de l'haste royale ou aspholèle sous l'impression de la similitude physique des deux plantes, et de leur valeur comme symbole ; que,

d'autre part, dans l'oriflamme ou bannière de St-Denis, appelée aussi orifflour ou oriflowr, les flammes de feu étaient d'intention première des iris d'un violet ardent appelées flambes en botanique et qu'elles se sont substituées aux lis à la faveur de leur ressemblance avec le lis rouge.

Cet avis nous allons l'appuyer au point de vue botanique d'abord.

L'asphodèle appartient au genre narcisse et se range dans l'ordre des armaryllidacées.

Il est de la même famille que le lis. La tige de l'un et de l'autre est droite, leur fleur blanche ou jaune. Valerius rappelle que de son temps on prenait la hasta régia, qu'il appelle anthericon à cause de son panicule fleuri, pour le lis bâtard, plante dont le nom est hémérocalle ou lis silvestre.

Richelet parle du lis asphodèle jaune, confondant ainsi les deux sujets dans une même appellation.

D'autre part l'iris ou flambe s'appelle en italien giglio ou liglio céleste et les allemands traduisent hasta regia par königs-scepter sceptre de roi et par peitschenstock bâton de fouet ou férule, à cause de la longueur de leur tige ou de l'usage qu'on en fait.

Quant aux caractères symboliques que le lis possède en commun avec le lis asphodèle, nous rappelons que Pline relève sa noblesse qui ne le cède qu'à celle de la rose. Il a de son frère la taille haute, le port droit, sans la raideur qui a valu à ce dernier la qualification athraustos qu'on ne peut entamer, inflexible, chez Suidas. Le lis était l'emblème de la justice chez les Grecs, d'où son nom métaphorique Krinon lis, c'est-à-dire jugement. Peut-être prenaient-ils la tige du lis pour celle du lis asphodèle.

A son tour et à cause de son inflexibilité l'asphodèle était l'emblème de l'autorité royale. C'est pour cela qu'on l'appelait hasta regia, haste royale, et par inintelligence du sens vrai, ache royale, comme s'il s'agissait de l'herbe de ce nom. Voici la description qu'en fait Pline XXI, 68, « *Asphodelus herba* « *est quam alio nomine anthericon* (épi de fleurs, panicule) « *vocant. Ejus duae sunt species. Marum albucum nominant,*

« *foeminam hastam regiam quod, dum floret, regi sceptri
« effigiem referat »* »

La haste, synonyme de sceptre, bâton et fêrule, était l'emblème de l'autorité royale. Celle d'Achille, roi des Myrmidons était un bâton ou une verge qui ne devait plus fleurir, c'est-à-dire un sceptre qu'il ne transmettrait pas à ses descendants. D'après Justin le sceptre des rois de Rome était une haste surmontée d'une pique. C'étaient des hastes ou verges que les licteurs portaient devant les consuls, proconsuls et préteurs ; elles enveloppaient une hache surmontée d'une pique, emblème du principe que la justice doit être une sauvegarde contre la punition et tenir le manche de l'instrument de supplice. Quand le magistrat condamnait le prévenu il brisait sa verge au-dessus de sa tête, en signe que la justice l'abandonnait au bourreau.

Chez le peuple d'Israël et ailleurs la verge était l'emblème primitif de l'autorité. Aaron, David, Jonathan, Moâb la portaient dans l'exercice de leur ministère.

Nous pouvons donc être dans le vrai en présumant que le fleuron de l'écu de France était le lis, en grec Krinon, fleur de justice, frère de la fleur de l'asphodèle, lis asphodèle ou *hasta regia*, fleur d'autorité royale, frère aussi de l'iris ou flambe, de l'oriflour ou oriflamme.

Les lis sont blancs dans les armes de France, jaunes ou d'or sur le drapeau, rouges sur l'oriflamme ; blanc, jaune et rouge sont les trois couleurs dont se parent les lis.

Mais si nous nous trouvons plus près de la certitude d'avoir à faire à des lis en raison de leur sens emblématique de justice et d'autorité royale, nous sommes loin encore d'avoir diminué dans une mesure quelconque les difficultés que les détails de leur forme opposent à cette explication.

En effet, alors que le périanthe simple ou périgone du lis et de l'asphodèle que nous appelons communément la corolle a six pétales, ceux de l'écu et du drapeau n'en ont que trois.

Dans l'absence d'un document direct, l'explication que nous offrons et qui reste à vérifier ultérieurement, est celle-ci. Les pétales du lis et de l'asphodèle sont rangés sur deux cercles concentriques de sorte que la fleur ou plutôt son périgone est

double et présente trois pétales intérieurs entourés de trois autres placés extérieurement.

Dans l'écu le lis a six pétales dont trois plus grands que les autres, les premiers tournés en haut, les seconds en bas, et réunis sur un même pédoncule qu'entoure un anneau.

Le peintre du blason s'en est-il rapporté au nom ou à la qualité de fleur double, sans examiner sa réalité dans la nature ?

S'est-il fondé sur ce passage du poëte Nicandre asphodéolois dianthéos, c'est-à-dire de la fleur dédoublée de l'asphodèle ? A-t-il obéi à son goût pour la chimère, a-t-il voulu insinuer que le lis naturel est impuissant à rendre l'idée de justice et d'autorité royale de sorte qu'il a pris pour signe un lis de convention ???

Il y a'une autre contradiction de forme. Le pétale du milieu de chacun des groupes, de haut et de bas est redressé en fer de lance, ce qui a rendu plausible l'admission que le fleuron représentait le fer d'une arme de haste.

Sur ce point nous conjecturons que le peintre d'armoiries a voulu rappeler le fer de lance surmontant la hache des fasces romains enveloppée dans les verges et les dépassant de toute sa lame.

Quant à la supposition que l'emblème était dans la réalité un fer d'angon (lance à fer crochu), ce n'est pas fleur d'angon mais fer d'angon qu'on aurait dit, et si Louis VII ou un autre roi avait pris cette arme comme emblème de la force sans contre poids, ce qui est le désir des barbares, c'est fer de Louis et non fleur de Louis qu'on l'aurait nommé. Or, le héraut d'arme blasonnait la couronne des rois de France de fleuronnée (Richalet), non de ferronnée.

Mais voici deux autres arguments d'ordre bien différent et capables l'un comme l'autre de gagner la cause du lis.

Si la fleur de Loïs, avait été une fleur autre que le lis, son nom apparemment n'aurait pu donner la rime de Loïs dont il prit la place, car les noms de fleurs à sens figuré, composés d'une ou de deux syllabes et se terminant en is sont rares : même iris, la liliacée, la flambe, n'aurait pu servir, le r ne s'éli-dant guère. Cette même preuve nous garantit par contre-coup que

les lis sont des fleurs de Loïs, Luïs, et nom d'un roi de France du nom de Jean, Charles, Philippe ou Henri, car la rime lis en ce cas n'aurait pu exister. C'est donc à un roi appelé Louis qu'il faut attribuer l'adoption de cet emblème.

L'autre argument nous prouve par la matérialité du fait et d'une façon évidente que les fleurons de l'écu de France sont des lis, des fleurs de Loïs.

St-Loys fit cadeau à sa femme Marguerite d'une bague où l'on voyait une guirlande en émail, tressée avec des marguerites, par allusion au nom de la reine, et des lis, fleurs de Loys, mais cette fois avec des lis non pas douteux, mais tels que nous les voyons de nos yeux dans la nature. Elle portait en légende ces paroles inspirées par l'amour conjugal : « Hors cet anel, pourrions-nous trouver amour ».

Enfin nous tenons ce document tant recherché, document implicite, mais d'autant plus digne de foi qu'il se produit naturellement et en dehors de tout débat. Nous avons trouvé le fait dans Larousse.

La fleur de la reine était la marguerite, celle du roi de France le lis.

Nous avons écarté de cette étude toute discussion sur le point de savoir si le blason des premiers rois de France était composé de grenouilles, de crapauds ou d'abeilles, bien qu'elle ait de l'intérêt pour la philologie et l'histoire.

Nous n'avons pas cherché non plus à examiner à quel Louis remonte l'introduction des lis dans les armes de France, ni combien il y en avait dans le premier blason. Nous ignorons si l'oriflamme, d'un samis vermeil semé de flammes, était simplement fendue comme les bannières auxquelles elle ressemblait du reste pour la forme générale, ou si elle avait cinq échancrures, comme le prétend un auteur anglais appelé Fairholt. Il nous semble parler, soit dit en passant, d'une oriflamme postiche, composée d'après une mauvaise interprétation du nom comme flamme d'or.

Le lecteur qui aimerait s'éclairer sur les points controversés pourra trouver des éléments dans le *Dictionnaire de Richelet*, dans celui de Trévoux et dans Larousse, si la littérature spéciale de ce sujet n'est pas à sa portée.

Nous nous sommes attaché spécialement au côté linguistique de la question.

Nous sommes heureux d'avoir pu apporter la preuve certaine, par le rapprochement avec *flower de luce*, qu'il s'agit de la fleur de Lois, que l'oriflamme était d'abord semée de fleurs d'où son nom de oriflour ou oriflowr, et que ces fleurs étaient des iris ou flambes, sœurs des lis, ainsi qu'en témoigne encor une fois l'anglais en orthographiant le mot oriflamb aussi bien qu'oriflamme.

Blondel avait déjà émis l'opinion que les fleurs de lys étaient les fleurs de Lois, et les auteurs du *Dictionnaire* de Trévoux que les flammes de la bannière de Saint-Denis étaient des flambes.

Celui qui a emprunté au lis et à ses congénères l'iris et l'asphodèle les motifs du blason de France semble s'être inspiré de Nicandre et surtout de Pline.

Le lis pour celui-ci était digne d'être la fleur de la royauté par sa noblesse, seconde seulement à celle de la rose, et par son affinité avec l'asphodèle, nommé pour son inflexible rigidité, haste royale ou sceptre du roi.

Son identité se dégage ainsi de celle de lisch, mot allemand qui veut dire laiche, *carex*, auquel on a voulu rapporter son origine sous l'impression de l'idée que les Francs, venant des pays marécageux de la Frise, leurs rois avaient pris le *carex* ou lisch plante qui fleurit à longue tige et qui aime le bord de l'eau, comme emblème de leurs armes.

Emblème d'autorité et de justice, le lis fut blasonné en champ d'azur pour signifier que sa vertu dérive du ciel et que sa rigidité ne doit pas exclure la douceur symbolisée par le bleu. Son rôle était d'être un ministère de grâce, de justice et de répression et non seulement de la loi et de la vindicte comme les verges et la hache des fasces romains.

Le fruit de cette étude qu'il soit permis de le présenter en ces termes.

La fleur de Lois était le lis, à preuve la bague de Loys IX, et parce qu'il en était ainsi le peuple s'est mis à dire les fleurs-de-lis, préférant se servir d'une construction impropre, plutôt

que de dire que les fleurs de Jean, Charles, Philippe ou Henri étaient celles de Louis, ce qui lui paraissait un contresens.

Les flammes de l'oriflamme sont des fleurs, d'où le nom d'oriflour, des iris, appelés flambes, assimilés au lis rouge, d'où le nom anglais d'oriflamb. Il faut donc prononcer avec l'Académie fleurs de li et empire des liss.

Adrien Timmermans.



LIED

A Mlle J. L.

Roses,
 Vous êtes la gaieté
 Que j'attends;
 Vous chassez l'acreté
 Des heures si moroses
 Que nous verse le temps.

Roses,
 Vos parfums, endormeurs
 De chagrins
 Vont à l'âme, et tu meurs
 O tristesse des choses,
 Sous des rayons sereins.

Roses,
 Vos teints, éclat vermeil
 Ou pâleur
 Triste, disent l'éveil
 Ou la mort des fleurs closes,
 Dans le secret du cœur.

Roses,
 Vos regards veloutés,
 Les frissons
 Que donnent vos beautés,
 Sont les paradis roses
 Des jeunes passions.

Roses,
 Vos pétales, unis
 Comme Amour
 Sait unir, sont des nids
 Aux baisers que tu poses,
 Brise, en faisant ta cour.

Roses,
 Quand votre soir descend,
 Désolé,
 Votre corps languissant
 S'effeuille : ainsi les proses
 Douces, au rythme ailé.

Roses,
 Votre brève splendeur,
 Sans retour
 Conseille à notre ardeur
 De n'attendre, avec pauses,
 Que des bonheurs d'un jour.

Louis Haugmard.



LETTRES ET OPUSCULES

Par Edmond PARÉ (1)

Edmond Paré est mort, en novembre 1897, à l'âge de quarante ans et c'est un de ses amis M. Ludovic Brunet, qui a recueilli, avec un soin pieux, dans des journaux canadiens où ils avaient été publiés à différentes dates, les chroniques, impressions de voyage, articles de polémique, fantaisies etc., qui composent ce volume.

« Les amis des lettres canadiennes dit M. Brunet dans sa préface n'auraient pas manqué en parcourant nos vieux journaux d'y remarquer les écrits d'Edmond Paré. Je leur aurai évité le fastidieux travail de compulser de volumineux in-folios et d'y faire des recherches fatigantes ».

C'eut été grand dommage, en effet que ces charmants opuscules fussent restés ensevelis sous la poussière des vieux journaux, car ils sont vibrants de vie et de jeunesse et l'élégante toilette typographique dont les ont revêtus les éditeurs québécois leur va à merveille.

D'ailleurs à Québec, tout comme à Paris, les in-folios poudreux ne sont guère consultés que par des érudits à la recherche d'ennuyeux comptes-rendus de séances parlementaires ou par des polémistes qui veulent y trouver la trace des variations de leurs adversaires, rarement par des historiens de littérature.

Notre reconnaissance à M. Brunet pour nous avoir révélé

des richesses inconnues ne va pas sans un vif sentiment de regret car ainsi qu'il le dit encore « si Paré n'était pas mort si jeune et avait pu donner la pleine mesure de son talent nous l'aurions compté au nombre de nos célébrités littéraires ».

Un écrivain âgé de quarante ans, à Paris, n'est plus jeune et a souvent déjà produit ses meilleures œuvres. Au Canada, pour des raisons qui ne sont pas exclusivement climatériques mais qui n'en tiennent pas moins aux circonstances spéciales dans lesquelles nous nous trouvons, les auteurs comme les fruits mûrissent plus tard que dans les pays tempérés et dans ces serres-chaudes intellectuelles que sont les grandes capitales de l'Europe.

Les chroniques qui forment la plus grande partie des « *Lettres et Opuscules* » sont d'un tour vif, enjoué, d'un esprit du meilleur aloi toujours, et supporteraient facilement la comparaison avec celles des journalistes parisiens de l'ancienne école qui n'ont pas encore renoncé à ce genre. Bien qu'elles ne consistent qu'en de courtes notations fantaisistes, elles donnent cependant une idée assez exacte de la vie canadienne et surtout de la vie à Québec. On y devine que les Québécois sont aimables, sympathiques, un peu nonchalants ; que le progrès dans la vieille capitale est peu marqué, que tout le monde s'y connaît ; que les jalousies et les antipathies inséparables de la vie de province y existent mais qu'elles sont peu profondes et seulement à la surface.

Les premières pages du volume ont été écrites alors que l'auteur était encore sur les bancs du collège et publiées dans un journal de collégiens « *L'Abeille* ». Ce sont surtout des descriptions : paysages d'automne, paysages d'hiver, paysages de printemps, qui témoignent chez Edmond Paré d'une grande acuité de vision et d'un sens du pittoresque très développé. J'emprunte quelques lignes au morceau intitulé : « *Le marché de Pâques* ».

« Voici les bœufs détalant par les rues étroites, magnifiques
« avec leurs grandes robes rousses tachetées de blanc, placi-
« des et ondulants dans leur marche, promenant sur la foule
« turbulente leurs grands yeux calmes et doux, puis lorsque le

« conducteur presse de son bâton leur paresseuse allure, s'arrêtant et secouant leurs têtes puissantes d'un air de dédain suprême ».

... Et aux halles : « A chaque traîneau est attelé un cheval si remarquablement pénétré de l'esprit de son rôle muet et immobile, qu'on pourrait placer entre ses jambes tout un assortiment de porcelaines comme en un lieu sûr. Il tient sa tête inclinée vers le sol d'un air méditatif, comme s'il se livrait à de profondes études sur notre système de macadam. Quelquefois cependant, il s'arrache à sa contemplation, se détourne lentement, considère le lent progrès de la vente puis secoue la tête d'un air sententieux qui veut dire : « le commerce va mal ».

Jules Renard ou Rudyard Kipling n'auraient pas mieux observé que ce collégien.

De la page 49 à la page 90, des lettres de Paris et d'Italie. On a déjà dit et l'on dit encore tant de choses sur Paris et sur l'Italie qu'il serait bien malin le touriste qui saurait trouver en décrivant ses impressions une note originale. On sent dans les appréciations de Paré une compréhension très large et un rare bon sens auquel se mêle çà et là une pointe d'humour. Ainsi l'une des lettres traite de l'Académie, des Grands magasins et du Chat Noir, l'idée d'accoler ces trois institutions n'est déjà pas banale.

La physionomie du vieux Québec est évoquée à plusieurs endroits du volume dans un relief très saisissant, avec ses rues tortueuses, ses maisons aux pignons pointus qui font rêver du moyen-âge et où « il semble que vous allez voir tout à coup déboucher d'un carrefour obscur, une brillante cavalcade de gentilshommes, resplendissants de velours et d'or, caracolant avec grâce sur des chevaux fringants, le faucon au poing et suivis de fous aux costumes hariolés, de pages remuant les airs des sons éclatants du cor, des lueurs rouges et vives des flambeaux. »

Voici un *écartement* pas très méchant du reste, de M. Louis Fréchette. Ce qui est un excellent moyen d'attirer l'attention des lecteurs canadiens que tout ce qui touche au poète natio-

nal intéresse. Plus loin quelques coups de griffe à des politiciens, aux Anglais, aux Américains, aux pianistes; un article humoristique sur les améliorations dont rêvent depuis longtemps mais que ne réalisent jamais les édiles de la vieille capitale, etc. Tout cela est bien dans la note des préoccupations ordinaires d'un bon habitant de Québec.

Je m'arrête à la page 124. Il s'agit des inconvénients du mariage.

« Que de mariages, bon Dieu ! »

.
 « On doit se défier en général des promenades à deux sur
 « les plages silencieuses lorsque le jour mourant colorant l'eau
 « et le ciel, met en nos cœurs de secrètes tendresses et que le
 « bruit des vagues se brisant en fine poussière sur le sable,
 « fait naître dans les âmes des promeneurs des rêveries dan-
 « gereuses.

« N'allez pas non plus écouter trop souvent la chanson qui
 « s'envole avec un bruissement d'ailes des lèvres émues, alors
 « que le crépuscule assombrissant le salon, rend plus vague le
 « profil délicat de la chanteuse et que la fenêtre ouverte laisse
 « venir jusqu'à vous le parfum pénétrant des champs. . .

« Mais surtout, mes amis, mes chers amis ! N'allez pas, oh !
 « n'allez jamais lire en compagnie d'une jolie jeune fille, un
 « livre aimé, à l'ombre d'un chêne verdoyant, alors que vous
 « ne voyez devant vous que les champs immobiles sous la cha-
 « leur accablante du midi, et, près de vous, l'ombre de cils
 « abaissés sur une joue en fleurs. Songez que les têtes se rap-
 « prochent sous le fallacieux prétexte de mieux lire. Songez
 « que les mains s'effleurent en tournant les pages du livre ».

Toute cette chronique est délicieuse. Elle est suivie d'une réponse d'une inconnue, d'une réplique, etc.

Ces quelques pages, éclairent gaiement certains côtés de nos mœurs. On y devine qu'à Québec il y a beaucoup de jeunes filles à marier, que les vieux garçons y attirent l'attention, que la vie y est familiale, cordiale, qu'une grande égalité sociale y règne, et qu'on y flirte gentiment, bien qu'avec une moins grande liberté que chez les Américaines.

En somme le volume est gai, amusant et laisse une impression que j'appellerai rafraîchissante.

Il serait à désirer qu'on exhumât de nos vieux journaux toutes les excellentes choses que des journalistes et des écrivains comme Tassé, Lusignan et plusieurs autres y ont enfouies...

Un Français de la Vieille-France qui voit sans émoi disparaître dans les « in-folios poudreux » l'œuvre tout entière d'un robuste écrivain comme Sarcey (150.000 pages disent certains statisticiens) dont pas un seul volume ne va rester et sombrer quotidiennement dans l'oubli, une dizaine au moins de délicieux petits chefs-d'œuvre signés Fouquier, Bergerat, Aurélien Scholl, Mirbeau etc., doit sourire de la pénurie dont témoigneraient des exhumations de ce genre.

Hélas ! oui, nous sommes pauvres en la Nouvelle-France et nous n'avons pas les moyens de rien perdre de notre bien littéraire.

Canadien.

LA CARÈNE

Trainant vers l'inconnu leurs épouvantes vagues,
 Dans un ciel indolent, lourd, fantastique et noir,
 Les nuages errants semblent, dans l'air du soir,
 Des monstres effarés s'étirant sur des vagues.

D'aucuns, précipitant d'imaginaires dragues,
 Font de l'abîme un vaste et magique entonnoir,
 D'autres, tentant de fuir un immense éteignoir,
 Fondent, dans un éclair d'espérons et de dagues.

L'un court, l'autre s'agite, un autre, au loin, se tord ;
 C'est le heurt sans l'affront, la lutte sans la mort ;
 C'est le frissonnement du silence qui plane.

Tandis que le croissant de la lune, soudain,
 Trahit dans cette horreur froidement diaphane,
 Une carène d'or émergeant de l'Eden.

Abel Letalle.

Nouvelle Lettre à une Inconnue

Aussi bien, Madame, puisqu'il est entendu que vous existez à peine, et que je vous façonne au gré de mon illusion, j'oserai, pour une fois, vous parler littérature. Vous créant ainsi une âme, pour le plaisir de l'accorder avec la mienne, peut-être ne serais-je point déçu de vous entendre. Car c'est une chose bien dangereuse qu'un livre dans la main d'une femme et qui la met rarement en beauté et qu'il est toujours agréable, souvent utile, de remplacer par des fleurs ou un éventail. Oh ! l'horreur certaine et précise et vivante de la femme qui a la passion posthume pour Musset et qui vous décrit « le fameux saule du cimetière », sur son tombeau, et qui vous lit ses vers avec une voix et des yeux congruents : l'ennui morne des petites questions où l'on se perd comme en un labyrinthe, et des impossibles associations et des incompréhensibles intuitions ! A vous, qui existez à peine, Madame, si vague que vous en êtes belle, je puis bien le dire : la seule personne qui sache lire un livre, c'est Mimi Pinson, quand elle le balance, par les deux pages retournées de la couverture, comme une pauvre libellule en détresse ou qu'elle en profite pour des balistiques inattendues. Car c'est toute une philosophie que les gestes faciles de Mimi Pinson, autour d'un pauvre livre silencieux et lourd, labeurs, espoirs, veillées d'enthousiasme et veillées de tristesse, matin gris par la pluie qui bat les vitres, après-midi sans entrain, toute une âme d'homme exprimée, offerte humblement en holocauste, et dont Mimi Pinson se joue et qu'elle retourne à son gré, parce qu'elle a les doigts roses ! C'est un

symbole que ce rire de femme vainqueur d'un effort d'homme, parce que le rire est clair et qu'il est encadré de dents blanches ; c'est un symbole que le meilleur de nous-mêmes se perde parfois, entraîné dans un remous de jupes ou pulvérisé par des caprices d'enfant malade. Et je m'amuse, Madame, de tous les optimismes ensoleillés quand je vois la vie, par le jeu de la matière qu'elle pétrit à son gré, faire des choses ou des êtres qui sont plus forts que toutes les idées, de la beauté inconsciente et joyeuse qui vaut mieux que de la vertu. Je vous le dis, pour tenir la vraie valeur de nos efforts et la contingence de nos littératures, il convient de songer à Mimi Pinson qui tient un livre.

Le poète et la violée de M. Nonce Casanova pourrait cependant occasionner chez elle quelques attitudes graves. Un poète, pour la plupart des femmes, c'est une forme très douce, aux doigts fuselés, aux yeux bleus, et aux cheveux blonds, qui les reconduit longtemps et vaguement, sans exigences, jusqu'à leur porte, le soir, sous les étoiles. Et une femme qui résiste, pour Mimi Pinson, c'est un cas étrange et qui lui donne à penser. Elle serait donc un peu déçue de lire M. Casanova qui est d'un lyrisme très philosophique et d'une abondance fort réfléchie. Il ne faut point se perdre dans le ruissellement de ses métaphores toujours hardies, quelquefois risquées, voire regrettables pour l'ensemble de l'œuvre. Cet écrivain a des idées, vaut d'être lu et suivi. Il est de bonne race latine, clair, sensible et facilement voluptueux. Et d'ailleurs, Madame, pour vous plaire, il est hanté par l'amour ; lisez-le, il vous en parlera mieux que moi, un peu trop crûment à mon gré ; mais enfin, puisque vous êtes prévenue, si vous lisez du Casanova, devant le monde, vous saurez un peu rougir....

J'écris cette lettre à plusieurs reprises, Madame, et je laisse venir mes sentiments sur le papier sans le souci de les mettre en forme. Or, en ce moment, — il est onze heures du soir, la pluie bat mes vitres, la rue est noire, déserte, à peine éveillée par un fiacre égaré — je suis invinciblement attiré par ce titre du nouveau livre de Pierre Loti ; *Reflets sur la sombre route*. Les reflets, ce sont les souvenirs, et la sombre route, pour

vous, pour moi, c'est la vie que nous avons déjà parcourue. Et je voudrais, maintenant, du bruit, de la lumière, pour n'y point songer, pour ne pas la voir derrière moi, toujours attachée à ma pensée, regret des joies qui ne sont plus, et remords des choses que j'aurais pu faire.

Et Loti, que j'ai lu toute la semaine, me charme et m'énerve par son romantisme fatigué, par cette tristesse qui n'a plus d'élan, représentant d'une génération qui a voulu pénétrer jusqu'au fond de l'idée, de la sensation, de l'effort, et qui n'a rien trouvé pour la reconforter. Oh ! cette phrase régulière et monotone où se rythme, sans effort, une impression presque physiologique et continue de désespérance ! Elle est attirante et perverse et douloureuse et voluptueuse comme une fumée d'opium. Elle endort, elle exile de la vie, et l'on ne sait trop s'il en faut souffrir ou jouir, si l'on doit s'y enfoncer, ou bien ouvrir sa porte, ses fenêtres, comme un homme qui étouffe et chercher au dehors de la joie et des gens qui parlent. Lisons plutôt ; c'est intitulé, au début du livre : *Nocturne* : « Deux heures du matin, une nuit d'hiver, loin de tout, dans la profonde solitude des campagnes pyrénéennes. Du noir intense autour de moi, et sur ma tête des scintillements d'étoiles. Du noir intense, des confusions de choses noires ; ici, dans l'infime région terrestre où vit et marche l'être infime que je suis, un air pur et glacé qui dilate momentanément ma poitrine et semble doubler ma vitalité éphémère. Et là-haut, sur le fond bleu-noir des espaces, les myriades de feux, les scintillements éternels... La vie se tait partout, en un froid sombre qui ressemble à la mort ; même les bêtes de nuit ont fini de rôder et sont allées dormir. Dehors, personne... Et je regarde, au-dessus du noir de la terre qui m'entoure, scintiller les mondes. Alors, peu à peu, me reprend ce sentiment particulier qui est l'épouvante sidérale, le vertige de l'infini.... Des pas résonnent en avant de moi, au milieu de la microscopique solitude terrestre : un bruit de vie qui me surprend au travers de toute cette obscurité, de tout ce silence. Et deux silhouettes humaines croisent ma route marchant lentement, le fusil sur l'épaule... Ah ! des douaniers ! J'oubliais, moi, les petites affaires d'ici-bas, la frontière d'Es-

pagne qui est là tout proche... Ils font une ronde et vont deux par deux, comme toujours, par crainte des rencontres mauvaises.... Mon Dieu, quelle capitale affaire, si quelques brimborions prohibés allaient cette nuit passer de chez les pygmées de France aux mains des pygmées Espagnols ! Quelle importance cela prendrait vu seulement des mondes les plus voisins du nôtre, de Véga, de Bellatrix ou d'Ataïr... »

La sentez-vous, Madame, cette poignante contradiction de nos pauvres existences ? Nous ne sommes rien, moins que rien ! Nos plus gigantesques efforts contre les forces et l'immensité du monde sont peut-être, et au plus, ce qu'est l'effort d'une bactérie contre l'eau chaude qui la détruira. Nous ne sommes capables de rien, excepté de souffrir et d'enfermer l'absolu dans notre couleur. Supposons, Madame, que vous viviez, et que je vous aime, et que vous me quittiez, comme il convient. Toute la vie, autour de moi, continuera insouciant et monotone ; et de toute la nature qui roule sans voir et sans entendre « à côté des fourmis, les populations » pas un atôme de consolation ou même d'ironie ne me viendra. Je serai seul pour souffrir et absolument... Pour agir, nous ne sommes rien, pour souffrir, nous sommes tout...

Aussi, mon enfant, je voudrais suivre l'auteur des « reflets » jusqu'à cette île de Pâques, blottie au milieu de l'Océan Pacifique, à mille lieues de toute civilisation, où trois cents sauvages représentent une race qui s'éteint, sans autre compagnie que le ciel trop haut et l'eau indifférente... Non point, pour vous dire, dans ce lieu, les sentimentalités convenues qu'inspire la solitude. On n'embrasse bien sa femme que devant des amis et pour le plaisir de leur faire croire qu'on en est aimé. Je me suis toujours ennuyé, quand j'ai voulu chez moi, toutes vitres closes, avec des personnes de bonne volonté, réaliser l'île de Pâques... Je voudrais seulement la connaître parce que j' imagine que la vie s'y doit étendre et diminuer doucement, sans qu'on s'en aperçoive, et que tout effort s'y perd, et que toute sensibilité s'y dégrade...

Ne m'en voulez pas, Madame, si je vous entraîne un peu brusquement des solitudes heureuses de l'île de Pâques jusqu'à

l'enceinte inquiète et bruyante du Palais-Bourbon. Nous serons en la compagnie de M. Melchior de Vogüé, et de son dernier livre: *Les morts qui parlent*. On y trouve une histoire du parlementarisme dont la morale est assez ingénieuse. La voici: Les décisions parlementaires ne résultent pas des raisons avancées dans la discussion, ni des motifs actuels, mais bien au contraire d'idées-forces héréditaires accumulées dans l'évolution sociale, d'où le titre du livre: *Les morts qui parlent*. A travers les périodes sonores d'un Elzéar Bayonne, c'est à la fois la souffrance des *Jacques* et les persécutions subies par les Juifs qui reviennent en lumière. On l'applaudit. Ce qui n'empêche pas chacun de voter selon les volitions ancestrales.

Au courant du récit se place un intéressant épisode. Il s'agit d'une certaine Rose Esther, élevée à Fontenay-aux-Roses dans les préceptes de la morale laïque, et qui les envoie par dessus les clochers de la capitale pour s'y préparer une royauté toute mondaine. On a beaucoup disserté sur cet incident littéraire, et quelques-uns n'ont point pardonné au catholique militant qu'est M. Vogüé, d'avoir mis en doute l'efficacité de préceptes moraux qui ne seraient point fondés sur une religion. Vous voyez le problème qui est grave, et que je n'oserais résoudre? Faut-il arracher les femmes à la tutelle parfois dangereuse d'une religion qui, par ses cérémonies agréables, énerve leur sensibilité et trouble leur piété de menus sentiments profanes? Faut-il, au contraire, les fatiguer de raisonnements et les laisser, si faibles et si incapables de se conduire seules, avec le seul viatique des froids préceptes de la morale laïque? L'idéal serait peut-être de ne point séparer, dans l'âme d'une femme, la moralité du sentiment religieux, et de les faire valoir simultanément et de mettre l'une en beauté par l'autre. Car la petite âme féminine ne comprend rien à la moralité toute pure et risque aussi de s'évaporer parmi les fumées de l'encens. Mais quisera le professeur de morale et qui sera le professeur de sentiment religieux? Leur mari? Le pauvre risquera fort de les ennuyer ou de s'oublier à une tendresse au milieu d'une prédication bien préparée? Un autre, le prêtre spécialement chargé de l'affaire? C'est une chance à courir, parfois heureuse, que de lui confier

la mission. Mais, cela me paraît dur pour un homme de penser qu'un autre homme, même s'il est un saint, se charge de donner des conseils à sa femme. Je crois que si vous étiez vivante, mon enfant, je tâcherais de me charger seul de l'affaire, quitte à oublier souvent mon rôle de prédicateur religieux et laïque.

Ma lettre s'allonge, et je voudrais vous quitter, Madame, sur un poète, sur des vers de M. Sébastien Charles Lecomte. Ils ont un titre pompeux : *Les Bijoux de Marguerite*, et le livre, tout rose, est un véritable écrin. Je serais aise de vous le voir feuilleter avec une attitude penchée et d'une jolie main élégante.... Ce sont par contradiction avec le joli geste que j'imagine, toutes les horreurs des légendes helléniques que le poète fait revivre en des formes qui ont comme des duretés et des éclats de métal. En disant qu'il les fait revivre, je m'exprime mal ; c'est bien mortes, bien périmées et comme dans une nuit triste qu'il nous les montre. Ce livre fait songer à une descente aux enfers, comme les décrivaient jadis les poètes. Et nous y trouvons bien ces formes errantes et lamentables qu'Homère laissait à peine s'animer sur les bords du Léthé. C'est comme une reconstitution mortuaire, et toute l'œuvre vient d'une intuition très sûre et d'un sentiment exact de ce qui n'est plus. Ecoutez :

Tu descendras les longues rampes
Qui mènent vers la nuit
Avec, plus fraîche sur les tempes
L'odeur du vent qui fuit.

La Terre où je t'aurais laissée
Dans la lumière d'or
S'effacera de ta pensée
Et frissonnante encore,

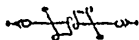
La foule muette des ombres
Mortes du même jour,
Avec des regards clairs ou sombres
De haine ou bien d'amour.

Vers les rives du morne fleuve,
Suivront ton pas charmé
Et te feront, tragique veuve
Un cortège alarmé.

Ta forme, les précédant toutes
Ira superbement
La lune, sous les funèbres voûtes
Du dernier firmament.

Et je songe, Madame, que vous aussi vous êtes une forme, une image, un symbole que je me suis fait par égoïsme. Voici quelques pages que je vous aime sans alarme, puisque vous n'êtes animée qu'à mon gré, et voici que doucement je m'éloigne de vous, vous laissant disparaître sans regret... C'est bien la première fois que je n'éprouve pas l'amertume d'une séparation et la tristesse accrue de la solitude... Pourquoi donc ne pas s'attacher à des images vaines, si l'amour des vivants est douloureux ?

Paul Bastien.



BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

NONCE CASANOVA : *Les Adultères vierges. Le Poète et la Violée*. 2 vol. à 3 fr. 50. Chez Ollendorff.

PIERRE LOTI : *Restets sur la sombre route*. 1 vol. Chez Calmann-Lévy.

MELCHIOR DE VOGUE : *Les morts qui parlent*. 1 vol. Chez Perrin.

SÉBASTIEN CHARLES LÉCONTE : *Les Bijoux de Marguerite*. 1 vol. Editions, du *Mercur*e de France.

E. Z. MASSICOTTE : *Monographie de plantes canadiennes*. Chez Beauchemin et fils (Montréal). Ce livre est à la fois d'un savant et d'un poète qui sait se pencher sur les fleurs autant pour les étudier que pour les aimer ; c'est dire qu'on pourra trouver à le lire, au Canada, autant de profit que d'agrément.

JEAN SÈVÈRE : *Vers la lumière*. Bibliothèque de l'Œuvre internationale. Poème dramatique souvent vrai, toujours sincère et généreux à l'occasion de la psychologie des aveugles.

ÉDOUARD D'AUBRAN : *La Ferme du Plouaret*. Alphonse Lemerre, éditeur. Avec une intrigue qui s'achève en drame, ce livre nous offre une étude minutieuse des mœurs bretonnes et de bons tableaux champêtres.

FEMMES NOUVELLES : *Paul et Victor Margueritte*, librairie Plon. Roman agréable et honnête où l'on oppose des jeunes filles raisonnables à d'autres qui ne le sont pas.

ED. MARTIN-VIDEAU : *L'Irrésistible*. Librairie Plon. On trouvera dans ce livre les habituelles et toujours intéressantes aventures qui naissent des rivalités amoureuses. L'ensemble rappelle l'effort constant qui est propre à la manière réaliste.

NOUVEL ESSAI SUR UN VIEIL AUTEUR

« Il y a des personnages illustres a-t-on dit, dont on conçoit l'utilité ou la grandeur plus qu'on en ressent le charme. On leur est reconnaissant par réflexion. » Et certainement Boileau est aux yeux de bien des gens un de ces hommes-là. Le Littérateur ne l'aime pas comme il aime Racine, ne l'admire pas comme il admire Corneille ; il ne l'aime ni ne l'admire avec quelque chose de son âme, de son cœur, de son enthousiasme. Il le comprend par raison, rend hommage à sa raison parce qu'il est tout raison. Il semble que ce soit là tout ce qu'il puisse faire pour lui. C'est que Boileau n'a pas été le peintre de l'héroïsme comme Corneille, c'est qu'il n'a pas comme Racine aimé et fait aimer, c'est qu'il n'a pas su réveiller en nous le penchant qui nous porte à l'admiration, c'est qu'il n'a pas inventé de ces êtres amoureux et déments à la fois, cruels et sublimes par instants, furieux jaloux ou si tendrement aimants qui s'appellent Roxane, Emilie, Andromaque, Iphigénie ou Phèdre, adorables femmes, monstres d'amour ou simplement anges de vertu et de grâce ; c'est pour s'exprimer avec plus de précision qu'il n'a pas touché à l'intimité de notre être, qu'il n'a pas remué notre cœur, qu'il n'a pas ouvert de larges horizons à notre imagination. Il a fait des satires, des épîtres, un art poétique, froids poèmes encore qu'ils soient vivants et admirables.

Boileau est un homme avec qui l'on se réconcilie... parce que généralement on commence par se brouiller avec lui. Autour de quinze ans, peut-être jusqu'à dix-huit, grâce à d'horribles manuels et aux formules des résumés de baccalauréat et aussi grâce un peu aux satires et aux épîtres, car en a-t-on lu autre chose à quinze ans. On se le représente comme un

bourgeois du xvii^e siècle, critique sévère, gardien féroce du Parnasse français, fidèle à la seule consigne de la raison, et rimeur de froide et correcte façon. Et le professeur du haut de sa chaire ne contribue pas peu à fixer dans notre âme trop jeune l'impression maussade de ce célibataire quinteux et morose. Ce bourgeois calme et casanier, si rangé et distingué qu'il soit, n'inspire guère aux jeunes qu'une admiration de commande, ne se manifestant d'ailleurs qu'aux jours d'examen et d'interrogation officielle. Sa vie toute unie s'écoula loin du bruit et des trop nombreuses sociétés. Elle prête peu aux détails biographiques. Les événements marquants n'en furent guère... qu'un voyage aux eaux précédé d'un accès d'asthme et suivi d'une crise de goutte. Et l'histoire de son âme fut calme et reposée, l'histoire de son âme jamais inquiète et toujours pacifiée ! car il semble bien que chez lui la raison seule se soit mise en colère : d'ailleurs n'était-elle pas excusable de crier tout haut au Jésuite irrespectueux que Pascal est sublime. Mais... ce n'est que par une plus longue pratique de l'histoire littéraire et de la littérature du temps qu'on parvient à dégager la si curieuse silhouette de cet homme avec son caractère original, son franc-parler et ses qualités de modestie et de demi-vertu. Alors seulement on comprend, on s'aperçoit que ce bon M. Boileau était vraiment un excellent bourgeois et d'exquise compagnie avec qui il suffisait de savoir parler, rire ou même... boire spirituellement.

C'est en feuilletant une vieille, très vieille édition des œuvres du satirique, la première où le naïf auteur du *Bolaeana*, le pieux inconnu qui s'appelait M. de Montchesnay, inséra ses anecdotes piquantes que Boileau m'apparut au travers de ces bons mots authentiques ou non, arrangés ou textuels qui couvrent une soixantaine de ces grandes pages in-4^e largement imprimées et solidement reliées sous la classique couverture de veau ancien. C'est encore comme on l'a fait remarquer mille fois, sous le buste de Girardon qu'on le devine. La lèvre dessine un sourire suggestif qui indique une habitude de raillerie rieuse ou mordante. L'ensemble de la figure pleine et bien taillée sous l'ample perruque nous laisse soupçonner qu'on est

là en face de quelqu'un qui a été tout le contraire d'un homme triste, morne ou mélancolique. C'est encore dans ses lettres et plus encore que dans les siennes dans celles de Racine, c'est dans les mémoires du temps et surtout dans ceux de Racine le Jeune qu'il se dévoile et alors on se dit que Boileau est un de ces hommes qui gagnent à être connus.

A le regarder longtemps il semble qu'il devienne sympathique. Peu à peu la lèvre se fait moins rieuse et plus souriante, l'œil moins fier et plus bienveillant. Accordons-lui la loyauté, l'honnêteté, la sincérité, le goût, la raison, crie-t-on sans cesse. mais refusons-lui ce je ne sais quoi qui attire la sympathie des autres hommes. Pourtant sympathique Boileau l'a bien été dans une certaine mesure aux yeux de beaucoup de braves gens de son temps et peut-être l'est-il aujourd'hui aux yeux de quelques fidèles. Sympathique Boileau l'a été dans sa générosité, il acheta sa bibliothèque à Patru — on s'en souvient — et se serait demis volontiers de sa pension au profit de Corneille. Sympathique Boileau l'a été dans ses amitiés et ses relations ; il aimait avec un libéral éclectisme des Jansénistes et des Jésuites, des courtisans et des hommes de lettres, des magistrats et une actrice. Sympathique Boileau l'a été par son esprit de joyeux causeur et de fin gourmet, ce qui, à bien prendre n'est pas banal, car l'esprit enlève souvent la sympathie. Cet homme qui a eu tant d'ennemis a eu aussi beaucoup d'amis. Et n'aurait-il eu pour tel que le seul Racine, Racine seul suffirait à lui laisser cette réputation de piété amicale. « Plus je vois décroître le nombre de mes amis, lui écrivait Racine peu de jours avant sa mort. plus je deviens sensible au peu qu'il m'en reste et à vous parler franchement, il me semble que je n'ai plus que vous. Adieu ! je crains de m'attendrir follement en m'arrêtant trop sur cette réflexion. » Oh ! je sais bien, c'est Racine qui a écrit cela et je le sais bien aussi Boileau eût été incapable de l'écrire sous cette forme, mais je crois tout de même qu'il l'aurait pensé. Ne nous pressons pas de condamner ces hommes qui passent pour sentir peu. Beaucoup parmi eux doivent sentir mais sentir autrement que nous et c'est pourquoi nous ne les comprenons pas. Ils doivent — si on peut le dire sans changer

l'essence même de l'émotion — sentir avec plus de raison et moins de sensibilité. Mais non, il faudrait inventer un autre mot pour déterminer ce phénomène qui se produit en eux et pour lequel nous sommes inaptés comme ils sont incapables de se prêter à celui qui se produit chez la plupart de leurs semblables, Oui, sympathique Boileau l'est bien, quand on le connaît c'est-à-dire quand on l'a étudié, quand on l'a regardé vivre.

Il grandit dans un logis triste, sans mère pour le bercer, aux côtés d'une servante grondeuse qui « le traitait avec empire ». L'affection féminine et délicate qui endort nos premières douleurs ne l'encouragea jamais à laisser jaillir ses émotions dans leur vive et naturelle abondance. Il avait bien nous dit l'histoire, une petite sœur pour aimer, une grande sœur pour être aimé, mais ajoute encore l'histoire ces Boileau n'étaient pas tendres. En vérité aucune robe n'a passé dans sa vie ; aussi se prend-on quelquefois à répéter les vers du Poète :

Si tes vers prudents ménagent la couleur,
S'ils ne pèchent pas par excès de chaleur,
Je te pardonne va, lorsque je considère
Que tu perdis, enfant, une très jeune mère,
Et que tu.... mourus vieux garçon !

Son enfance se passa tout près du palais. Tristement il écouta les conversations des basochiens loin de la belle nature. Par hérédité comme par éducation il était porté au positif. La règle, la discipline, l'ordre, la justice, voilà les notions abstraites qu'il pouvait apprendre à l'école de ses frères, beau-frère, père, oncle et peut-être cousins. Je me le représente mal ailleurs que dans ce milieu et je suppose qu'il faut un réel effort d'imagination pour le voir comme on nous l'a montré dans la vigne de Clignancourt. Gilles possédait en effet un arpent de terre, là-bas derrière Montmartre. C'était bien un peu la campagne en ce temps là : pour rivière le grand égout, pour horizon d'un côté la butte et ses moulins et de l'autre l'extrémité de la pleine Saint-Denis plate et maigre. Mais fleurs, ombrages, eaux légères, ciel tendre, non Boileau n'a pas vu

cela, il n'a dû voir, comme le racontent ses vers que croître à plaisir l'oseille et la laitue et pousser l'artichaut auprès du champignon. Il a pris quelques jours de congé dans la maison de son frère près de Villeneuve Saint-Georges. C'est à cause d'un pré qui se trouvait là à Crosne tout au bout du jardin qu'il adjoignit à son nom celui de Despréaux. On ne saurait nier, disent les touristes et j'ai contrôlé ce dire, que l'endroit ne soit délicieux. L'eau y coule limpide et chantante dans le lit de l'Yerres et pour les chaudes journées de juillet une brume moite s'élève qui va envelopper les peupliers et les saules. Mais que pouvait faire sur l'âme de Nicolas l'impression fugitive de ce coin de terre aperçu en passant. L'enfant retombait bien vite dans la réalité qui lui apparaissait sous la forme par exemple d'une classe de rhétorique où pérorait le « cuistre imbécile » dont il nous a laissé le portrait dans ses *Réflexions sur Longin*. Puis il fit comme tout bon Boileau devait les faire ses études de droit qui selon toute apparence lui plurent peu. Il plaida sans succès. En ce temps-là mourut son père et en ce temps-là commencèrent les grandes inquiétudes de sa vie, ses déménagements. Alors « il descendit au grenier ». Plus tard nous le verrons transporter ses pénates non loin de là chez Dongois le greffier d'où il découcha à cause du tintamarre que faisaient les nourrices dans l'escalier. Peut-être alla-t-il rue du Vieux-Colombier ; on le rencontrera dans sa maison d'Auteuil et il mourra au cloître N.-D. Mais il est temps de rentrer plus avant dans l'intimité de cet homme.

La Peinture et la Poésie ont popularisé les réunions jeunes, charmantes délicieuses des amis du Mouton-Blanc, de la Pomme du Pin et de la Croix de Lorraine. Le rire, les malins propos et le bon vin se mêlaient à plaisir. On débitait des vers et quelquefois on se noyait dans son verre. Le dimanche on allait à Meudon où on lisait Psyché. Entre temps on organisait de joyeuses parties. Racine présentait Boileau à Chapelain comme le bailli de Chevreuse. Devant le foyer où s'éteignait un tison mal allumé le faux bailli s'échauffait sur l'éloge de Molière et Racine était obligé de le pousser dehors pour l'empêcher de se trahir. Encore fallait-il jouer de ruse pour éviter Cotin dans

l'escalier. A cette époque Boileau à sa manière mordait aussi tant qu'il pouvait aux fruits de la vie. Il était de ces soupers dont parle Mme de Sevigné. « Ce sont des diableries !... Dieux, quelle folie ! Dieux, quelle folie ! » Ami des belles femmes mais sans passion, ami aussi de fêtes partagées, des plaisirs sans mélange et du bonheur sans bruit, il fréquente rue des Tournelles, aux heures des intimes, chez Ninon qui joue du luth et se met au clavecin après dîner, chez Ninon qui goûte fort son esprit. J'ignore s'il apporte son plat comme tout bon convive devait le faire, selon la légende. Il s'assoit chez la Champmeslé entre Racine et le jeune Sevigné et j'imagine que puisqu'il y faisait bonne figure, il devait avoir quelques charmes. Sans doute il n'y allait pas pour le même intérêt que Racine mais enfin il y allait et pour cela déjà il ne fallait être ni prude, ni dévot. Il ne paraît pas que la fougue des sens ou l'ivresse du cœur se mêlât à ses relations. Comment cela aurait-il pu se faire disent les mauvaises langues, mais ce sont les mauvaises langues. La table, les fins soupers et les débauches d'esprit dessinaient bien à peu près tout son horizon sensible et « l'on ne saisit pas une seule fois chez lui la trace d'une joie ou d'une souffrance qui lui soit venue par la femme ». Et pourtant il allait chez la Champmeslé !... on dit qu'il y a dans ces sociétés là — on le dit — toujours quelque Boileau ou blasé ou insensible qui laisse ses amis à leurs attentions amoureuses, qui se contente de jouir des entretiens, de prendre part au wisth ou au souper, quelquefois de faire de l'esprit à propos d'un voisin trop ouvert ou de loger malignement son nom à la fin d'une chanson à boire.

Il tempère le trop d'expansion, régularise les relations, maintient tout en équilibre et si la dame se montre... obligeante : « oh ! n'ayons point d'amour, dit-il, il est trop dangereux ». Porté à l'indulgence universelle et inactive, il contemple peut-être tendrement l'amour des autres et c'est encore là une volupté qui ne purifie pas. Mais Boileau allait ailleurs que chez Ninon. Il fréquentait chez Lamoignon et ailleurs encore et c'est peut-être ailleurs encore qu'il faut le chercher tout entier ; c'est dans son amitié avec Racine qu'il se montre dans toute sa sim-

plicité, même avec son cœur car il en avait. L'histoire en est simple. Ils se recotent à vingt ans pour une critique que Boileau avait faite de l'ode à la Renommée ; ils ont des amis communs ; ils font ensemble leur carrière de poètes historiens « plus ébaubis que vous ne sauriez penser à pied à cheval dans la boue jusqu'aux oreilles ». Le métier était rude et la joviale Sevigné avait beau jeu de se moquer de ces deux cavaliers prenant leur longues lunettes pour voir l'Ennemi de très loin. Puis c'est la dernière et la plus belle partie de leur vie. Cette admirable correspondance de 1687 à 1699 donne bien le diapason de leurs relations. La richesse, l'émotion n'est pas leur fait, mais sous les formules polies, prudentes et contenues du xviii^e siècle. « Monsieur... mon cher Monsieur ». On découvre vite une affection profonde, sincère, belle d'une beauté morale pure, noble et grande. Dans leurs critiques mutuelles on surprend une délicatesse et un tact extraordinaire et l'on a eu raison de remarquer que jamais l'amour-propre ne fut plus absent du commerce de deux poètes. Louis Racine rapporte cette anecdote. « Dans une dispute qu'ils avaient eu sur un point de littérature Boileau accablé par les railleries de son ami lui dit d'un grand sang-froid quand la dispute fut finie : Avez-vous eu envie de me fâcher ? — Dieu m'en garde, lui dit Racine — Eh bien ! vous avez eu tort puisque vous m'avez fâché ». Boileau habitait alors à sa maison d'Auteuil où il ne menait pas une triste vie. Bossuet et La Bruyère pouvaient s'y rencontrer, D'Aguesseau s'y arrêtait en passant et Bouhours y dînait. Mais surtout quelle fête quand Racine arrivait à « l'hostellerie ». Le maître était-il à la messe, on causait avec Antoine un jardinier de bonne maison, je vous assure.

Puis le maître revenu, on devisait sous les ombrages, quelquefois on s'y souvenait de la Champmeslé mais seulement de la Champmeslé intelligente. La petite famille de M. Racine jouait dans les allées et Boileau se dépouillant de son embarrassante perruque abattait les quilles avec les enfants ou corrigeait dans la charmille des versions de Jean-Baptiste. À cette époque il n'était ni quinteux, ni morose, la surdité n'était pas complète et encore il pouvait savourer dans les hommages de

Brossette tard venus eux aussi, plutôt les fromages que les compliments. Boileau mourut à Paris tout adonné à la piété et aux exercices de cette religion qui lui restait après ses amis pour le recueillir, pacifier son cœur qui se serait meurtri à la fin et endormir ses douleurs de vieillard. La religion, il l'avait peut-être négligée un peu, mais jamais oublié complètement et il pouvait passer encore aux yeux du monde pour « un bon chrétien » comme en témoigne l'anecdote de Louis Racine : « Boileau étant allé à confesse dans un village non loin de Paris, le curé lui demanda quel était son péché capital.

— Je fais des vers dit Boileau.

— Tant pis ! reprit le confesseur.

— Et des vers de satire...

— Encore pis !

— Contre les vices de tout le monde et en particulier contre les méchants auteurs.

— Ah ! dit le curé, il n'y a pas de mal alors et je n'ai plus rien à vous dire. »

Voilà esquissée à grands pas et gros traits la vie de Boileau, de Boileau considéré au seul point de vue de ses relations et de son caractère. Elle nous le montre tel qu'il fut en réalité, bourgeois excellent, prudent et sage, juste, réglé, et plein de bon sens, tel aussi à y bien regarder que l'avait défini son père : « Pour Colin ce sera un bon garçon qui ne dira de mal de personne ». En effet il est vrai que Colin, qui a molesté tant de mauvais écrivains n'a dit de mal de personne. Boursault le savait bien que Boileau ne dédaignait pas d'inviter à sa table après lui avoir reproché quelques méchants vers.

Il ne faut donc pas s'étonner qu'un tel homme ait eu sur son entourage une réelle influence. Sa retenue, sa gravité, son manque d'imagination, ce qui veut dire ici bon sens et prudence devaient lui donner un certain prestige aux yeux de ses amis plus portés aux faiblesses humaines, à celles qui sont plus particulièrement appelées faiblesses. On trouve encore dans la vie de tous les jours de ces Boileau au petit pied à qui leur retenue, méritoire ou non, fait accorder de la créance. Les amis de notre poète étaient d'honnêtes gens du temps, beaux

esprits, littérateurs et qui mieux est tous auteurs. On parlait donc littérature entre gens du métier, c'est-à-dire on discutait! Boileau, causeur spirituel était écouté; on le tenait pour homme de goût et comme tout le monde était très intelligent, tout le monde enregistrait ses critiques parce qu'elles étaient marquées au coin du bon sens et que le bon sens dérouté l'imagination. L'un laissait-il voguer librement « la folle du logis » sur l'Océan de la Fantaisie, Boileau lui criait qu'il s'éloignait trop des terres accessibles au commun « Il ne faut pas quitter la nature d'un pas »; l'autre confiant en sa veine et en sa facilité rimait à bride abattue et se serait escrimé volontiers à cadencer mille vers au pied levé, Boileau lui montrait que sur quatre mots il fallait en effacer trois et que des « vers admirables n'autorisaient pas à négliger ceux qui les devaient environner ». Celui-ci adorait l'Arioste et Boileau lui rappelait Malherbe; celui-là s'exerçait en des contes de verve facile, Boileau lui faisait comprendre quel mérite il y avait à enchâsser un petit chef-d'œuvre de style et de pensée dans le cadre d'une fable.

Peut-être que Molière ou Racine, ou surtout La Fontaine eussent été indulgents pour les mauvais auteurs qui ne les gênaient pas, mais Boileau était là pour clouer les Pradons au pilori et pour les sacrifier sans pitié sur l'autel du Beau. J'imagine qu'elle était de lui l'idée d'infliger, en guise de pensum, la lecture de la Pucelle à celui des quatre qui aurait failli aux conventions. En somme Boileau a joué un peu du rôle du Professeur au milieu des écrivains du xvii^e siècle. Non pas que sans lui les génies de ce temps là n'eussent pu laisser à la postérité des marques de leur talent, mais il les a retenus sur la pente des défauts qui résultent souvent du trop d'intelligence et du trop de facilité. Il leur a fait apprendre une leçon, une leçon essentielle qui pourrait s'intituler : de l'Ordre dans le Beau. Devant leurs œuvres il a été un peu ce qu'a été devant les œuvres des poètes grecs le public du théâtre d'Athènes, un spectateur et un juge, en un mot il a été le premier grand critique de France. Sainte-Beuve a magistralement résumé la question de l'influence de Boileau sur son époque dans une

page trop belle pour être imitée, trop connue pour être citée. Combien de fois n'a-t-on pas dit que sans Boileau « Racine aurait fait plus souvent des *Berenice* ; La Fontaine moins de fables et plus de contes ; Molière lui-même aurait donné davantage dans les *Scapins*... » La page peut se résumer à son tour en une phrase : Boileau a repris la loi de Malherbe, l'a appris à Racine, l'a rappelé à Molière, a forcé La Fontaine à y penser et l'a enseigné à tout le monde. Enfin ajoutons que pour la gloire du xvii^e siècle, Boileau a eu un collaborateur royal en Louis XIV qui l'a appuyé et consacré, parce que comme lui il avait du bon sens, parce que comme lui il a aimé et apprécié Racine et Molière, et que pour ainsi dire il a presque toujours sanctionné les jugements de Boileau par des pensions ou par des applaudissements qui valaient des pensions.

De ces quelques considérations il ressort d'abord que les idées générales de Boileau, c'est-à-dire de sa critique sont l'expression de son caractère, car comme nous faisons nos idées, nos idées à leur tour nous font, quoiqu'en ait dit Montaigne. Boileau s'éveillant à la vie intelligente a pris connaissance des idées qui flottaient dans l'air à cette époque. Son bon sens lui a montré qu'elles péchaient à bien des égards, il les a modifiées alors dans le sens de son humeur et de son caractère éclos à la chaleur d'un milieu juridique ; plus tard pour rester logique avec lui-même il les défendra avec excès ce qui justifie l'affirmation contradictoire de celle de Montaigne ;

Il ressort encore ceci : que Boileau a joué dans la littérature un rôle essentiel, rôle plus sérieux que brillant, plus utile qu'éclatant, mais un rôle qui ne pouvait être joué que par un des cerveaux les mieux équilibrés qui puissent être. La qualité qu'on dénie le plus à ce rôle est certainement la délicatesse. Il semble pourtant que notre poète a toujours montré le plus grand tact dans ses jugements.... Si la mauvaise « critique » est plus facile que « l'art », par contre la grande critique est plus difficile que l'admiration irraisonnée ou de commande.

Ah ! si l'on savait cela à quinze ans !...

Paris, 10 avril 1899.

Joseph Ageorges.

LE TRAIT D'UNION

Au sortir de la Banque, le portefeuille très gonflé lentement enfoui dans la poche intérieure du veston, Jean d'Ornelles, vérifiant avec un soin minutieux le memento où il avait inscrit les emplettes et les courses rendues nécessaires par son départ précipité, constata que les lignes en étaient toutes raturées. En vain il chercha quelque oubli à réparer. Alors, anxieusement, il songea : « Que vais-je faire jusqu'au dîner ? »

De rentrer chez lui, il écarta la pensée d'y penser : plus que d'air, il avait, en cet instant, besoin d'action ambiante, besoin de remuer, de voir remuer, de sentir remuer, de palper de la joie et du bonheur afin d'occuper ses yeux et de dérouter la tension de son esprit. Il ne voulait plus réfléchir : son parti était pris, sa résolution irrévocable..., il n'y voulait pas revenir, de peur de se formuler des choses qu'il redoutait pour sa sensibilité névrosée, et qu'il croyait inutiles, et aussi, surtout — mais ce sentiment lui était plus obscur que les autres — parce qu'à la façon de ceux qui se savent condamnés par leur mal et se prennent soi-même en pitié, il acceptait pour rançon à sa misère une fin lâche et facile.

« Deux heures à tuer ! songeait-il. Comment ? ».

C'était une belle journée de juin. Le soleil, encore qu'affaibli à cette heure, sectionnait la rue d'une ombre nette. Les femmes avaient des toilettes claires ; des ombrelles gaies couronnaient les fiacres découverts. La chaussée était encombrée d'équipages comme les trottoirs de piétons ; sur tout ce monde, sur toutes ces choses, sur toute cette vie grouillante la splendeur de l'après-midi royonnait en sourires.

Jean, machinalement, se dirigea vers le boulevard : il aimait sa physionomie si particulière, les beaux jours, à l'heure de l'appétitif : dans la percée de la rue, là-bas, le bouquet vert d'un arbre le sollicitait ; par avance il éprouva la joie de l'asphalte où les tables débordent, où les camelots mettent des cris rauques, la foule, le murmure continu du flot, les sorties d'atelier des grâces jolies...

— « Oui, un tour de boulevard... »

Mais, comme, à un coin de rue, une main le saluait au passage, il réfléchit qu'il ne ferait pas cinquante pas sans rencontrer des amis, qu'il se trouverait gêné pour leur annoncer son voyage et plus gêné pour le leur cacher ; que, connaissant sa folle passion pour Colette Amour, Roger d'Arles ou Raymond Boisset, — qui certainement à cette heure devaient croiser entre la rue Drouot et la rue Scribe, — à le voir si nerveux devineraient quelque chose, et, peut-être l'ennuieraient de leurs questions et de leurs conseils ; que s'il avait l'infortune de le rencontrer, ce gros excellent ventre d'Aunoy ne manquerait pas de le confesser, — car le moyen de se défendre contre sa confiance communicative ! — ni demain, de colporter dans Paris des papotages ; qu'il était politique de se garder des amis qui, en cas de scandale, le défendraient, le jour où Colette le lâcherait, car elle le lâcherait un jour, fatalement, comme elle avait lâché les autres ! — lui rendraient facile le retour...

Avec un soupir de regrets il rétrograda : ce lui eût été un vif plaisir, ce dernier tour de boulevards !

Dernier tour, dernière fois... dernier... ultime... Ceci l'emplit de mélancolie. Il allait, ce soir-même, devenir un nouvel homme ; il *fallait*, ce soir, qu'il fit peau neuve... Tout à l'heure pour toujours peut-être, pour longtemps à coup sûr, il abandonnerait sa femme, l'hôtel familial, les habitudes de quarante années, les amis, l'atmosphère quotidienne. Aussi l'universelle considération — pour partir avec Colette... où ? — où elle voudrait, Berlin, Londres ou Bruxelles... Ceci lui semblait extraordinaire et triste, et pourtant, il ne regrettait pas : puisqu'il ne pouvait continuer sa vie double, puisque la tyrannie de Colette l'exigeait, il quittait tout, il partait avec elle..., peut-être l'aimerait-elle davantage pour ce sacrifice ?...

Mais quelque décidé qu'il fût, il était inquiet. Ces choses imprécisées — et qu'il ne voulait pas préciser de peur d'affaiblir sa détermination — se formaient, se soudaient, prenaient consistance en lui, malgré lui. Comme du remords, comme des doutes s'infiltraient lentement dans son esprit. Sans se l'avouer, il se sentait lâche contre le devoir et lâche dans le crime — et ridi-

cule... Comme il longeait une devanture une glace lui renvoya son image : il se vit très pâle. Alors il revint sur ses pas, s'arrêta pour s'examiner. Il avait beaucoup vieilli, depuis six mois : la patte d'oie s'accusait aux tempes éclaircies ; dans la moustache, les poils blancs faisaient le nombre ; des plis tiraient la bouche... La taille s'était un peu courbée aussi... Il porta la main à ses reins et palpa un point douloureux... Il était vraiment vieux, pour devenir un nouvel homme, pour s'exiler, pour tenir l'emploi d'un amant...

Il demeurait arrêté devant la glace, et ses yeux, sans en retenir l'image, fixaient les mille objets qui emplissaient la devanture du brocanteur. Le trottoir, étant, à cette place, très étroit, des passants, avec un grognement, le housculèrent. Il souffrit de la nécessité physique d'aller ailleurs...

— « Que vais-je faire jusqu'à sept heures ? se répéta-t-il.

Le besoin s'accusait en lui, impératif, de ne plus penser, de ne plus avoir conscience de l'avenir prochain. Il n'avait pas désiré de fuir avec Colette ; la courtisane lui avait imposé sa volonté. Il accomplissait la sottise — mais il ne voulait pas de remords. D'ailleurs, il n'avait plus la force de se combattre : il était las dans sa chair et dans son cœur. L'exil, c'était un armistice, c'était une solution peut-être... Il souhaita d'entendre le sifflet du train, de se trouver en face d'un fait accompli. Il lui semblait que les battements de son poulx enfiévré se régleraient sur la cadence sûre des pistons de la locomotive, que la nuit l'emplirait de calme et d'oubli, il s'évoqua dans le coupé, au côté de Colette.... — Oh ! la sécurité de la chair voisine ! — Il rêva d'une caresse qui serait sa récompense...

— « Cocher !... »

Il jeta l'adresse de son amie. Colette seule pouvait lui rendre le courage et la confiance en soi. Si elle était bonne, si elle lui laissait seulement baiser sa chevelure d'or, si elle l'accueillait d'un mot tendre, les heures craintes seraient d'impatience joyeuse.... « Ma Colette », se berça-t-il.... Etendu sur les coussins, à songer à son amie, il goûta des délices ardentes. Son regard recula, l'horizon intérieur s'épanouit comme une onde calme sous la tombée d'une étoile ; à voir ses yeux

mouillés de tendresse, ceux-là qui lisent les âmes pensèrent : « voici un homme bon... » De fait un peu de la bonté du jour rayonnait en lui...

Pourtant, à la porte de Colette, un grand trouble le prit. Elle ne l'attendait pas, à cette heure. Comment l'allait-elle accueillir? Il hésita : il craignait le premier mot, comme un coup au cœur. Puis il se railla, avec un haussement d'épaules se résolut. Lentement il gravit les deux étages, et, sur le palier souffla, car la joie de Colette ignorait la pitié. Enfin il vérifia sa tenue,... sonna : le cœur lui battait comme à sa première heure d'amour !

— « Madame n'est pas là », dit la soubrette.

Il n'avait pas prévu cette réponse, et elle lui fut si cruelle qu'il sentit des pleurs monter à ses yeux. En cet instant il lui fallait la grâce, la tendresse d'une femme, un geste consolateur, la certitude qu'il était cher, il lui fallait le parfum accoutumé, la joie des beaux bras, l'or fluide des cheveux fins où il enfouissait sa face... Il ne douta pas que Colette, si elle était là, ne fût aimante ; il crut à sa bonté ; parce qu'elle était absente, il l'aima avec plus d'audace....

— « Je l'attendrai...

— « Madame ne rentrera que tard »...

Avec un sourire sceptique et humble, presque, — il glissa une pièce dans les mains de la servante, et, fut pour entrer. Mais une porte de l'antichambre s'ouvrait d'où s'élançait, dans un frou-frou soyeux, la blonde et rose Colette, et, tout de suite, sans voir la muette supplication de son amant, fronçant ses sourcils despotiques, elle le mettait dehors :

— « Mon cher ami, quand je fais dire que je n'y suis pas, c'est pour tout le monde. J'ai mes malles à finir... Non, mon cher, si je vous savais derrière mon dos, je n'avancerais pas. Vous n'avez rien à faire ? Eh bien ! Allez dire adieu à Camille ? »

— Colette ! »

La porte refermée, il dut s'appuyer à la rampe pour descendre : ses pas tremblaient. La haine l'emportant contre la fille, il grommela des injures... Mais, brusquement, sa colère tomba. Les nerfs s'affaissèrent pour avoir trop vibré : il ne ressentait

plus l'insulte à sa femme ni l'humiliation, mais seulement sa misère, et il gémit sur lui-même. Il se trouvait très malheureux parce qu'il n'était pas aimé, lui qui aimait, parce que Colette l'avait rudoyé et chassé, parce qu'à cet instant il avait besoin d'être plaint et que personne ne le plaignait. Il eût voulu pouvoir cacher son chagrin dans les bras d'une amie douce et sûre, comme jadis, aux heures innocentes de l'enfance, et pleurer sans contrainte les sanglots qui soulagent...

Le fiacre roulait vers l'hôtel, franchissant le parc Monceau pour gagner l'avenue Hoche. A ces pelouses fleuries, à ces arbres verts, à ces corbeilles jolies, à tout ce paysage de fraîcheur et de repos qu'il traversait chaque jour, combien de fois avait-il emprunté quelque joie? Combien de fois, en ces deux années de liaison, avait-il connu la paix et le sourire?

Ç'avaient été, dès le premier soir, des querelles et des violences, — car elle avait compris, tout de suite, qu'il devait être sa proie... oui, dès le premier soir, et, après deux années de tortures, de honte, d'angoisses, elle l'enlevait à sa vie quotidienne, à ses amis, à sa femme... pauvre Camille, elle était à plaindre, elle aussi!..

Ceci détourna sa pensée; dans une soif de souffrances il l'évoqua, telle qu'elle était devenue depuis qu'il l'avait abandonnée, pâle et endeuillée, silencieuse et douce, vivant à l'écart du monde, ne sortant que pour aller jusqu'à l'église, ne lisant que des livres pieux... Comment reconnaître en elle le jeune être de grâce et de sourire auquel quinze ans plus tôt, il avait lié sa vie? Certes elle n'avait jamais été jolie, étant de nature pauvre et frêle; mais quand il était près d'elle, ses yeux n'avaient-ils pas, pour lui, un charme si doux, si enveloppant, qu'à se sentir tant aimé, il avait le cœur doucement mouillé? Et était-il rien de plus coquettement mutin, jadis, que les ailes retroussées de son petit nez et, sur les dents inégales, le sourire familier de ses lèvres toujours entr'ouvertes?

Il se souvint du temps où il était reconnaissant à sa femme de sa fragilité, où il avait la religion de son sourire. C'était loin, loin... et il n'y avait pas que des années entre ce temps-là et lui, il y avait Colette. Du jour où il l'avait connue, il avait né-

gligé sa femme, en sorte que, moins de quinze jours après le début de leur liaison, Camille, si elle ne l'avait pas appris, avait tout deviné, moins le nom de sa rivale ou plutôt, de sa triomphatrice... Encore, sur ce dernier point, avait-elle été pleinement renseignée par les photographies qui traînaient dans les poches de son mari... Pas un reproche, pas même une remarque n'avait alors trahi sa blessure ; elle n'avait point paru s'apercevoir que Jean soudain, multipliait les repas au dehors, rentrait tard, et, parfois, ne rentrait pas... Habileté, fierté, indifférence ? Jamais, jusqu'à ce jour, il n'avait tenté d'analyser l'étrange conduite de Mme d'Ornelles, trop heureux de sa liberté pour en rechercher les causes... Elle avait tu son ressentiment et sa douleur ; seulement, peu à peu, elle s'était éloignée du monde, réfugiant son cœur dans la dévotion, et, s'habillant de noir, marchant à pas feutrés, levée à sept heures pour entendre la messe de huit, retirée dans sa chambre dès le dîner, elle semblait quelque vieille demoiselle de province que son salut seul sollicite...

Plusieurs fois déjà, aux jours où la tyrannie de Colette le faisait le plus souffrir, Jean avait eu le désir, comme Camille lui tendait le front, de l'attirer à lui, de lui tout avouer, d'implorer son pardon... Mais Camille savait-elle vraiment ? Elle semblait si austère, elle était si différente de sa femme, de celle qu'il avait aimée jadis, au nez mutin, aux lèvres entr'ouvertes ! Il n'avait pas osé, il avait craint d'être obligé à des promesses qu'il ne saurait tenir, il avait eu honte de ce retour à la femme motivé seulement par les querelles de la maîtresse... Et le temps avait passé...

Voici que, maintenant, l'excès de sa misère l'attendrissait sur Camille... Il se souvenait, après deux ans d'indifférence, — d'oubli presque, — de toute la douceur, de toute l'intimité de leur vie commune ; il se souvenait du soir où il l'avait emportée chez lui, toute neuve, et que, dans le coupé, les bras à son cou, elle pleurait : « Je vous aime tant, mon mari... » et qu'elle souriait au travers de ses larmes pour se charmer de ces adorables mots : « Mon petit mari... mon petit mari... » Oh ! ces syllabes fuselées en joie, il en retrouvait l'écho dans son cœur.

Puis ce furent d'autres tableaux : il la revit, la taille déformée par le cher fardeau de leurs espérances, appuyant au bras du « méchant papa » ses pas alourdis... Les passants en les croisant, se souriaient malignement d'un sourire qui voulait dire : « Eh eh ! cette petite commère !... » Et lui, loin de s'offenser, s'épanouissait dans une bonne joie : « Voilà-t-il pas de quoi être fier ! » s'exclamait-elle avec une moue, un jour qu'il se carrait dans l'orgueil de sa paternité imminente. Mais comme le baiser dont elle accompagnait ces mots les démentait ! Comme elle lui était reconnaissante du lien nouveau, de la raison nouvelle pour l'aimer davantage... « Je suis une vraie femme », riait-elle.

Le jour sombre... le plus sombre de sa vie... Près du lit de la mère sauvée, en un petit cercueil capitonné de satin blanc, le chérubin dont la venue a manqué tuer Camille et qui — le médecin l'a dit — ne sera pas remplacé... Ah ! qu'ils s'aimèrent saintement et délicieusement dans leur douleur, et comme à mêler leurs pleurs, ils s'étaient unis !..

Mais Colette... Et c'étaient la désertion du foyer, le mensonge, la vie double, la fièvre des sens et la honte, la lassitude...

Oh oui ! il était las... las...

Et cependant, ce soir, il partirait...

Vers quel inconnu?...

Il entra dans la chambre de Camille pour lui annoncer son voyage. Depuis bien longtemps c'était la première fois qu'il y pénétrait. Un dernier scrupule lui en avait, jusqu'à ce jour, défendu le seuil ; trop de souvenirs saints l'habitaient...

Au bruit de ses pas, Camille se retourna. Elle était assise près de la fenêtre lisant. Le rideau soulevé laissait entrer les dernières lueurs du jour. Elle rejeta sur une tablette le livre pieux qu'elle tenait et s'avança pour lui tendre son front. Jamais elle n'avait cessé cette tendre habitude. C'était, le matin et le soir, sa prière d'épouse.

— « Qu'as-tu, Jean ? »

Debout, près d'elle, il demeurait immobile, la regardant sans la voir... La fable qu'il avait forgée fuyait sa mémoire, il

ne trouvait plus les explications assemblées depuis plusieurs jours, il hésitait à mentir comme s'il eût conscience qu'à cette heure il ne saurait pas bien mentir... Etaient-ce donc les souvenirs errants de cette chambre, ou la vue de sa pâle victime, ou l'affaissement de son énergie qui étouffaient, qui arrêtaient la voix dans sa gorge, qui le faisaient tremblant et silencieux ? Il voulut se forcer, commença : « Ma chère Camille... »

Ces syllabes dansèrent comme des notes discordantes... Il se tut, impuissant, épouvanté ! plus misérable encore que tout à l'heure, et ce fut cette impuissance, cette épouvante, cette misère qu'il gémit bientôt dans cet appel lamentable : « Camille ! »

Doucement elle passa ses bras au cou de son mari.

— Qu'as-tu, *mon* Jean ? »

Elle avait dit *mon*. Ce mot, la caresse qui l'accompagnait achevèrent de le troubler. Avait-elle deviné un dernier mensonge et tentait-elle, enfin, de reconquérir son mari ? Était-ce simple compassion de femme pitoyable ou souvenir d'amante ? Jean ne se le demanda point. A cette heure, tout son être s'élançait vers Camille qui, seule, le plaignait quand il était misérable ; qui, lorsqu'il l'allait répudier, le réclamait comme son bien cher ; qui, devant son mal, oubliait combien elle avait souffert par lui... Des lignes émaciées de ce fin visage, du cerne bleu de ces yeux, du corsage trop vide lui venaient des reproches et du remords... Sa misère s'attendrit sur cette autre misère ; il goûta une âpre volupté à la plaindre plus que lui, à s'insulter, à haïr Colette...

Dans l'ombre complice il attira sa femme sur son cœur : « Oh ! pardon, Camille ! »

— Mon Jean, n'as-tu pas souffert aussi?... Nous allons commencer une vie nouvelle.... »

Et, comme il allait parler s'accuser, s'humilier, elle lui mit sa main fragile et douce sur la bouche : « Tais-toi... Je ne veux rien savoir... Nous avons été malheureux... La souffrance nous a réunis... Que bénie soit cette souffrance, mon aimé... »

Jacques Crepet.



LES THÉÂTRES

Mme Sarah Bernhardt, venue à Paris ces jours-ci, est repartie de suite, pour la grande tournée qui précèdera sa rentrée définitive ; elle a assisté à une grande réunion des chefs de service de construction, sous la direction de l'architecte de la Ville; les travaux de réfection du théâtre sont, déjà, fort avancés ; tout sera réparé ou renouvelé pour le retour de la tournée fixé à fin novembre.

..

A la Comédie-Française :

La reprise de *Charlotte Corday*, fixée d'abord au samedi 26, a été remise à une date ultérieure ; les affiches posées, pour ce jour, portent : *Tartuffe* et *La Joie fait peur*.

M. L. Claretie est rentré à Paris.

..

Voici la distribution exacte des rôles dans *Tristan et Iseult* ; elle nous est envoyée par M. Charles Lamoureux avec prière de dire que cette distribution ne comporte pas de « doublures » et que tous les artistes sont engagés au même titre et pour paraître alternativement :

Tristan : MM. Gibert et Emm. Lafarge ; Yseult ; Mme F. Litvinne, Mlle Pacary, Mlle Janssen ; Brangaene ; Mme Bréma, Mme Darlays, Mlle Spanyi ; Kurwenal : MM. Georges Chais et Sempé ; le roi Marke : MM. Vallier et Challet.

A l'Opéra-Comique :

Les chœurs ont commencé les études de *Louise*, le drame lyrique de M. Gustave Charpentier.

Les principaux rôles de cet ouvrage sont distribués à Mlles Rioton et Wyns, à MM. Maréchal et Albers.

La réouverture aura lieu, avec la *Vie de Bohème*, le jeudi 14 septembre

..

L'Opéra-Comique rouvrira ses portes, jeudi prochain avec la « Vie de

Bohême », pour la rentrée de Mlles Guiraudon et Tiphaine, de MM. Maréchal, Fugère, Isnardon, Delvoye et Belhomme. Le lendemain 15, « Mignon », pour la rentrée du ténor Clément et de Mlle Charlotte Wyns, qu'on n'a pas entendue à Paris depuis plus d'un an. Les spectacles suivants se composeront de « Manon », pour la rentrée de Mlle Marignan et le début du ténor Delmas ; « Lakmé » et « Mireille » par Mlle Thiéry, « Carmen », « Cavalleria rusticana », « Philémon et Baucis », le « Caïd », etc.

Le programme jusqu'au 1^{er} janvier est ainsi fixé :

On compte reprendre « Fra Diavolo » avant la fin du mois, puis viendront les reprises d'« Orphée » pour les débuts de Mlle Gerville-Réache ; les « Pécheurs de perles » ; pour la rentrée de Mme Bréjean-Gravière et le début de M. Albers ; la reprise de « Cendrillon », le gros succès de l'andernier ; la reprise de « Proserpine », de Saint-Saëns, et la première représentation, à Paris de son ballet « Javotte », qui sera dansé par Mlle Edea Santori et Mlle Chasles. Enfin, « Louise », les quatre actes de Charpentier, comme première nouveauté, précédant la « Chambre bleue », un acte de J. Bonval ; la « Sœur de Jocrisse », un acte de Banès, et « Hænsel et Gretel », la féeerie infantine d'Humperdink.

∴

Parmi les nombreux attraits de la Grande Roue, il convient de citer, à côté de la si curieuse ascension, l'intéressant spectacle du théâtre de la Roue. Le programme en est toujours varié et amusant et comporte, actuellement, entre autres attractions, Kesiky et ses chiens jouant un véritable drame ; l'étonnant illusionniste Maletzky ; miss Hannah, équilibriste ; l'ours lutteur et l'amusante fantaisie *Une Noce à la Cour des Miracles*.

∴

Tout-Paris select se presse au jardin de Paris, par les belles soirées de maintenant. Le Moulin Rouge tient le record des choses les plus gaies.

∴

Les grelots du plaisir sonnent très fort dans le jardin du joyeux Bullier. Tout le Quartier est là, les dimanches, jeudis et samedis.

FANTASIO.



Puissance du Canada

GOUVERNEMENT DE LA PROVINCE DE QUÉBEC

VASTE TERRITOIRE A COLONISER

Riches régions minières et forestières de toutes sortes.

TERRES d'une fertilité reconnue, climat sain et favorable à toute culture, communications faciles avec les **marchés locaux** et étrangers.

Les colons agriculteurs peuvent, avec une **QUINZAINE DE CENTS FRANCS**, acheter un lot d'environ 40 hectares dont 4 ou 5 en terre défrichée.

Les terres du Gouvernement valent 20 ou 30 sous l'acre. Les lots sont de 100 acres (environ 40 hectares).

La forêt couvre des millions d'hectares, où l'on trouve, entre autres, du bois de pulpe d'une quantité supérieure.

Il y a aussi abondance de MINES dans la province. On y rencontre l'or, l'ARGENT, le CUIVRE, le FER (titanique, chronique et magnétique), la plombagine, le mica, l'amiante, le granit de tout genre, le kaolin, le pétrole, etc. Plusieurs mines, en ce qui concerne le cuivre, le fer, la plombagine, le mica et l'amiante, sont déjà en exploitation. Les mines de la Beauce, où l'on fait de nouvelles tentatives après une suspension de travaux de plusieurs années, ont déjà donné une douzaine de millions de francs d'or.

La population de la province de Québec est de langue française surtout. Des bureaux et des agents d'immigration reçoivent les immigrants à Québec et à Montréal. Le service des Postes et des Chemins de fer et le système des Banques est des plus réguliers et des plus sûrs.

Pour plus ample information, s'adresser à l'honorable Commissaire de la Colonisation et des Mines, Québec, Canada.

Madame Albert Giguère

A beaucoup souffert après la naissance de son bébé. — Son médecin ne pouvait rien faire pour elle. — Triste et découragée, elle n'avait plus aucun espoir d'être guérie. — Les pilules rouges du D^r Corderre ont mis fin à toutes ses souffrances. Elle recommande à toutes les femmes malades de se guérir en prenant les Pilules Rouges du D^r Corderre, le seul remède au monde qui guérit toutes les maladies des femmes.



MADAME ALBERT GIGUÈRE

tant de femmes, que j'ai voulu les essayer, je ne le regrette pas, car elles m'ont sauvée; ma digestion est maintenant très bonne, je dors bien et je suis plus forte. J'ai recommandé les Pilules Rouges du D^r Corderre à Mme Tanguay qui demeure sur la rue Beaudry, elle les prend pour la faiblesse et elle s'en trouve très bien. » Madame Albert Giguère, 619a, rue Sanguinet, Montréal.

Les Pilules Rouges du D^r Corderre sont composées de remèdes spécialement pour le beau mal, les irrégularités, pertes blanches, la constipation, le mal des reins, douleurs dans le bas-ventre, mal dans les côtés, palpitations du cœur, tiraillements, d'estomac, mal entre les épaules, étourdissements, perte de sommeil, perte de mémoire, perte d'appétit, mal de tête, pour les maladies du changement d'âge, elles sont sans rivales, elles préviennent toutes ces maladies particulières aux femmes qui passent cette période critique.

Consultez nos médecins spécialistes d'une vaste expérience dans le traitement des maladies des femmes. Nous vous invitons à leur écrire une description de votre maladie. Nos médecins donneront à votre cas toute l'attention dont ils sont capables, ils vous expliqueront très clairement toute la cause de votre maladie et le moyen de vous guérir aussi promptement que possible. Leurs consultations sont gratuites à toutes les femmes malades. Ne craignez pas d'écrire, toutes lettres adressées au « Département Médical, Boîte 2306, Montréal » sont ouvertes par les médecins seuls et tenues confidentielles par eux.

Ecrivez dès aujourd'hui, tout délai aggrave votre maladie.

Méfiez-vous de ces marchands qui veulent vous vendre des Pilules Rouges comme étant aussi bonnes que les Pilules Rouges du D^r Corderre, refusez-les. Les vraies Pilules Rouges du D^r Corderre sont toujours vendues en petites boîtes de bois rondes contenant 50 Pilules Rouges chaque — elles ne se vendent jamais à la douzaine, au cent ou à 1 fr. 25 la boîte. Lorsque vous ne pouvez vous procurer les véritables Pilules Rouges du D^r Corderre, ou lorsque vous avez des doutes, envoyez-nous 2 fr. 50 en timbres-poste pour une boîte, ou 12 fr. 50 pour six boîtes. Vous êtes certaine que vous recevrez par le retour de la malle, les véritables Pilules Rouges du D^r Corderre. Nous les envoyons dans toutes les parties du pays et à l'étranger franc de port. Ayez soin en nous écrivant de nous donner votre adresse bien complète afin d'éviter tout retard dans l'envoi. Adressez comme suit : Compagnie Chimique Franco-Américaine, Boîte 2306, Montréal, Can.

LA MODE PARISIENNE

L'Administration de la REVUE DES DEUX FRANCES se charge de fournir les patrons sur demande.



Fig. 1. — Robe de visite, en petit drap mélangé beige et blanc. Double jupe fermée derrière avec couture en biais, bordée de quatre rangs de galons mohair remontant de côté avec attaches de passementerie et boutons. Jaquette ajustée à basque courte; les devants croisés et fermés sous deux attaches, sont ouverts sur une pointe de soie piquée et ornés de deux revers ronds en même étoffe. Manche tailleur.

PRECIOSA VIOLETTE

PARFUM EXQUIS, DÉLICAT ET PERSISTANT

18, Place Vendôme

ED. PINAUD PARIS



Fig. 2 — Ravissant costume tailleur en drap bleu, garni d'applications de drap découpé sur velours. La jupe est terminée par un volant en forme. Gracieux boléro, fermé de côté, orné de pélerines superposées dont une en velours et deux en drap bordées de piqués.



Fig. 3. — Toilette de jeune fille, en voile gris mouette. La jupe-tunique, toute plate à la taille est fermée de côté et découpée en pointe sur une sous-jupe très ondulée et bordée d'une petite ruche. Corsage à dos tendu; le devant est garni de trois revers arrondis et superposés de l'épauule à la taille, s'ouvrant sur un plastron de taffetas blanc à petits plis en travers, formant crevés de chaque côté d'un large pli rond sous lequel ferme le corsage. Manche plate, terminée sur la main par une pointe évasée. Une légère broderie entoure les revers de la tunique.

EAU D'HOUBIGANT,

la PLUS APPRÉCIABLE pour
la TOILETTE

HOUBIGANT, 19, rue du Faubourg-Saint-Honoré, à Paris.



Fig. 4. — **Élégant déshabillé** en crêpe de Chine rose très pâle. Le haut est formé par un petit fichu Marie-Antoinette en mousseline de soie blanche terminé sous un chou de velours noir. Entre-deux de guipure écru et volant en crêpe de Chine. Étoiles de satin géranium découpées et appliquées.

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DES JOURNAUX DE MODES PROFESSIONNELS DES COUTURIÈRES ET CONFECTIONNEUSES. — Anc. Maison L. MICHAU, A.-J. Laroche, directeur, successeur, 8, rue de Richelieu, Paris. — Exposition universelle 1889, médaille d'or, concours commercial de Tunis. — *La Couturière*, organe professionnel ; *L'Art de la Couture*, publication de grandes figurines ; *L'Élégance*, robes et confection ; *Les Toilettes modèles*, gr. édit. avec album ; *Le Luce*, gr. édit. parisienne ; *Le Monde et les Théâtres*, arts, modes, illustrations, sports ; *La Mode Tailleur pour Dames* ; *La Modiste française*. — Travestissements. — Cours de coupe. — Fabrique de mannequins pour couturières. — Toutes les lettres, mandats, renseignements doivent être adressés à M. A.-J. LAROCHE, directeur. — Adresse télégraphique : *Licho-Paris*. — Téléphone Paris-Province 111.27. — Spécimen sur demande.



Fig. 5. — Toilette de Five o'clock pour fillettes de 14 à 15 ans.

I. — Robe en linon, ouverte devant sur un tablier de taffetas, plis lingerie en biais. La même ouverture se continue au corsage, garnie de revers en taffetas plissé s'ouvrant sur une guimpe drapée. Manche plate en pointe sur la main. Ceinture de satin.

II. — Robe en lainage uni. La jupe-tunique est découpée en dents arrondies sur une sous-jupe de velours miroir. Corsage à plis ronds formant bretelle, également découpé en dents arrondies sur un gilet de velours fermé au milieu du devant et garni d'une double rangée de tout petits boutons. Chaque dent du corsage est fixée par un bouton. Manche plate évasée sur la main.

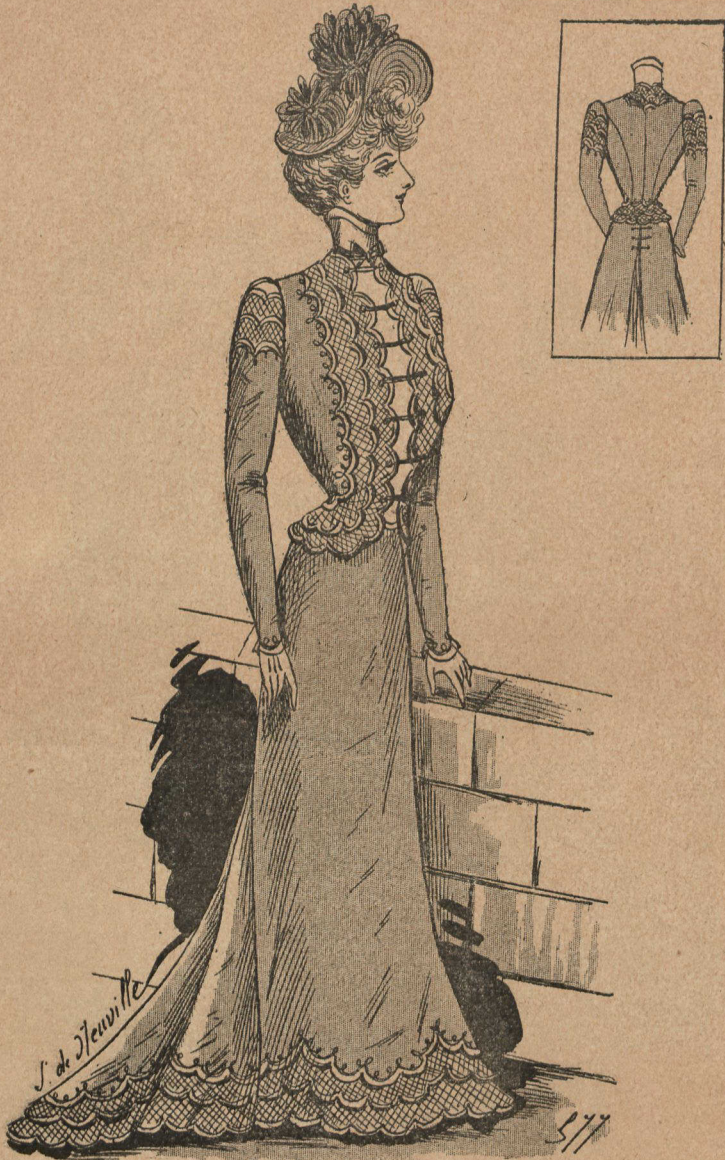


Fig. 6. — Toilette de promenade en covercoat, garnie de deux bandes de taffetas quadrillé et découpé en dents arrondies. La veste boléro est entourée de la même garniture, s'ouvrant sur un gilet blanc et s'arrondissant sur la taille pour former une petite basque.

NOUVEAUX
PARFUMS:
EXTRA-VIOLETTE
AMBRE ROYAL
MARÉCHALE

Violet
Parfumeur
PARIS

SAVON ROYAL
DE
THRIDACE
SAVON VELOUTINE

Recommandés par les médecins pour l'Hygiène de la Peau et Beauté du Teint.

JOUVE et BOYER, Imprimeurs-Éditeurs, 15, rue Racine, Paris.

LES BUREAUX

DE LA

LIGNE "ALLAN"

SE TROUVENT

7. Rue Scribe, PARIS

GRANDE CHEMISERIE MODELE

168, boulevard St-Germain, 168

H. ANDRÉ

CHEMISES SUR MESURES

Trousseaux pour Hommes

CHAPELLERIE, GANTERIE, CHAUSSURES

REMISE 6 0/0 AUX ABONNÉS DE LA REVUE

HERNU, PÉRON & C^o L^{TD}
95, Rue des Marais — 61, Boulevard Haussmann
PARIS

Maisons à LONDRES, BOULOGNE-SUR-MER
LE HAVRE, MARSEILLE, MAZAMET, ANVERS, etc.

AGENCE MARITIME
Frêt, Passages, Émigration
ASSURANCES MARITIMES
Correspondants dans tous les principaux centres
du globe

AGENTS GÉNÉRAUX DE :

Dominion Line, Liverpool au Canada
tous les jeudis.
Beaver Royal Mail Line, Liverpool au
Canada tous les Samedis.
Canadian Pacific Ry. (Voyage autour du
monde).
Peninsular et Oriental S^{Co}, Indes, Chine,
Japon, Australie.
Lehigh Valley R. Rd des Etats-Unis

Renseignements immédiats sur demande à
HERNU, PÉRON Co Lid PARIS

95, rue des Marais..... POUR FRÊT.
61, boulevard Haussmann.... POUR PASSAGE

Anémie, Maux d'Estomac,
Fièvres

QUINA-LAROCHE

Médaille
D'OR

Exposition Internationale Vienne 1873

Médailles
D'OR

Expositions Paris 1879, Nice 1883, etc.

Récomp^{te} de 16,600 francs

LE MÊME
FERRUGINEUX

*Sang pauvre — Manque de forces
Croissance difficile — Lymphatisme,*
Très utile aux Nourrices et aux Enfants

LE MÊME
PHOSPHATÉ

PARIS, 23 ET 19 RUE DACOUT

LIBRAIRIE DES SCIENCES MÉDICALES

OLLIER HENRY

PARIS — 11 et 13, RUE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE

Près de la Faculté de Médecine et de l'École
Pratique

Grand choix de livres de Médecine. Thèses
Mémoires, etc. Livres de Sciences, Littérature, Ins-
truments de Chirurgie et de Sciences, avec une très
forte réduction. — Impressions d'ouvrages, Thèses et
Mémoires. — Reliures.

Expédition en Province et à l'Étranger. — Port à
la charge du destinataire

Envoi du Catalogue des dernières Nouveautés franco
sur demande

Toute commande doit être accompagnée d'un Chèque
ou d'un Mandat-Poste sur Paris. — Les envois sont
toujours faits par le retour du courrier

Vous qui souffrez de

RHUMATISMES

DOULEURS, GOUTTE

SCIATIQUE, NÉURALGIE, LUMBAGO
COLIQUES HÉPATIQUES, GRAVELLE
et toutes les MALADIES ARTHRIQUES
Vous serez guéri radicalement par le

TRAITEMENT DU CHARTREUX

Le plus Puissant Anti-Arthritique connu
Potion et Baume, prix 8 fr. franco. Env. franco de la Brochure
Milliers d'attestations. — Jamais d'insuccès

Dépôt : MALAVANT, pharmacien,
2, rue des 2 Ponts, Paris et chez A. DÉCARY,
pharmacien, Montréal (Canada).

COMPAGNIE GÉNÉRALE TRANSATLANTIQUE

Paquebots-Poste Français

LIGNE DU HAVRE A NEW-YORK

Départs du Havre
et de New-York tous les samedis

LIGNE DES ANTILLES, DE COLON
ET DU MEXIQUE

Départs mensuels : Du Havre les 16 et 22,
de Saint-Nazaire les 9 et 21, de Bordeaux
les 19 et 26.

Pour la Guadeloupe, la Martinique,
Ste-Lucie, les Guyanes, St-Thomas, Por-
to-Rico, Haïti, St-Dominique, le Vene-
zuela, la Colombie, le Mexique, le Centre
Amérique, le Sud et le Nord Pacifique.

LIGNES DE LA MÉDITERRANÉE

Départs quotidiens de Marseille

Pour Alger, Oran, Bône, Philippeville,
Tunis, Malte, Mehdià, Monastir et Sous-
se, etc.

BUREAUX A PARIS

6, RUE AUBER,
12, BOULEVARD DES CAPUCINES,
5, RUE DES MATHURINS

PHARMACIE

DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE

18, Carrefour de l'Odéon
et 1, rue de l'Odéon
PARIS

REMÈDES AMÉRICAINS

Remise particulière aux Abonnés de la
Revue des deux Frances.

Maison BILLET

CHAPELLERIE DE CHOIX

Prix spéciaux pour les Abonnés

DE
La Revue des Deux Frances

SPÉCIALITÉS DE CHAPEAUX
ANGLAIS

PARIS — 43, rue de Rennes — PARIS

TÉLÉPHONE
810,38

SOCIÉTÉ FRANÇAISE DE CHIRURGIE

TÉLÉPHONE
810,38

Instrumente de Chirurgie — Électricité Médicale

LOCATION D'APPAREILS

ET D'INSTRUMENTS POUR OPÉRATIONS — APPLICATION DES RAYONS ROENTGEN

Spécialité pour Oculistes et Laryngologistes

GENISSON & VAAST

Médaille d'Or 1894
Hors concours 1895

CATALOGUES

Spéciaux sur demande

La maison GENISSON et VAAST se charge d'expédier, dans un
délai très bref, toutes les Commandes de ses Clients d'Amérique :

LIVRES DE MÉDECINE COMME INSTRUMENTS DE CHIRURGIE

PATE ÉPILATOIRE DUSSER

Employée une ou deux fois par mois, elle détruit les poils follets disgracieux sur le visage des Dames, sans
aucun inconvénient pour la peau, même la plus délicate. Sécurité, Efficacité garanties. — 30 ans de suc-
cès. — (Pour la barbe, 20 fr. : 1/2 boîte, spéciale pour la moustache, 10 fr. franco mandat.) — Pour les bras,
employer le PILIVORE. — DUSSER, 1, rue Jean-Jacques-Rousseau, PARIS.

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue des deux Frances sont
interdites dans tous les pays, y compris la Suède et la Norvège, à moins d'accord préalable
avec notre administration.

PARIS. — Typ. A. DAVY, rue Madame, 52. — Téléphone.